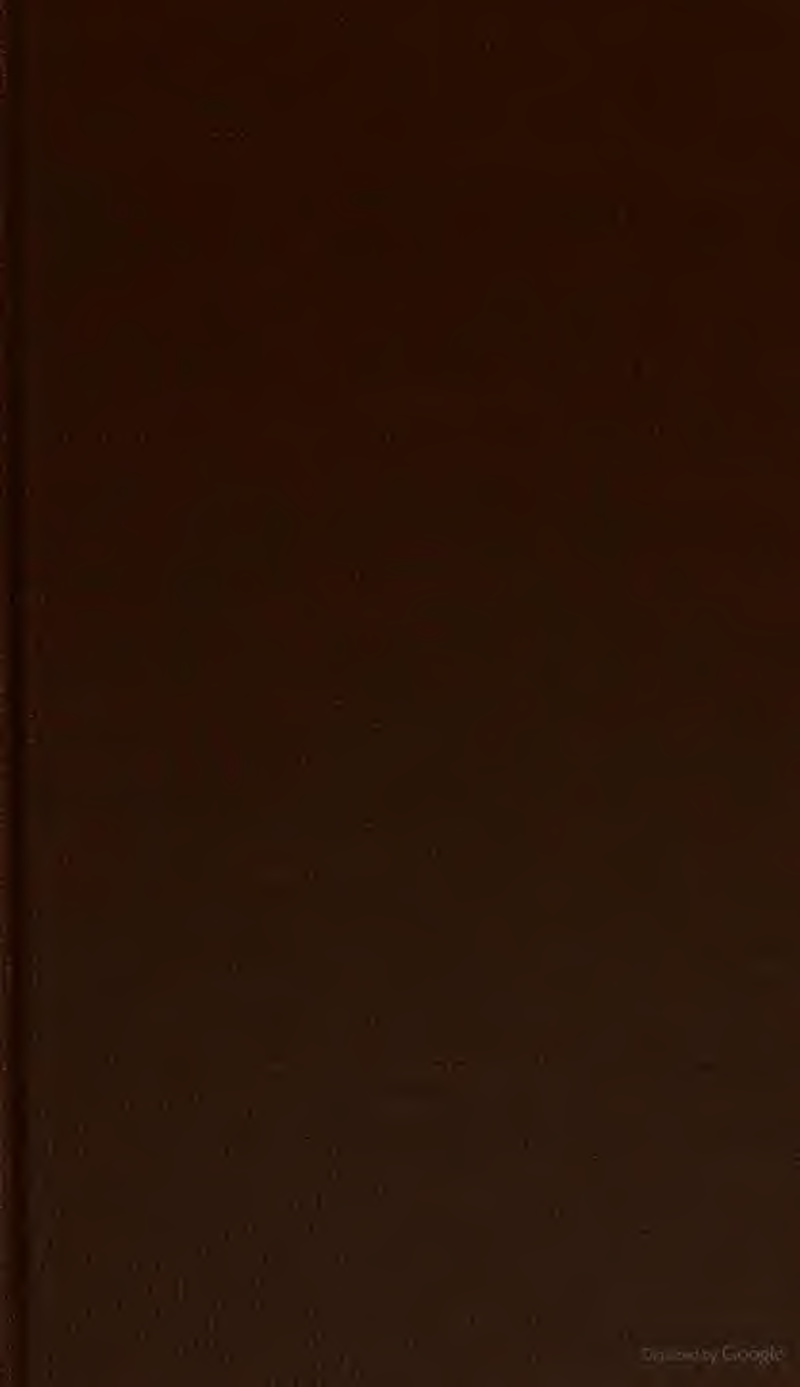

Digitized by Google



INDIANA
UNIVERSITY
LIBRARY



Digitized by Google

SALMIGONDIS

TOME I.



PARIS

VICTOR MAGEN, ÉDITEUR.

1835

N° 8275

Digitized by Google

LE

SALMIGONDIS.

I.

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE DE A. PINARD,
QUAI VOLTAIRE, 15, A PARIS.

Digitized by Google

LE

SALMIGONDIS.

Deuxième Édition.

TOME I.



PARIS.
VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,
21, QUAI DES AUGUSTINS.

1835.

Digitized by Google

534334

PQ1274
.S17
v.1

Digitized by Google

PRÉFACE.

Salmigondis, moins que rien : c'est un livre qui n'en est pas un; c'est un de ces livres glanés dans toutes les intelligences et parmi toutes les célébrités; livres sans conséquence, qui ont vingt chances pour une d'être amusans, spirituels et pleins de goût. Salmigondis, veut dire un peu de tout et en même temps un peu de tout le monde; c'est-à-dire un peu de tout ce qui est décent, honnête, de bon style et de bonne compagnie; un peu de tous ceux qui ont un nom et une plume honorables, qui ont horreur des longs ouvrages et qui font plus facilement dix fois le quart d'un volume, qu'un volume tout entier.

Salmigondis, c'est-à-dire un livre qui n'appartient à aucune école, à aucun style, à aucun système, mais qui ouvre naïvement ses feuillets à toutes les écoles, à tous les systèmes, à tous les styles. Le lecteur se trouve passer brusquement et sans transition d'une manière à l'autre, d'une opinion à l'opinion contraire,

Digitized by Google

d'un nom d'homme à un nom de femme, d'une histoire terrible à un simple récit d'amour, d'une nuit d'hiver à une nuit d'été. Salmigondis : c'est un drame compliqué dont les changemens se font à vue au gré et aux ordres du lecteur.

On fait de ces espèces de livres dans les littératures épuisées par les temps de découragemens poétiques, quand toutes les intelligences d'un peuple ont besoin de se réunir pour se servir mutuellement de point d'appui, désorientées qu'elles sont; quand toutes les imaginations d'un peuple, désenchantées et tremblantes, s'entassent en un seul point ou dans un même livre pour chanter ensemble comme les Hébreux des bords de l'Euphrate. Malheur au temps où le poète est forcé de se réunir au poète, le romancier au romancier, le général au soldat; cela prouve que dans les deux mondes, le monde des faits et le monde des idées, il y a également péril!

Salmigondis, c'est un titre admirable pour l'éditeur qui veut tenir plus qu'il ne promet, pour l'écrivain qui ne veut rien promettre, pour le lecteur qui ne sait pas ce qu'il veut et qui n'ose rien vouloir. Alors l'imagination des uns et des autres se met à l'aise dans cette espèce de robe-de-chambre, diaprée de mille couleurs, qui a nom Salmigondis.

Les Anglais, qui aiment beaucoup plus les livres que nous ne les aimons, et qui en ont tout aussi peu que

Digitized by Google

nous, favorisent beaucoup ces sortes de volumes aux mille nuances diverses; espèce d'échantillons de l'esprit de chaque année, où toutes les célébrités viennent apporter leur tribut comme on ferait dans une banque hollandaise. —Voilà ma marchandise, curieux esprits! alors le public arrive, prend l'échantillon à deux mains et le flaire à deux narines; puis il dit : ceci me convient, et quelquefois il prend le tout, poussé à l'indulgence par l'excellence du titre général *Salmigondis.*

Nous ferons tous nos efforts pour ne pas abuser de la facilité de ce titre, pour ne pas nous mettre trop à l'aise dans ce souple négligé littéraire, que nous endossons plus volontiers qu'un habit de velours. On pourra juger par ce premier volume des volumes à venir et de notre bonne volonté future par notre bonne volonté présente. L'hiver arrive, apportant avec soi les lentes heures du coin du feu et les fantastiques rêveries du bois qui pétille au dedans, et de la neige qui tombe au dehors. Commençons donc notre provision d'hiver; entassons avec l'activité de la fourmi nos provisions intellectuelles, nos enchantemens romanesques, nos rêves d'hommes éveillés! que chacun apporte son fagot à ce foyer allumé par des intelligences de toutes sortes. Notre métier, à nous autres, c'est de choisir et de séparer le bois vert du chêne qui brûle et pétille en s'échauffant, c'est d'avoir le plus de feu et le moins de fumée que nous pouvons.

Digitized by Google

Que si Paris n'est pas assez grand pour notre recueil, la province nous reste; et si l'Europe ne suffit pas, nous aurons les deux mondes : nous ferons le métier de l'abeille, prenant un peu de toutes les choses nouvelles pour composer notre rayon.

Trop heureux si par la littérature galvanique dont nous sommes obsédés, nous retrouvons encore assez d'imaginations toutes fraîches pour nous sourire, assez de cœurs naïfs pour nous comprendre, assez de jeunes esprits peu blasés pour ne pas rire à nos simples récits de chastes et modestes passions, d'histoires très-vraisemblables et de moqueries sans malice dont se compose notre recueil!

Digitized by Google

LE SALMIGONDIS.

LE COMTE CHABERT.

§ 1er.

SCÈNE D'ÉTUDE.

— Allons ! voilà encore le vieux carrick qui monte ici !...

Ayant dit, le petit clerc de l'étude fit une boulette avec la mie du morceau de pain dans lequel il mordait, et la lança, par un vasistas, sur le chapeau d'un inconnu qui traversait la cour d'une maison située rue Vivienne, où demeurait Me Derville, avoué.

— Le patron vient de se coucher, il n'y est

Digitized by Google

pour personne!... répondit le premier clerc en achevant l'addition d'un mémoire de frais.

— Quel tour pourrions-nous jouer à ce chinois-là?... dit à voix basse le troisième clerc, en s'arrêtant au milieu du plus faux raisonnement d'une requête dont il improvisait la minute, et qu'il écrivait en la dictant à trois néophytes venus de province, lesquels en faisaient les copies.

Il continua sa dictée :

...... *Mais, dans sa haute sagesse, S. M. Louis XVIII, en reprenant les rênes de son royaume, comprit...*

(Qu'est-ce qu'il comprit?...)

..... *La haute mission de son règne, et répara toutes les infortunes de ses fidèles serviteurs, en leur restituant tous leurs biens non vendus, par la fameuse et loyale ordonnance rendue en...*

— Attendez, dit-il aux trois clercs; cette scélérate de phrase a rempli la page...

— Eh bien!... reprit-il en mouillant le dos du cahier pour tourner la page la plus épaisse de son papier timbré; eh bien! quelle farce avez-vous trouvée?

— Il faut lui dire que le patron ne peut parler à ses cliens qu'entre deux et trois heures du

Digitized by Google

matin... Nous verrons s'il viendra, le vieux malfaiteur!...

Tel fut l'avis du quatrième clerc.

Puis, le troisième clerc reprit la phrase commencée :

— *Rendue en*... Y êtes-vous?...

— Oui!... crièrent les trois copistes.

Tout marchait à la fois, la requête, la causerie et la conspiration!....

— *Rendue en*... hein? quelle est la date de l'ordonnance? il faut mettre les points sur les i... Cela fait des pages.

—Juin 1814!... dit le premier clerc sans interrompre son travail.

Trois coups frappés à la porte de l'étude interrompirent la phrase de la requête prolixe; et six clercs bien endentés, aux yeux vifs et railleurs, aux têtes crépues, levèrent le nez vers la porte, après avoir tous crié brusquement d'une voix de chantre :

— Entrez!

Le premier clerc seul resta la face ensevelie dans un monceau d'actes, nommés *broutille* en style de palais, et continua de dresser le mémoire de frais....

L'étude était une grande pièce ornée du poële

Digitized by Google

classique dont tous les antres de la chicane sont garnis; les tuyaux traversaient diagonalement la chambre, et rejoignaient une cheminée condamnée, sur le marbre de laquelle il y avait divers morceaux de pain, des angles de fromage de Brie, des côtelettes de porc frais, des verres et des bouteilles; puis la tasse de chocolat du maître-clerc.

L'odeur de ces comestibles s'amalgamait si bien avec la puanteur du poële trop chauffé, avec la senteur particulière aux bureaux et aux paperasses, que le parfum d'un renard n'aurait pas pu dominer celui de l'étude. Le plancher était déjà couvert de boue et de neige apportées par les clercs.

Le saute-ruisseau mangeait en humant l'air frais de la cour par le vasistas, et se reposait debout à la manière des chevaux de coucous.

Près de la fenêtre se trouvait le secrétaire à cylindre du *principal,* auquel la petite table destinée au second clerc était adossée; mais celui-ci *faisait le palais.* Il était de huit à neuf heures du matin.

L'étude avait pour tout ornement ces grandes affiches jaunes, annonçant des saisies immobilières, ventes, etc., la gloire des études!... Les

Digitized by Google

vitres de la croisée étant sales laissaient passer peu de jour; d'ailleurs, au mois de février il y a très-peu d'études, à Paris, où l'on puisse lire sans le secours d'une lampe; bref, dans celle-ci tout était sombre, noir, gras, et repoussait le plaideur. S'il n'y avait pas des sacristies humides où les prières se pèsent et se paient comme des épices; s'il n'y avait pas des magasins de revendeuses où flottent des guenilles, une étude d'avoué serait la plus horrible poésie de local offerte par notre société. Les avoués n'ont pas voulu suivre les progrès d'élégance qui nous ont valu les *inodores*, et les études sont restées poudreuses comme de vieux confessionnaux, et sales comme des boutiques de barbier; il est vrai qu'on y saigne et qu'on y confesse les plaideurs...

—Où est mon canif?

—Je déjeune!...

—Va te faire lanlaire!... voilà un pâté sur la requête!...

—Chît! messieurs...

Ces diverses exclamations partirent à la fois au moment où le plaideur à vieux carrick, ayant fermé la porte avec l'attention d'un homme malheureux, chercha quelques symptômes de politesse sur les visages inexorables et indifférens

Digitized by Google

de six clercs. Accoutumé sans doute à juger les hommes, il s'adressa fort humblement au petit clerc, espérant que ce souffre-douleur aurait de la pitié.

—Monsieur, votre patron est-il visible?...

Le malicieux saute-ruisseau ne répondit au pauvre homme qu'en se donnant avec les doigts de sa main gauche de petits coups répétés sur l'oreille, comme pour lui dire :

—Je suis sourd!...

—Que souhaitez-vous, Monsieur? demanda le quatrième clerc, en avalant une bouchée de pain avec laquelle on eût pu charger une pièce de quatre, en brandissant son couteau, en croisant ses jambes et tenant à la hauteur de l'œil le pied qui se trouvait en dessus.

—Je viens ici, Monsieur, pour la cinquième fois... répondit le patient; je souhaite parler à Me Derville.

—Est-ce une affaire?...

—Oui, mais je ne puis l'expliquer qu'à monsieur...

—Le patron dort... Si vous désirez le consulter sur quelques difficultés, il ne travaille sérieusement qu'à minuit... Mais, si vous vouliez

Digitized by Google

nous dire votre cause, nous pourrions, tout aussi bien que lui, vous...

Le pauvre plaideur resta impassible. Il se mit à regarder modestement autour de lui, comme un chien qui se glisse dans une cuisine en craignant les coups; mais les clercs, qui, par une grace de leur état, n'ont jamais peur des voleurs, ne soupçonnèrent point l'homme au carrick, et le laissèrent observer le local, où il cherchait un siége; car le vieillard était horriblement fatigué.

— Monsieur, dit-il, en ne trouvant ni chaise pour s'asseoir, ni visage amical pour se consoler, j'ai déjà eu l'honneur de vous prévenir que je ne pouvais dire mon affaire qu'à M. Derville... Je vais attendre son lever...

Le principal clerc, ayant fini son addition, et sentant l'odeur de son chocolat, quitta son fauteuil de canne, vint à la cheminée, toisa le vieil homme, regarda le carrick, fit une grimace indescriptible; et, pensant probablement que si on tordait le client on n'en tirerait pas un centime, il intervint par une parole brève :

— Ils vous disent la vérité, Monsieur!... Le patron ne travaille que pendant la nuit..... Si

Digitized by Google

votre affaire est grave, je vous conseille de revenir à une heure du matin...

Le plaideur regarda stupidement le maître-clerc, et demeura pendant un moment immobile.

Habitués à tous les changemens de physionomie et aux singuliers caprices produits par l'indécision ou la rêverie qui caractérisent les gens processifs, les clercs continuèrent à manger, en faisant autant de bruit avec leurs mâchoires que des chevaux au râtelier, ne s'inquiétant plus du vieillard.

— Monsieur, je viendrai ce soir!... dit enfin celui-ci, voulant, avec cette tenacité particulière aux gens malheureux, prendre en défaut l'humanité. La seule épigramme permise à la misère est d'obliger la justice et la bienfaisance à des dénis injustes. Quand les malheureux ont convaincu la société de mensonge, ils croient mieux en Dieu!...

— En voilà un *crâne*?... dit le petit clerc sans attendre que le vieillard eût fermé la porte.

— Il a l'air d'un déterré! reprit le dernier clerc.

— C'est un colonel qui réclame un arriéré, dit le premier clerc...

Digitized by Google

— Non, c'est un ancien concierge, dit le troisième clerc.

— Parions qu'il est noble, s'écria le maître-clerc.

— Je parie qu'il a été portier, répliqua le troisième clerc. Il n'y a que les portiers capables d'avoir des carricks usés, huileux et déchiquetés par le bas comme l'est celui de ce vieux bonhomme! Vous n'avez donc vu ni ses bottes éculées qui prennent l'eau, ni sa cravate qui lui sert de chemise?..... Il a couché sous les ponts.

— Il pourrait être noble et avoir tiré le cordon, s'écria le quatrième clerc.

— Non, reprit le principal clerc au milieu des rires, je soutiens qu'il a été brasseur en 1789; et colonel sous la république.

— Ah! je parie le spectacle pour tout le monde qu'il n'a pas été soldat! dit le troisième clerc.

— Cela va! cria le principal.

— Monsieur! monsieur! cria le petit clerc en ouvrant la fenêtre.

— Que fais-tu, Simonin? demanda le troisième clerc.

— Je l'appelle pour lui demander s'il est colonel ou portier!... Il doit le savoir, lui.

Tous les clercs pouffèrent de rire.

Digitized by Google

Le pauvre vieillard remontait.

— Qu'allons-nous lui dire?.... s'écria le troisième clerc.

— Laissez-moi faire! répondit le principal.

— Monsieur, dit-il au vieil incurable, au moment où celui-ci entra timidement en baissant les yeux, peut-être pour ne pas révéler sa faim en regardant avec trop d'avidité les comestibles; Monsieur, voulez-vous avoir la complaisance de nous donner votre nom, afin que le patron sache si?....

— Chabert!....

— Ce n'est pas le colonel mort à Eylau?.... demanda un clerc qui n'avait encore rien dit, mais qui était jaloux d'ajouter une raillerie à toutes les autres.

— Si, Monsieur, c'est lui-même!.... répondit le bonhomme avec une simplicité antique.

Et il se retira.

— Chouit!.... dégommé!.... puff!.... oh!... ah!.... Bâoud!..... Ah, le vieux!.... C'est drôle!

Ce fut un torrent de cris, de rires et d'exclamations.

— A quel théâtre irons-nous?...

— A l'Opéra!... s'écria le principal.

Digitized by Google

— D'abord, reprit le troisième clerc, le théâtre n'a pas été désigné, je puis, si je veux, vous mener à l'Ambigu-Comique; mais il n'est pas prouvé que ce vieux singe ne se soit pas moqué de nous.... En conscience, le colonel Chabert est mort, sa femme est mariée au comte Ferraud, conseiller d'état... Elle est cliente de l'étude!

— La cause est remise à demain!.... dit le premier clerc. A l'ouvrage, messieurs!.... Sac à papier! l'on ne fait rien ici...

Si c'eût été le colonel Chabert, est-ce qu'il n'*aurait* pas chaussé le bout de son pied dans le postérieur de ce farceur de Simonin quand il a fait le sourd?... dit le quatrième clerc, regardant cette observation comme plus concluante que celle du troisième clerc.

— Puisque rien n'est décidé, reprit le principal, convenons d'aller aux premières loges des Français voir Talma dans Néron. Simonin ira au parterre...

Là-dessus, le premier clerc s'assit à son bureau; chacun l'imita, et les plumes recommencèrent à crier sur le papier timbré...

Tels sont les plaisirs qui, plus tard, nous font dire en pensant à notre jeunesse : C'était le bon temps!...

534334

Digitized by Google

§ II.

LA RÉSURRECTION.

Vers une heure du matin, le susdit colonel Chabert vint frapper à la porte de Me Derville, lequel était avoué près le tribunal de 1re instance du département de la Seine. Le portier ayant répondu au solliciteur que Me Derville n'était pas rentré, le vieillard allégua un rendez-vous, monta chez ce célèbre légiste, qui, malgré sa jeunesse, passait pour une des plus fortes têtes qu'il y eût au palais; il sonna, et ne fut pas médiocrement étonné de voir le premier clerc occupé à ranger, sur la table de la salle à manger, les dossiers des affaires qui *venaient* le lendemain, en ordre utile.

Le clerc, non moins étonné, salua le colonel, le pria de s'asseoir sur une chaise; ce que fit le plaideur.

— Ma foi, Monsieur, j'ai cru que vous plaisantiez hier en m'indiquant une heure aussi matinale pour un rendez-vous, dit le vieillard avec une fausse gaieté, la gaieté d'un homme malheureux qui s'efforce de sourire.

— Les clercs plaisantaient et disaient vrai tout ensemble, reprit le principal en continuant son

Digitized by Google

travail. Me Derville, soit par habitude, soit par manie a choisi cette heure pour examiner ses causes, en résumer les moyens, en ordonner la conduite et en disposer *les défenses*. — Il semble que son intelligence prodigieuse ne se déploie qu'en ce moment. Il veut être seul au sein d'un profond silence. Vous êtes, depuis six ans, le troisième exemple d'une consultation faite à cette heure nocturne; il désire que le secret soit gardé sur sa manière de travailler. — Après être rentré, il discutera chaque chose, lira tout, passera peut-être quatre ou cinq heures à sa besogne, puis il me sonnera et m'expliquera ses intentions. — Pendant le jour, il écoute ses cliens; le soir, il pense à ses procès au milieu du monde; il m'a dit avoir trouvé ses meilleures idées en causant et riant. — Voilà sa vie. — Elle est singulièrement active; aussi gagne-t-il beaucoup d'argent.

Le vieillard resta silencieux, et sa figure bizarre avait pris une expression si dépourvue d'intelligence, que le clerc, surpris, ne s'en occupa plus après l'avoir regardé.

Quelques instans après, Me Derville rentra. Son maître-clerc ouvrit la porte, et se remit à achever un classement de pièces. Le jeune avoué,

Digitized by Google

mis fort élégamment, et en costume de bal, demeura pendant un moment debout, stupéfait de voir dans le clair-obscur le singulier client qui l'attendait.

Le colonel Chabert était aussi parfaitement immobile que peut l'être une figure en cire du cabinet de Curtius ; mais cette immobilité n'aurait peut-être pas été un sujet d'étonnement si elle n'eût pas complété le spectacle surnaturel que présentait l'ensemble du personnage. L'homme était sec et maigre ; ses yeux, au lieu d'avoir de l'éclat ou de briller, paraissaient couverts d'une taie transparente ; vous eussiez dit de la nacre sale, mais dont les reflets bleuâtres chatoyaient à la lueur des bougies. Le visage pâle, livide, et en lame de couteau, s'il est permis d'emprunter cette expression vulgaire, semblait mort. Le col était serré par une méchante cravate de soie noire ; et l'ombre cachant le corps à partir de la ligne brune que décrivait ce haillon, un homme d'imagination aurait pu prendre cette vieille tête pour quelque silhouette due au hasard. C'était un tableau de Rembrandt sans cadre. Les bords du chapeau dont le front du vieillard était couvert projetaient un sillon noir sur le haut du visage ; et cet effet, tout naturel, mais bizarre,

Digitized by Google

faisait ressortir par la brusquerie des contrastes les rides blanches, les sinuosités froides, les sentimens décolorés de cette physionomie cadavéreuse. Enfin l'absence de tout mouvement dans le corps, de toute chaleur dans le regard, s'accordait avec une certaine expression de démence triste, avec les dégradans symptômes qui caractérisent l'idiot, répandus sur cette figure, pour en faire je ne sais quoi de funeste qui ne saurait trouver de nom dans les langages humains....

Mais pour un observateur, et surtout pour un avoué, il y avait de plus chez cet homme creusé, flétri, il y avait dans ce débris de vie, les signes d'une douleur profonde, les indices d'une misère qui avait usé l'ame de ce visage jadis beau, comme les gouttes d'eau tombées du ciel défigurent à la longue quelque marbre magnifique.... Un médecin, un auteur, un magistrat, eussent pressenti tout un drame à l'aspect de cette sublime horreur, dont le moindre mérite était de ressembler aux fantaisies impossibles, fantastiquement dessinées par les peintres, au bord de leurs pierres lithographiques, pendant qu'ils causent avec leurs amis.....

En voyant l'avoué, le vieillard tressaillit par des mouvemens convulsifs semblables à ceux qui

Digitized by Google

échappent aux poètes, quand un craquement vient les détourner d'une rêverie féconde, au milieu du silence et de la nuit. L'inconnu se découvrit promptement, et se leva pour saluer le jeune homme; mais sa perruque, étant probablement collée au cuir gras qui garnissait l'intérieur de son chapeau, y resta; et, sans le savoir, le colonel montra tout à coup un crâne horriblement mutilé. Une cicatrice transversale, formant une couture saillante, prenait sur l'occiput et venait mourir à l'œil droit...... Les boucles de la perruque dissimulaient cette ancienne blessure, par suite de laquelle la tête avait dû être profondément ouverte....

Ni l'avoué ni son clerc n'eurent envie de rire tant ce crâne fendu était épouvantable à voir; vous eussiez dit un supplicié debout sans sa tête; car la première pensée que suggérait l'aspect de cette blessure était celle-ci : — Là dessous, il n'y a plus d'intelligence !...

— Si ce n'est pas le colonel Chabert, c'est toujours un fier troupier !... pensa le principal clerc.

— Monsieur, lui dit Me Derville, à qui ai-je l'honneur de parler....

— Au colonel Chabert... celui qui est mort à Eylau,... répondit le vieillard.

Digitized by Google

En entendant cette singulière phrase, les deux hommes de chicane se jetèrent un regard qui signifiait : — C'est un fou...

— Monsieur, reprit le colonel, je désirerais ne confier le secret de ma situation qu'à vous....

Une chose digne de remarque est l'intrépidité naturelle aux avoués. Soit habitude de recevoir un grand nombre de personnes, soit par un profond sentiment de la protection légale, soit confiance en leur ministère, ils entrent, comme les prêtres et les médecins, partout, sans rien craindre. C'est le courage civil.

Me Derville fit un signe à son clerc, et celui-ci disparut.

— Monsieur, reprit l'avoué, pendant le jour je ne compte jamais les instans; mais, au milieu de la nuit, les minutes me sont précieuses, soyez bref et concis; je vous demanderai moi-même les éclaircissemens sur les points qui me sembleront obscurs. Allez !....

Et le jeune homme, faisant rasseoir son singulier client, s'assit lui-même au bord de la table, en lisant les dossiers et prêtant tout à la fois son attention au discours du feu colonel; mais il quitta bientôt ses procédures.

— Monsieur, dit le défunt, vous savez peut-

Digitized by Google

être que je commandais un régiment de cavalerie à Eylau. J'ai été pour beaucoup dans le succès de la célèbre charge que fit Murat. Ceci est un fait historique, malheureusement pour moi consigné dans les *Victoires et Conquêtes;* car ma mort y est rapportée en détail. Nous fendîmes en deux les trois lignes russes, qui se reformèrent, et nous fûmes obligés de les retraverser en sens contraire. Lorsque nous eûmes dispersé les Russes, et, au moment où nous revenions vers l'empereur, je rencontrai un gros de cavalerie ennemie. — Je me précipitai sur ces entêtés-là; mais deux officiers, deux vrais géans, m'attaquèrent à la fois et me partagèrent le crâne; je tombai de cheval; Murat voulut venir à mon secours; il me passa sur le corps lui et tout son monde, 3,000 hommes. Excusez du peu!.... Ma mort fut annoncée à l'empereur; par prudence, car il m'aimait un peu, le patron, il voulut savoir s'il n'y aurait pas quelque chance de sauver l'homme auquel il était redevable de cette vigoureuse attaque, et il envoya, pour me reconnaître et me rapporter aux ambulances, deux chirurgiens, en leur disant, peut-être négligemment: — « Allez « donc voir si, par hasard, ce pauvre Chabert vit « encore?.... »

Digitized by Google

Mais, ces s..... chirurgiens, sachant que j'avais été foulé par les pieds des chevaux de deux régimens furieux, vinrent ou ne vinrent pas me tâter le pouls; ils dirent que j'étais bien mort, et l'acte de mon décès fut probablement dressé d'après les règles établies par la jurisprudence militaire.....

En entendant son client s'exprimer avec une lucidité parfaite, et raconter des faits au moins étranges, le jeune avoué posa son coude gauche sur la table, se mit la tête dans la main, et, regardant le colonel :

— Savez-vous, Monsieur, dit-il, que je suis l'avoué de la comtesse Ferraud, veuve du colonel Chabert.

— Ma femme!... — Oui, Monsieur. — Aussi, après cent démarches infructueuses chez des gens de loi qui m'ont tous pris pour un fou, je me suis déterminé à venir vous trouver..... Je vous parlerai de mes malheurs plus tard.... Laissez-moi vous établir les faits, et vous les expliquer comme je les ai conçus; car je suis obligé, par bien des circonstances qui ne doivent être connues que du Père éternel, d'en présenter plusieurs comme des hypothèses.

— Probablement donc, Monsieur, les bles-

Digitized by Google

sures que j'ai reçues auront produit un *tétanos* ou m'auront mis dans une crise analogue à une maladie nommée *catalepsie;* car j'ai été dépouillé suivant l'usage, je suis resté nu comme un ver, et les gens chargés d'enterrer les morts m'ont enseveli.....

— Permettez-moi de placer un détail que je n'ai pu connaître que postérieurement à l'événement qu'il faut bien appeler ma mort.....

— J'ai rencontré à Stuttgard un ancien maréchal-des-logis de mon régiment; ce cher homme, le seul qui ait voulu me reconnaître, et dont je vous parlerai tout-à-l'heure, m'a expliqué le phénomène de ma conservation, en me disant que j'étais tombé sous mon cheval. Mon cheval reçut un boulet dans le flanc au moment où les Russes me saignèrent.... La bête et le cavalier s'abattirent comme des capucins de cartes.... Il paraît que je me serai renversé, soit à droite, soit à gauche, et que le corps du cheval m'aura couvert totalement.

Lorsque je revins à moi, Monsieur, j'étais dans une position, dans une atmosphère, dont je ne vous donnerais pas une idée en vous en parlant jusqu'à demain. — L'air que je respirais était chaud et méphitique. — Je voulus me mouvoir

Digitized by Google

et ne trouvai point d'espace.... En ouvrant les yeux je ne vis rien. La rareté de l'air fut le fait prédominant auquel je dus une idée saine : je compris que je n'avais pas d'air, j'allais mourir asphyxié. — Cette pensée m'ôta le sentiment d'une douleur inexprimable par laquelle j'avais été réveillé...... Mes oreilles tintèrent violemment; et j'entendis, ou crus entendre, car je ne veux rien affirmer, des gémissemens qui sortaient des entrailles du matelas de cadavres sur lequel je gisais.....

Quoique la mémoire de ces momens soit bien ténébreuse, et que mes souvenirs soient confus; malgré les impressions de souffrances encore plus profondes que je devais éprouver et qui ont brouillé mes idées, il y a des nuits où je crois entendre des soupirs étouffés.... Mais il y a eu quelque chose de plus horrible que tout cela, c'est un silence que je n'ai jamais retrouvé..... — Un point d'orgue fini, Monsieur! le vrai silence du tombeau.....

Enfin, en levant les mains, en tâtant les morts, je reconnus un vide entre ma tête et le fumier humain supérieur; alors je mesurai l'espace qui m'avait été laissé par un hasard dont j'ignorais la cause. — Il paraît, grace à l'insouciance ou à

Digitized by Google

la précipitation avec laquelle on nous avait jetés pêle-mêle, colonels et soldats, que deux morts s'étaient croisés au-dessus de moi de manière à décrire un angle semblable à celui de deux cartes mises l'une contre l'autre, par un enfant qui veut faire un château. — Je rencontrai, en furetant avec une promptitude indicible, car il ne fallait pas flaner, je fis donc la rencontre d'un bras qui heureusement ne tenait à rien, le digne bras d'un Hercule, un bon os auquel je dus mon salut. — Sans ce secours inespéré je périssais! — Mais avec une rage bien conditionnée, je me mis à tracasser les cadavres qui me séparaient de la couche de terre, sans doute jetée sur nous.... je dis nous comme s'il y eût eu des vivans.... J'y allai ferme, Monsieur, et je ne sais pas encore comment j'ai pu parvenir à percer le dôme de chair qui mettait une barrière entre la vie et moi; mais j'avais trois bras.... et mon levier en jouant rude me livrait toujours un peu de l'air qui se trouvait entre les cadavres que je déplaçais.... Aussi je ménageais mes aspirations.

Enfin je vis le jour... mais à travers la neige, Monsieur!!! En ce moment je m'aperçus que j'avais la tête ouverte; heureusement, les débris de ma tête, ceux des camarades et de mon che-

Digitized by Google

val, que sais-je! m'avaient comme enduit d'un emplâtre naturel. — Quand mon crâne toucha la neige, je m'évanouis; cependant, la chaleur fit fondre autour de moi un petit rond par lequel je criai pendant deux heures, aussitôt que j'eus recouvré la parole. — Et lorsque je revins à moi, le soleil se levait... Je me haussais en faisant de mes pieds un ressort dont le point d'appui était sur les autres, qui avaient les reins solides... D'ailleurs quand j'aurais eu du respect humain!... c'eût été de la niaiserie... Bref, monsieur, il n'y eut qu'une femme assez hardie pour venir voir ma tête qui n'avait guère poussé que comme un champignon... J'eus la douleur, si le mot peut rendre ma rage, de voir pendant long-temps, — oh! oui, long-temps, — ces s..... Allemands se sauver en entendant une voix et n'apercevant point d'homme. — Je fus donc dégagé, puis transporté par cette femme et son mari dans une barraque de bois...

Il paraît que j'eus une rechute de *tétanos*, passez-moi cette expression pour vous peindre un état dont je n'ai nulle idée, mais que j'ai jugé, sur les dires de mes hôtes, devoir être voisin de la catalepsie...

Je suis resté six mois entre la vie et la mort,

Digitized by Google

ne parlant pas, ou déraisonnant quand je parlais... Enfin mes hôtes me firent admettre à l'hôpital d'Heilsberg.

Vous comprenez, Monsieur, que j'étais sorti du ventre de la fosse aussi nu que de celui de ma mère ; en sorte que quand, dix mois après, je me souvins d'avoir été le colonel Chabert, et que, reprenant mes idées, je priai ma garde de me respecter, tous mes voisins se mirent à rire...

Cependant, le chirurgien, heureusement pour moi, avait répondu, par amour-propre, de ma guérison ; et, lorsque je lui parlai d'une manière suivie de mon ancienne existence, il fit constater, dans les formes juridiques voulues par le droit du pays, la fosse d'où je m'étais extrait ; le jour et l'heure où j'avais été trouvé par ma bienfaitrice et par son mari ; le genre et la position exacte de mes blessures, ma taille, et joignit une description de ma personne à ces différens procès-verbaux...

Eh bien ! Monsieur, je n'ai ni ces pièces importantes, ni la déclaration que j'ai faite chez un notaire de cette ville pour établir mon identité !

Depuis le jour où je fus chassé d'Heilsberg

Digitized by Google

par les événemens de la guerre, j'ai constamment erré comme un vagabond, mendiant mon pain, traité de fou lorsque je racontais mon aventure, et n'ayant pas un sou pour faire lever les actes qui peuvent appuyer mes prétentions... — Souvent, j'ai été arrêté par mes douleurs qui me retenaient malade et souffrant pendant des trimestres entiers dans de petites villes où l'on prodiguait des soins à l'homme agonisant, mais où l'on riait au nez de cet homme dès qu'il voulait être le colonel Chabert... Long-temps la fureur à laquelle j'étais en proie me nuisit, et elle fut cause que l'on m'enferma comme fou à Stuttgard... Jugez s'il n'y avait pas dans mon récit dix mille raisons d'enfermer un homme!

Après deux ans de détention que je fus obligé de subir, et après avoir entendu dire mille fois à mes gardiens:

— Voilà un pauvre homme qui croit être le colonel Chabert!...

Je fus convaincu de l'impossibilité de ma propre aventure... je devins triste, résigné, tranquille; et, comme je ne voulais plus être le colonel Chabert afin de sortir de prison et de revoir la France!... Oh! monsieur, revoir Paris!... c'était un délire...

Digitized by Google

A cette phrase inachevée le colonel Chabert tomba dans une rêverie profonde, dont Me Derville respecta les mystères...

— Monsieur, un beau jour, un jour de printemps, on me donna la clef des champs et dix thalers, sous prétexte que je parlais très-sensément sur toutes sortes de sujets et que je ne disais plus être le colonel Chabert. — Ma foi, à cette époque, et encore aujourd'hui, il y eut en effet des momens où mon nom me fut désagréable... Je voudrais n'être pas moi. Si ma maladie m'avait ôté tout souvenir de mon existence passée, j'aurais été heureux!... Le sentiment de mes droits me tue... J'eusse repris du service sous un nom quelconque, et qui sait si je ne serais pas devenu feld-maréchal?...

— Monsieur, dit l'avoué, vous me brouillez toutes mes idées!.. Je crois rêver en vous écoutant. De grace, arrêtons-nous un moment.

— Vous êtes, dit le colonel d'un air mélancolique, la première personne qui m'ait écouté avec tant de patience. — Vous n'êtes pas tout-à-fait incrédule... Aucun homme de loi n'a voulu m'avancer dix napoléons afin de faire venir d'Allemagne les pièces nécessaires pour commencer mon procès...

Digitized by Google

— Quel procès? dit l'avoué qui avait oublié tout.

— Comment, Monsieur, la comtesse Ferraud est ma femme, et possède trente mille livres de rente qui m'appartiennent!... Quand je dis cela à des avoués, à des hommes de bon sens, et que je parle de plaider contre un acte de décès, un acte de mariage et des actes de naissance... ils éclatent de rire... J'ai été enterré sous des morts; mais, maintenant, je suis enterré sous des vivans, sous des actes, sous des faits, sous la société tout entière, qui veut me faire rentrer sous terre!... Merci!...

— Monsieur, daignez poursuivre maintenant... dit l'avoué.

— *Daignez!*... s'écria le malheureux vieillard en prenant la main du jeune homme... Voilà le premier mot...

Le colonel pleura... La reconnaissance étouffait sa voix.

— Ecoutez, Monsieur, reprit l'avoué; j'ai gagné ce soir trois cents francs au jeu; — ainsi, je puis bien employer la moitié de cette somme au bonheur d'un homme. — Je ferai les poursuites et diligences nécessaires pour vous procurer les pièces dont vous me parlez. Jusqu'à leur arrivée

Digitized by Google

je vous remettrai cent sous par jour ; si vous êtes le colonel Chabert, vous saurez pardonner la modicité du prêt à la défiance naturelle aux gens de loi... Mais poursuivez!...

Le prétendu colonel resta pendant un moment immobile et stupéfait. Son extrême malheur avait détruit sans doute ses croyances ; et, s'il courait après son nom, après sa gloire, après lui-même, c'était pour obéir à ce sentiment inexplicable, en germe dans le cœur de tous les hommes et auquel nous devons les recherches des alchimistes, la passion de la gloire, les découvertes de l'astronomie, de la physique, de la chimie... A ses yeux, il n'était plus, lui, l'*ego*, qu'un objet secondaire, de même que la vanité, le plaisir du gain, deviennent plus chers au parieur que l'objet du pari...

Les paroles du jeune avoué furent donc comme un miracle pour cet homme rebuté pendant dix années par la création entière, par sa femme, par la justice. Trouver chez un avoué ces dix pièces d'or qui lui avaient été refusées pendant si long-temps, par tant de personnes, de tant de manières!.. Le colonel ressemblait à cette dame qui, ayant eu la fièvre durant quinze années, se crut malade le jour où elle fut guérie.... Il y

Digitized by Google

a des félicités auxquelles on ne croit plus!... Elles arrivent, c'est la foudre, elles consument....

Aussi le pauvre homme avait trop de reconnaissance pour en exprimer.... Il eût paru froid aux gens superficiels; mais Derville devina toute une probité dans cette stupeur; un fripon aurait eu de la voix.

— Où en étais-je.... dit le colonel avec la naïveté d'un enfant, ou d'un soldat, car il y a souvent de l'enfant dans le vrai soldat, et presque toujours du soldat chez l'enfant, surtout en France....

— A Stuttgard!.... vous sortiez de prison.... répondit l'avoué...

— Vous connaissez ma femme?... demanda le colonel.

— Oui, répliqua Derville en inclinant la tête.

— Comment est-elle?

— Toujours ravissante!....

Le vieillard fit un signe de main, et parut dévorer quelque secrète douleur avec cette résignation grave et solennelle qui caractérise les hommes éprouvés par le sang et par les feux des champs de bataille.

— Monsieur, dit-il avec une sorte de gaieté, car il respirait ce pauvre colonel, il sortait une

Digitized by Google

seconde fois de la tombe, il venait de fondre encore une couche de neige, moins soluble que celle de la nature; et il aspirait l'air du ciel en quittant celui d'un cachot.

—Monsieur, dit-il, si j'avais été joli garçon, aucun de mes malheurs ne me serait arrivé. Les femmes croient les gens quand ils farcissent le discours de mots d'amour; et alors, elles trottent, elles vont, elles se mettent en quatre, elles intriguent, elles affirment les faits, elles font le diable; mais j'avais une face de *requiem*, j'étais vêtu comme Dieu fut vendu, je ressemblais plutôt à un Esquimau qu'à un homme; moi qui jadis passais pour le plus joli des muscadins en 1799! Moi le comte Chabert!....

— Enfin, Monsieur, dit le colonel Chabert en continuant, le jour même où, à Stuttgard, l'on me jeta sur le pavé comme un chien, je rencontrai le maréchal-des-logis dont je vous ai déjà parlé. Le camarade se nommait Boutin. Le pauvre diable et moi faisions la plus belle paire de rosses que j'aie jamais admirée. Je le vis à la promenade. Il mendiait. Si je le reconnus, il lui fut impossible de deviner qui j'étais.... Nous allâmes ensemble dans un café borgne; et lorsque je me nommai, la bouche de Boutin se fendit en

Digitized by Google

éclats de rire comme un mortier qui crève... Sa gaieté, Monsieur, me fit un mal affreux! Elle me révélait sans fard tous les changemens qui étaient survenus en moi!.... J'avais plutôt l'air d'être un marchand d'allumettes que d'être un comte de l'empire!.... J'étais donc méconnaissable pour l'œil du plus humble et du plus reconnaissant de mes amis! J'avais sauvé la vie à Boutin; mais c'était une revanche : je la lui devais.

Je ne vous dirai pas comment il me rendit ce service. La scène eut lieu en Italie, à Ravennes; et la maison où il m'empêcha d'être poignardé n'était pas une maison fort décente; mais alors, je n'étais pas colonel, j'étais simple cavalier comme Boutin. Heureusement cette histoire comportait des détails qui ne pouvaient être connus que de nous seuls; et, quand je les lui rappelai, son incrédulité diminua. Je lui contai les accidens de ma bizarre existence; et quoique mes yeux, ma voix, fussent, me dit-il, singulièrement altérés, que je n'eusse plus de cheveux, plus de dents, plus de sourcils, que je fusse blanc de poil comme un Albinos, il finit par retrouver son colonel dans le mendiant, après mille interrogations auxquelles je répondis victorieusement.

Digitized by Google

Alors il me raconta ses aventures. Elles n'étaient pas moins extraordinaires que les miennes. Il revenait des confins de la Chine, où il avait voulu pénétrer, après s'être échappé de la Sibérie. Il m'apprit tous les désastres de la campagne de Russie, et la récente abdication de Napoléon... Cette nouvelle est une des choses qui m'ont fait le plus de mal!...

Nous étions deux débris curieux, car nous avions bien autant roulé que les cailloux de la mer!

Enfin, étant plus ingambe que moi, Boutin se chargea d'aller à Paris le plus lestement possible pour instruire ma femme de l'état dans lequel je me trouvais... J'écrivis à madame Chabert une lettre bien détaillée... C'était la quatrième !... Monsieur !...

Si j'avais eu des parens, tout cela ne serait peut-être pas arrivé ; mais je suis un enfant d'hôpital, un soldat qui, pour patrimoine, n'avais que du courage; pour famille, tout le monde, la patrie, le bon Dieu... Je me trompe !... j'avais un père.... — c'était l'empereur !...

Mais, après tout, les événemens politiques justifiaient le silence de ma femme !...

Boutin partit. Il était bienheureux, lui !... Il

Digitized by Google

avait deux ours blancs supérieurement dressés, qui le faisaient vivre ; mais je ne pouvais pas l'accompagner... mes douleurs ne me laissaient pas faire de longues routes.

Je pleurai, Monsieur, quand nous nous séparâmes, après avoir marché aussi long-temps que mon état put me le permettre en compagnie de ses ours et de lui...... Mais, à Carlsruhe, j'eus un accès de névralgie à la tête, et je restai six semaines sur la paille, dans une auberge!...

Je ne finirais pas, Monsieur, s'il fallait vous raconter tous les malheurs de ma vie de mendiant; les souffrances morales font, certes, pâlir les douleurs physiques, mais elles excitent moins de pitié... Je me souviens d'avoir pleuré devant un hôtel de Strasbourg où j'avais jadis donné une fête, et où je n'obtins pas même un morceau de pain!...

Ayant déterminé strictement, de concert avec Boutin, l'itinéraire que je devais suivre, j'allais à chaque bureau de poste demander s'il y avait une lettre et de l'argent pour moi; mais je vins jusqu'à Paris sans avoir rien trouvé. Que de désespoirs j'ai dévorés!....

— Boutin sera mort!... me disais-je...

En effet, le pauvre diable avait succombé à

Digitized by Google

Waterloo ; je l'appris plus tard et par hasard..... Sa mission auprès de ma femme fut sans doute infructueuse...

Enfin, j'entrai à Paris en même temps que les cosaques... Je n'avais ni souliers aux pieds, ni argent dans ma poche ; mes vêtemens étaient en lambeaux ; et, la veille de mon arrivée, forcé de bivouaquer dans le bois de Claye, je fus repris de je ne sais quelle maladie en traversant le faubourg Saint-Martin... Je tombai presque évanoui, à la porte d'un marchand de fer... Je me réveillai dans un lit à l'Hôtel-Dieu... Là, je restai pendant un mois assez heureux ; je fus bientôt renvoyé. J'étais sans argent, mais bien portant, et sur le bon pavé de Paris... J'allai promptement rue du Mont-Blanc, où ma femme devait être logée dans un hôtel à moi ; mais mon hôtel était démoli ; des spéculateurs en avaient fait plusieurs maisons..... Ne sachant pas que ma femme était mariée à M. Ferraud, je ne pouvais obtenir aucun renseignement. Enfin je me rendis chez un vieil avocat qui, jadis, était chargé de mes affaires ; mais il avait cédé sa clientelle à un jeune homme. Celui-ci m'apprit, à mon grand étonnement, l'ouverture de ma succession, sa liquidation, le mariage de ma femme, la nais-

Digitized by Google

sance de ses deux enfans; et quand je lui dis être le colonel Chabert, il se mit à rire si franchement que je le quittai, pensant à ma détention de Stuttgard; et ne voulant pas la recommencer à Charenton, je résolus d'agir avec prudence. Alors, Monsieur, sachant où demeurait ma femme, je m'acheminai vers son hôtel, le cœur plein d'espoir...

— Eh bien! dit le colonel avec un mouvement de rage concentrée, je n'ai pas été reçu lorsque je me fis annoncer sous un nom d'emprunt, et je fus consigné à sa porte le jour où je voulus arriver jusqu'à elle en donnant le véritable!...

Je suis resté pendant des nuits entières, collé contre la borne de sa porte cochère, pour voir la comtesse rentrant du bal ou du spectacle, au matin... Mon regard plongeait dans cette voiture qui passait devant mes yeux avec la rapidité de l'éclair, et je voyais à peine cette femme qui n'est plus à moi!

— Oh! dès ce jour, j'ai vécu pour la vengeance!... cria le vieillard d'une voix sourde en se dressant tout à coup devant Me Derville!.... Elle sait que j'existe!... Elle a reçu de moi, depuis mon retour, deux lettres écrites par moi!...

Digitized by Google

Si elle ne m'aime plus, moi, je l'aime et je la déteste!... je la veux et je la maudis!... Elle n'a pas d'ame!... Elle me doit sa fortune, son bonheur!... Eh bien! elle ne m'a pas seulement fait parvenir cent sous par une main tierce... *Elle!... Elle!...* Mais — patience!...

A ces mots, le vieux soldat retomba sur sa chaise, et redevint immobile...

Me Derville resta silencieux, occupé à contempler son client.

— L'affaire est grave!... dit-il enfin machinalement. Même en admettant l'authenticité des pièces qui doivent se trouver à Heilsberg, il ne m'est pas prouvé que nous puissions triompher.

— Oh!... répondit froidement le colonel, en relevant la tête par un mouvement de fierté, si je succombe, je saurai mourir, mais... en compagnie.

Là, le vieillard avait disparu. Les yeux du malheureux brillaient, rallumés aux feux du désir et de la vengeance....

— Il faudra peut-être transiger, dit l'avoué.

— Transiger!... répéta le colonel Chabert. Suis-je ou ne suis-je pas?...

— Monsieur, reprit l'avoué, vous suivrez, je

Digitized by Google

l'espère, mes conseils... Votre cause sera ma cause... Vous vous apercevrez bientôt de l'intérêt que je prends à votre situation, presque sans exemple dans les fastes judiciaires..... En attendant, je vais vous donner un mot pour mon notaire; il vous remettra, sur votre quitance, cinquante francs tous les dix jours, car il ne serait pas convenable que vous vinssiez chercher ici des secours; si vous êtes le colonel Chabert, vous ne devez être à la merci de personne; je donnerai à ces avances la forme d'un prêt.

Cette dernière délicatesse arracha deux larmes au vieillard.

Mᵉ Derville se leva brusquement et passa dans son cabinet. Il n'était peut-être pas de costume qu'un avoué parût s'émouvoir. Bientôt il revint avec une lettre non cachetée, et lorsque le colonel Chabert la tint entre ses doigts, il sentit une pièce d'or à travers le papier...

— Voulez-vous me désigner les actes, me donner le nom de la ville, du royaume..., dit l'avoué.

Le soldat dicta les renseignemens, vérifia l'orthographe des noms de lieu; puis, prenant son chapeau d'une main, il regarda Mᵉ Derville, et,

Digitized by Google

lui tendant l'autre main, une main calleuse, il lui dit d'une voix simple :

—Ma foi, Monsieur, après celui qui m'apprit à écrire, et après l'empereur..... vous êtes l'homme auquel je devrai le plus... Vous êtes *un brave*...

L'avoué frappa dans la main du colonel, le reconduisit jusque sur l'escalier, et l'éclaira.....

—Boucard!... dit Me Derville à son premier clerc, je viens d'entendre une histoire qui me coûtera peut-être vingt-cinq louis!... Si je suis volé, je ne regretterai pas mon argent... j'aurai vu le plus habile comédien de notre époque.

Quand le colonel se trouva dans la rue et devant un réverbère, il fit glisser la pièce de vingt francs que l'avoué lui avait donnée, et la regarda pendant un moment à la lumière.

Il revoyait de l'or pour la première fois depuis neuf ans!...

—Je vais donc fumer des cigares!... se dit-il.

§ III.

LES DEUX VISITES.

Quatre mois environ après la consultation faite nuitamment par le colonel Chabert chez Me Der-

Digitized by Google

ville, le notaire chargé de payer la demi-solde que l'avoué faisait à son client vint pour affaire dans l'étude de celui-ci, auquel il réclama six cents francs donnés au vieux militaire.

— Tu entretiens donc l'ancienne armée?.... lui dit en riant le notaire.

— Je te remercie, mon cher maître, répondit Derville, de me faire penser à cela. — Je n'ai que pour vingt-cinq louis de philanthropie..... J'ai peur d'être dupe de mon patriotisme...

Au moment où Derville achevait cette phrase, il vit sur son bureau les paquets que son maître-clerc y avait mis; et ses yeux furent frappés à l'aspect des timbres oblongs, carrés, triangulaires, rouges, bleus, apposés sur une lettre par les postes prussienne, autrichienne et bavaroise.

— Mais, dit-il en riant, voici le dénouement de la comédie...

Il saisit la lettre, l'ouvrit, mais elle était écrite en allemand.

— Boucard!... cria-t-il.

Le maître-clerc parut...

— Allez vous-même, reprit Derville, faire traduire cette lettre et revenez promptement...

Le notaire de Berlin auquel Me Derville s'é-

Digitized by Google

voisine, espérant qu'elles y feraient quelque dégât; l'autre tourmentait un cochon, et le troisième se roulait dans la paille au soleil, comme un animal en liberté.

Quand Me Derville leur demanda où demeurait M. Chabert, tous trois le regardèrent avec une stupidité spirituelle s'il est permis d'allier ces deux mots; mais ils ne répondirent pas... Me Derville commença par réitérer poliment ses questions; mais l'air narquois des trois drôles l'ayant impatienté, il leur dit de ces injures plaisantes que les jeunes gens se croient le droit d'adresser aux enfans.

Les gamins rompirent le silence par un rire brutal; et la voix de Derville grossissant, le vieux colonel, qui l'entendit, sortit alors d'une petite chambre basse située entre la laiterie et les chambres habitées probablement par le nourrisseur et sa femme. Le soldat apparut sur le seuil de la porte avec un flegme militaire inexprimable.— Il avait à la bouche une de ces pipes noblement *culottées* (car telle est l'expression technique des fumeurs), une de ces humbles pipes de terre blanche nommées *brûle-gueule*... Il leva la visière d'une épouvantable casquette huileuse; et, apercevant l'avoué tout à coup, il marcha sur le fu-

Digitized by Google

mier, vint à lui, en ôtant sa casquette, en montrant son crâne sans perruque; puis, d'une voix amicale, il cria aux gamins :

— Silence dans les rangs!

Les enfans gardèrent un silence respectueux qui annonçait l'empire exercé sur eux par le vieux soldat.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?... dit-il à Mᵉ Derville. — Allez le long du mur, il y a un chemin pavé... s'écria-t-il en remarquant l'indécision de l'avoué, qui ne voulait pas se mouiller les pieds sur le fumier...

Alors, sautant de place en place, Derville arriva sur le seuil de la porte par où le colonel était sorti; mais le comte Chabert parut désagréablement affecté d'être obligé de recevoir son avoué dans cette chambre...

En effet, Derville n'y aperçut qu'une seule chaise. Le lit du colonel consistait en quelques bottes de paille, sur lesquelles la charité de son hôtesse avait étendu deux ou trois lambeaux de ces vieilles tapisseries, ramassées je ne sais où, dont se servent les laitières pour garnir les bancs de leurs charrettes.

Le plancher était tout simplement en terre battue jonchée de paille fraîche. Comme les murs

Digitized by Google

salpêtrés, verdâtres, fendus, devaient répandre de l'humidité, la paroi contre laquelle couchait le colonel était tapissée par une natte de paille. Le fameux carrick pendait à un clou; deux mauvaises paires de bottes gisaient dans un coin : du reste, nul vestige de linge; mais sur la table vermoulue, les Bulletins de la Grande-Armée réimprimés par Plancher.

La physionomie du colonel était calme, sereine; l'espoir qu'il avait conçu depuis sa visite chez Me Derville, et qui paraissait l'avoir soutenu jusqu'alors, semblait avoir changé le caractère de ses traits. Il était moins vieux, moins cassé, mieux portant.

—La fumée de la pipe vous incommode-t-elle? dit-il, en tendant à son avoué la chaise à moitié dépaillée.

— Non, répondit celui-ci; mais, colonel, vous êtes horriblement mal ici!...

Cette phrase fut arrachée à Derville par deux réflexions tristes qui lui vinrent à l'esprit, réflexions dictées sans doute par la défiance naturelle aux avoués, et par la déplorable expérience que leur donnent de bonne heure les combats moraux auxquels ils assistent.

—Voilà un homme qui aura certainement

Digitized by Google

employé mon argent à satisfaire les trois vertus théologales des vieux troupiers, le jeu, le vin et les femmes!

—C'est vrai!... Monsieur. Il n'y a pas de luxe ici!... C'est un bivouac tempéré... mais...

Ici le soldat lança un regard profond à l'homme de loi.

—Mais, reprit-il, je n'ai fait de tort à personne; je n'ai jamais repoussé personne!.... et je dors tranquille!

L'avoué songea qu'il y aurait peu de délicatesse à demander compte à son client des sommes qu'il lui avait avancées; et alors il lui dit :

—Vous n'avez donc pas voulu venir dans Paris? Vous y auriez vécu à bon marché, cependant; car il y a, au centre, des ressources...

—C'est encore vrai!... répondit le colonel; mais ces braves gens m'avaient recueilli, nourri depuis un an.... Le père de ces trois gamins est un vieux *égyptien* qui a vu les pyramides (1).... Je n'ai pas encore fini d'apprendre à lire à ses marmots... Il y aurait eu de l'ingratitude à les quitter...

(1) Les soldats appellent ceux qui survivent à l'expédition d'Égypte des *Egyptiens*.

Digitized by Google

—Il aurait pu vous mieux loger pour votre argent...

—Bah!... dit le colonel, ses enfans couchent aussi sur la paille!... Lui et sa femme n'ont pas un trop bon lit... Ils sont gênés, voyez-vous!... Ils ont pris un établissement au-dessus de leurs forces!... Mais si je recouvre ma fortune!.... Enfin... — Suffit!

— Colonel, je dois recevoir demain ou après vos actes d'Heilsberg, et j'ai d'excellentes nouvelles. Votre libératrice vit encore!...

— S.... argent!.. Dire que je n'en ai pas!... Et il jeta par terre sa pipe!... — Une pipe *culottée!*... une pipe précieuse!... mais c'était par un geste si naturel! par un mouvement si généreux!

— Colonel, j'ai bien réfléchi à votre affaire; et je crois une transaction plus sûre que le procès... Aussi vais-je voir aujourd'hui même madame la comtesse Ferraud. Cependant je n'ai pas voulu faire cette démarche sans vous en prévenir...

— Allons ensemble chez elle....

— Non, dit l'avoué, vous pourriez y perdre votre procès... Songez que le point de droit de votre cause est en dehors du code; il ne peut

Digitized by Google

être jugé par les juges que comme jugent les jurés... C'est une question de conscience ; vous aurez contre vous votre femme et son mari, deux personnes puissantes, qui pourront influencer les tribunaux.—Le procès a des élémens de durée : l'on discutera vos actes ; il y aura dix ou douze questions préliminaires, qui, toutes, iront contradictoirement jusqu'à la cour suprême.... Vous aurez le temps de vieillir.—Et comme il est fort douteux que les tribunaux vous accordent une *provision*, ce procès vous usera....

—Le malheur ne m'a pas détruit!... répondit le colonel.... Mais allez chez ma femme!... j'ai confiance en vous....

Là-dessus, le comte Chabert accompagna Me Derville jusqu'à la porte de la rue.

A peine l'avoué avait-il fait quelques pas pour aller rejoindre son cabriolet, qu'un homme en costume de nourrisseur l'accosta :

—Monsieur, vous êtes sans doute parent de M. Chabert... Je voudrais vous proposer une chose pour lui... Pour lors, nous l'avons donc ramassé, le pauvre homme, mourant de faim... Nous venions de m'établir, moi et ma femme, et nous avions acheté notre fonds, quoique nous fussions sans le sou ; mais avec de l'économie,

Digitized by Google

que je me dis, je paierai... J'ai fait donc des billets à mon vendeur, dont le dernier, de six cents francs, est échu il y a dix jours... Et quand j'ai retiré le colonel je lui ai dit que tout ce que nous pouvions faire c'était de lui donner du pain et du lait... Nous n'avions que cela... nous autres... Pour lors, il nous dit qu'il serait riche un jour, et qu'il nous tiendrait compte de son logement et de sa nourriture... Vous lui avez, à ce qu'il paraît, avancé de l'argent sur sa fortune... pas vrai?... Eh bien! Monsieur, il a su, par les voisins, que nous n'avions pas le premier sou de notre billet, et le vieux grognard, sans rien dire, a amassé ce que vous lui donniez, a guetté le billet, l'a payé et me l'a rendu.—Que ma femme et moi, sachant qu'il n'avait pas de tabac, pauvre vieux, et c'est ce qui le prive le plus, nom, mille noms de noms de Dieu! nous en avons joliment bisqué!... Donc je voudrais vous proposer de nous prêter, vu qu'il nous a dit que vous étiez un brave homme, une centaine d'écus sur notre établissement, afin que nous lui fassions faire des habits, meubler sa chambre; parce que, voyez-vous, l'ancien nous a endettés... et vexés! Ce n'est pas deux méchantes tasses de crême et un morceau de pain, que nous lui donnions de

Digitized by Google

bon cœur, entendez-vous... ce n'est pas le loyer de sa chambre... qui valent six cents francs.... Cela nous embête!... Aussi, foi d'honnête homme, aussi vrai que je m'appelle Louis Vergniaud, je m'engagerais plutôt que de ne pas vous rendre cet argent-là...

Derville regarda le nourrisseur, fit quelques pas en arrière pour revoir la maison, la cour, les fumiers, l'étable, les lapins, les enfans; et mille pensées lui passèrent par la tête.

—Te grises-tu quelquefois, mon vieux?...

—Ma foi, Monsieur, par-ci, par-là... Il faut bien rire!...

—Hé bien, j'en suis bien aise!... Va, tu auras tes cent écus!... et plus même... Mais ce ne sera pas moi qui te les donnerai. Le colonel sera bien assez riche pour t'aider, et je ne veux pas lui en ôter le plaisir...

—Cela sera-t-il bientôt?

—Mais oui...

—Ah! j'en suis joliment content pour lui!...

Et la figure tannée du nourrisseur sembla s'épanouir...

M. le comte Ferraud demeurait rue de Varennes, et habitait un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain. Simple maître des re-

Digitized by Google

quêtes sous Napoléon, M. le comte Ferraud avait dû les bonnes graces du maître au nom qu'il portait, et à son mérite qui était réel ; mais sous la restauration sa fortune politique s'accrut très-rapidement.

Il avait suivi Louis XVIII à Gand. Au second retour, il était très-influent dans le conseil privé, dont il faisait partie, et semblait promis à la pairie ou au ministère. Du reste, n'ayant pas plus de trente-quatre ans, doué de formes agréables, bien fait, plein de grace et d'élégance, il plaisait; et, lorsqu'il épousa la veuve du colonel Chabert, les coteries n'acceptèrent pas l'annonce de ce mariage comme une nouvelle. M. Ferraud n'était pas riche alors, mais il appartenait à une ancienne famille parlementaire, très-bien alliée ; et l'ordonnance citée dans la longue phrase cléricale, par laquelle cette histoire commence, lui ayant rendu deux forêts, madame Ferraud se trouva par hasard avoir fait tout ensemble un mariage d'amour et de fortune.

La comtesse était jeune et belle, riche, aimable ; mais gâtée par la louange, et surtout accoutumée à dominer. Elle jouait le rôle d'une femme à la mode, et vivait dans une atmosphère de luxe, de grandeurs et d'insouciance, où les fêtes,

Digitized by Google

les concerts, les soins du monde lui faisaient une vie superficielle, exemple de réflexions, une vie de tourbillon. Elle aimait ses enfans par ton, par caprice; mais elle n'était pas mère; et si elle restait fidèle à son amant, devenu son mari, c'est que, par bonheur, il continuait à flatter son amour-propre. Il était joli homme; il avait le pouvoir; il était toujours amoureux; de plus, la vertu; la messe d'une heure à Saint-Thomas d'Aquin, étaient de mode. La comtesse ressemblait à beaucoup de Parisiennes, dont l'ame n'est pas entièrement exempte de bons sentimens, mais que leur éducation, la flatterie et la vie des salons, ont rendues moqueuses, frivoles, irréfléchies, volontaires, confiantes en leur beauté, dédaigneuses et avides de plaisirs...

Ainsi la femme du comte Chabert, riche par lui, se trouvait pour ainsi dire au faîte de la société, au sein du luxe, tandis que le malheureux vivait entre le fumier d'une cour, entre des bestiaux et un nourrisseur...

Cette réflexion eût été faite par un kamshadale; mais l'avoué la formula parisiennement en se disant :

— La morale de ceci est qu'une jolie femme ne voudra jamais reconnaître même son amant

Digitized by Google

dans un homme en vieux carrick, en perruque et en bottes qui prennent l'eau.

Me Derville fut reçu par la comtesse dans une jolie salle à manger d'hiver, où elle déjeûnait. Elle jouait avec un singe attaché par une chaîne à une espèce de petit poteau garni de bâtons en fer...

— Bonjour, monsieur Derville! dit-elle en continuant à faire prendre du café au singe.

Elle était divinement habillée avec une robe du matin; les boucles de ses cheveux, négligemment rattachés, s'échappaient de dessous un bonnet qui lui donnait un air mutin. Elle était élégante, et fraîche et rieuse : l'argent, le vermeil et la nacre étincelaient sur une jolie table : il y avait autour d'elle des fleurs rares plantées dans de beaux vases en porcelaine.

L'avoué sourit en contemplant ce tableau; mais son sourire était malicieux, mordant; expression des idées moitié philosophiques, moitié railleuses qui viennent à ces hommes placés pour voir vrai, pour connaître le fond des choses, malgré les mensonges sous lesquels chaque famille cache son existence. L'usurier, le médecin, l'avoué, sont, dans l'ordre social, les trois grands-prêtres de la Vérité.

Digitized by Google

— Madame, dit brusquement Derville, assez choqué du ton léger avec lequel la comtesse lui avait dit : — Bonjour, monsieur Derville ; — Madame, je viens causer avec vous d'une affaire extrêmement grave.

— J'en suis *désespérée*, mais M. Ferraud est absent...

— J'en suis enchanté, moi, Madame ; car il serait *désespérant* qu'il assistât à notre conférence... Ecoutez, Madame, un mot suffira pour vous rendre sérieuse : le comte Chabert existe...

Elle partit d'un éclat de rire.

— Vous voulez me rendre sérieuse en me disant de telles bouffonneries!...

Mais la comtesse resta tout interdite en présence de l'avoué, domptée par l'étrange lucidité du regard fixe par lequel il l'interrogeait et semblait lire au fond de son ame.

— Madame, répondit-il avec une gravité froide et perçante, vous ignorez l'étendue des dangers qui vous menacent ; et, d'abord, permettez-moi de vous dire que la certitude la plus ample, l'authenticité la plus irréfragable, attestent l'existence du comte Chabert. Vous perdrez votre procès si vous vous opposez à notre inscription en faux contre l'acte de son décès, et votre mariage

Digitized by Google

sera certainement annulé... Mais là n'est pas pour vous la honte et le malheur! Vous teniez toute votre fortune du comte Chabert et vous ne l'aimiez pas; mais si vous y étiez obligée par les lois du mariage, les lois du cœur vous excusaient; cependant il sera prouvé qu'il vous a écrit bien avant l'expiration des délais exigés par le code entre la mort d'un premier époux et la célébration du mariage d'une femme avec un second...

— Cela est faux!... dit-elle, avec toute la violence d'une petite maîtresse. Je n'ai jamais reçu de lettre du comte Chabert, et si quelqu'un se dit être le colonel, c'est un intrigant, c'est quelque forçat libéré, comme Cogniard peut-être... Et certes...

— Heureusement que nous sommes seuls, Madame, et nous pouvons mentir à notre aise... Je vous dirai donc que la preuve de la remise de la première lettre existe, car elle contenait des valeurs....

— Oh! pour des valeurs, elle n'en....

La comtesse s'arrêta... Elle s'assit... Elle rougit, pâlit, se cacha la figure dans les mains, puis, secouant sa honte :

— Nous plaiderons, Monsieur!... dit-elle avec

Digitized by Google

un sang-froid dont les femmes seules sont capables. Vous êtes l'avoué du prétendu Chabert... faites-moi le plaisir alors de ne me parler que judiciairement... Est-ce que le colonel peut revenir, Monsieur?... Bonaparte m'a fait complimenter sur sa mort par un aide-de-camp; je touche encore aujourd'hui trois mille francs de pension accordée à sa veuve par les Chambres. J'ai mille fois raison de repousser tous les Chabert qui sont venus, comme je repousserai tous ceux qui viendront... Et quand un faux Chabert m'aurait écrit? qu'est-ce que cela prouverait!....

— Que vous avez reçu des lettres... reprit l'avoué; que vous auriez dû ne pas vous marier aussi promptement que vous l'avez fait.... Nous aurions plus d'un moyen de vous arracher de précieuses confidences, si nous plaidions; mais je veux vous éviter le scandale d'un procès si désagréable... Une transaction peut seule vous en sauver la honte.... Vos enfans.... adultérins.... votre caractère.... attaqué!.... Vous aurez mis sciemment d'effroyables souffrances sur la tête de votre bienfaiteur...Que ne dira pas le monde!... Les avocats ont bien de l'éloquence quand les causes sont éloquentes par elles-mêmes... — Il y a des plumes bien acérées qui savent écrire des

Digitized by Google

mémoires cruels.... Celui du colonel Chabert peut être un mémoire épouvantable!... et peut faire vouer votre nom à l'exécration publique... Il n'est plus au pouvoir de personne d'empêcher la justice d'être saisie du procès; les actes récognitifs sont à Paris... Voulez-vous savoir ma pensée, Madame... Eh bien, en mon ame et conscience, il y a des malheureux morts en place de Grève, justement condamnés, moins coupables que vous ne l'êtes... Ils ont tué pour avoir du pain! vous avez enfanté neuf années de malheurs inouis, mille morts sur la tête de votre mari!... Sciemment!... — Oui, Madame. Il y a eu quatre lettres d'écrites!... Et vous avez vu Boutin!

La comtesse était anéantie!...

— Je ne sais si le colonel voudra transiger; mais il vous aime!...

A ce mot, la comtesse dressa la tête, et un éclair d'espérance brilla dans ses yeux; elle comptait peut-être spéculer sur la faiblesse, sur la tendresse que son premier mari avait pour elle...

— J'attendrai vos ordres, Madame, pour savoir s'il faut vous signifier nos actes, ou si vous voulez être dans trois jours seule chez moi pour arrêter les bases d'une transaction...

Et Derville partit.

Digitized by Google

§ IV.

L'HOSPICE DE LA VIEILLESSE.

Huit jours après les deux visites que Me Derville avait faites, et par une belle matinée du mois de juin, les époux si singulièrement désunis par un hasard presque surnaturel partirent des deux points les plus opposés de Paris, pour venir se rencontrer dans l'étude de leur avoué commun.

Le colonel Chabert, grace aux avances qui lui furent largement faites par Me Derville, était vêtu selon son rang, et arrivait voituré par un cabriolet fort propre. Fraîchement rasé, le chef couvert d'une perruque appropriée à sa physionomie, habillé de drap bleu, ayant des bottes neuves, du linge blanc, et portant à sa boutonnière une brochette d'or garnie de croix, le vieux soldat avait retrouvé ses anciennes habitudes d'élégance martiale. Il se tenait droit, sa figure paraissait rajeunie, et il ne ressemblait pas plus au Chabert en vieux carrick qu'un gros sou ne ressemble à une pièce de quarante francs nouvellement frappée.

A le voir, les passans eussent facilement reconnu en lui l'un de ces beaux débris de notre

Digitized by Google

ancienne armée, un de ces hommes héroïques sur lesquels se reflète notre gloire nationale, et qui la représentent comme un éclat de glace illuminé par le soleil semble en réfléchir tous les rayons. Ces vieux soldats sont tout ensemble des tableaux et des livres.

Sa belle figure, grave et mystérieuse, paraissait être mieux nourrie, plus grasse, pour emprunter à la peinture une de ses expressions les plus pittoresques. Ses traits peignaient le bonheur avec toutes ses espérances; et quand il descendit de sa voiture pour monter chez Derville, il sauta légèrement comme aurait pu faire un jeune homme.

A peine le cabriolet le jetait-il à la porte de Derville, qu'un joli coupé tout armoirié arriva. — Madame la comtesse Ferraud sortit de cette voiture dans l'éclat d'une toilette simple, mais habilement calculée pour lui donner tous les avantages de sa taille fine : elle avait une jolie capotte doublée de rose qui encadrait parfaitement sa figure, en dissimulait les contours, et lui prêtait toutes les séductions de la jeunesse.

Il y avait quelque chose de dramatique et de comique tout à la fois dans cette rencontre; elle eût été plus pittoresque si le légitime époux avait

Digitized by Google

été revêtu des livrées de la misère; mais ces deux rajeunissemens n'étaient pas non plus sans intérêt. Quelle scène au fond de cette noire étude!..

Les clercs virent d'abord passer le colonel, puis madame la comtesse Ferraud, et ces deux figures excitèrent d'interminables discussions, des paris, surtout.

Me Derville pria le colonel de rester dans sa chambre à coucher et garda la comtesse Ferraud près de lui.

— Madame, lui dit-il, ne sachant pas s'il vous serait agréable de voir M. le comte Chabert, je vous ai séparés.... Si cependant vous désiriez?...

— Monsieur, c'est une attention dont je vous remercie....

— Madame, j'ai préparé la minute d'un acte dont vous accorderez ou rejetterez les conditions; elles pourront être discutées par vous et monsieur votre mari, séance tenante : j'irai alternativement de vous à lui, pour vous présenter, à l'un et à l'autre, vos raisons respectives.

— Voyons, Monsieur, dit la comtesse en laissant échapper un geste d'impatience...

Derville lut.

« Le huit mars, en l'étude de Me Derville,
« avoué, etc., sont comparus :

Digitized by Google

« D'une part, le sieur Hyacinthe *dit Chabert*,
« né à Paris, le 1er juillet 1765, et baptisé dans
« l'hospice des Enfans-Trouvés, le 2 dudit mois,
« le lendemain de son exposition, etc. ;

« D'autre part, la dame Rose Chapotel, épouse
« en premières noces de M. le comte Chabert,
« ci-dessus nommé, née... »

— Passez, dit-elle, et laissons les préambules !... Arrivons aux conditions.

— Madame, dit l'avoué, le préambule explique succinctement la position dans laquelle vous vous trouvez l'un et l'autre ; puis, par l'article premier, vous reconnaissez que l'individu désigné dans les actes joints à la transaction et minutieusement décrit, en présence de trois témoins, qui sont deux notaires et le nourrisseur chez lequel a demeuré votre mari, auxquels j'ai confié, sous le secret, votre affaire, et qui garderont le plus profond silence sur cet acte ; vous reconnaissez, dis-je, dans le soussigné, dont l'état est établi par une espèce d'acte de notoriété, le comte Chabert votre premier époux.

Par l'article second, le comte Chabert, dans l'intérêt de votre bonheur, s'engage à ne faire

Digitized by Google

usage de cette reconnaissance que dans les cas prévus par l'acte lui-même...

—Et ces cas, dit Derville en faisant une sorte de parenthèse, ne sont autres que la non-exécution des clauses de cette convention secrète.

—De son côté, reprit-il, M. Chabert consent à ne jamais s'inscrire en faux contre son acte de décès, à ne point introduire d'instance pour obtenir cassation de votre second mariage, malgré sa nullité; nullité que vous reconnaissez en tant que de besoin, et il vous laisse en possession de l'état dont vous jouissez actuellement.

—Et quel est le prix de?.. dit la comtesse étonnée.

— Par l'article trois, dit l'avoué en continuant avec un flegme imperturbable, vous vous engagez à constituer au nom d'Hyacinthe, seul nom légal du comte Chabert, une rente viagère de vingt-quatre mille francs, inscrite sur le grand-livre de la dette publique, mais dont le capital vous sera dévolu à sa mort...

—Les revenans coûtent cher... dit en riant la comtesse.

— Madame, votre fortune ne vient-elle pas?.. demanda l'avoué.

—Allez, Monsieur, allez, si telle est la trans-

Digitized by Google

action, et s'il m'est prouvé que l'individu dont vous plaidez la cause soit le comte Chabert, j'accepterai...

— Madame, il vous sera loisible de le reconnaître ; car il met une dernière condition à son sacrifice... condition... que...

Derville hésita.

—... A laquelle, reprit-il, je n'ai jamais pu le faire renoncer.

— Quelle est-elle?... demanda la comtesse, dont la curiosité fut fortement excitée.

— Il veut, Madame, que pendant deux jours, pris l'un au commencement et l'autre au milieu du mois, et dans chaque mois de l'année, tous ses droits d'époux soient reconnus par vous...

— Quelle horreur! s'écria la comtesse en se levant.

— Madame, il prétendait jouir de six jours... C'est moi qui...

— Assez! dit la comtesse, nous plaiderons!... Monsieur...

— Oui, nous plaiderons!... s'écria d'une voix sourde le colonel en ouvrant la porte et apparaissant tout à coup devant sa femme.

Il avait une main dans son gilet, et l'autre étendue vers le parquet qu'il montrait par un

Digitized by Google

geste énergique auquel le souvenir de son aventure donnait une horrible puissance. Il resta debout, immobile, sévère, implacable...

— C'est lui!... se dit en elle-même la comtesse.

— Madame! reprit le vieux soldat, je vous veux maintenant tout entière et sans partage...

— Mais Monsieur n'est pas le colonel Chabert!... s'écria la comtesse, en feignant la surprise.

— Ah!... dit le vieillard d'un ton profondément ironique... Voulez-vous des preuves?... Je vous ai vue pour la première fois chez le comte Gilbert! Vous étiez femme-de-chambre de madame...

La comtesse pâlit; et en la voyant pâlir sous son rouge, le vieux soldat, touché de la vive souffrance qu'il imposait à une femme jadis aimée avec ardeur, s'arrêta; mais, recevant de son épouse un regard horrible et venimeux comme celui d'un serpent, il reprit tout à coup :

— J'ai pu savoir cette circonstance, n'est-ce pas!... Eh bien! il faut vous donner une conviction forte! Si vous ne reconnaissez pas ma voix,

Digitized by Google

vous aurez confiance en vous-même !... N'est-ce pas moi seul qui vous ai déshabituée de...

— De grace, Monsieur... dit la comtesse à l'avoué, trouvez bon que je quitte la place... Je ne suis pas venue pour entendre de semblables horreurs...

Elle se leva et sortit.

— Eh bien ! colonel, reprit l'avoué, voilà donc comment vous menez les procès...

Derville s'élança dans l'étude ; mais la comtesse n'y était déjà plus ; elle avait trouvé des ailes, elle s'était comme envolée. En revenant au colonel, il le trouva dans un violent accès de rage ; il se promenait à grands pas...

— Une femme à laquelle j'ai donné un million... et qui me marchande !... qui m'a voulu pour mari... et qui m'a trahi !... Je la tuerai !...

— Eh bien, colonel ! n'avais-je pas raison en vous priant de ne pas venir?.. Je suis maintenant certain de votre identité. Quand vous vous êtes montré, elle a fait un mouvement dont la pensée n'était pas équivoque ; mais vous avez perdu votre procès... Voilà une femme qui sait que vous êtes méconnaissable !...

— Je la tuerai...

— Folie ! vous serez pris et guillotiné comme

Digitized by Google

un misérable; et peut-être manquerez-vous votre coup; ce qui serait impardonnable : on ne doit jamais manquer sa femme, quand on veut la tuer... Il faut me laisser réparer vos sottises... Allez-vous-en.

Le colonel, simple et bon, obéit à son jeune bienfaiteur et sortit en lui balbutiant des excuses.

Il descendait lentement les marches de l'escalier noir, perdu dans de sombres pensées, accablé peut-être, par le coup qu'il venait de recevoir, pour lui le plus cruel, le plus profondément enfoncé dans son cœur, lorsqu'il entendit, en parvenant au dernier palier, le frôlement d'une robe, et sa femme apparut.

—Venez, Monsieur, lui dit-elle, en lui prenant le bras par un mouvement semblable à ceux qui lui étaient familiers autrefois...

Ce geste, cette petite voix, l'accent de la comtesse, produisirent sur la rage concentrée qui bouillait dans l'ame du pauvre soldat l'effet d'une goutte d'eau froide introduite dans une chaudière pleine de vapeur... Toute sa colère tomba ; il était stupéfait, et se laissa entraîner par sa femme jusqu'à la voiture.

—Eh bien ! montez donc... lui dit la comtesse,

Digitized by Google

lorsque le valet eut achevé de déplier les feuilles du marche-pied.

Et il se trouva comme par enchantement assis près de sa femme dans l'élégant coupé.

—Où va Madame? demanda le valet.

—A Groslay ! dit-elle.

Les chevaux partent et traversent Paris.

—Monsieur, dit la comtesse au colonel, d'un son de voix qui révélait une de ces émotions rares dans la vie, et dans lesquelles tout est agité en nous; alors, cœur, fibres, nerfs, physionomie, ame et corps, chaque pore tressaille; nous ne savons en quelles régions la vie est transportée; mais elle semble n'être plus en nous; elle en sort, elle jaillit. Ce tremblement réagit et se communique comme une contagion; il se transmet par la parole, par le regard, par l'accent de la voix, par le geste; il est dans l'air, il est magnétique; aussi le vieux soldat tressaillit en entendant ce seul mot, ce premier, ce terrible :

—Monsieur...

Mais aussi c'était tout à la fois un reproche, une prière, un pardon, une espérance, un désespoir, une interrogation, une réponse; ce mot comprenait tout, et il n'y avait au monde qu'une

Digitized by Google

femme, capable de jeter tant d'éloquence, tant de sentimens dans un mot, une femme sans cœur!...

Le colonel eut millé remords de ses soupçons, de ses demandes, de sa colère, et baissa les yeux pour ne pas laisser deviner son trouble.

— Monsieur, reprit la comtesse, après une pause imperceptible, je vous ai reconnu!...

— Rosine!... dit le vieux soldat, voilà tout ce que je voulais pour oublier mes malheurs.

Il essuya deux grosses larmes qui roulèrent toutes chaudes sur les mains de sa femme; il les pressait avec tendresse... une tendresse paternelle.

Monsieur, reprit-elle, comment n'avez-vous pas deviné qu'il me coûtait horriblement de paraître devant un étranger dans une position aussi fausse; si j'ai à rougir de ma situation, que ce ne soit au moins qu'en famille; ce secret doit rester enseveli dans nos cœurs... Vous m'absoudrez, j'espère, de mon indifférence apparente pour les malheurs d'un Chabert à l'existence duquel je ne devais pas croire...

— J'ai reçu vos lettres... dit-elle vivement, en prévoyant sur les traits de son mari l'objection

Digitized by Google

qui s'y peignait ; — mais les avez-vous vues ?.. — Elles me parvinrent treize mois après la bataille d'Eylau ; elles étaient ouvertes, salies ; et j'ai dû croire, après avoir obtenu la signature de Napoléon sur mon nouveau contrat de mariage, qu'un adroit intrigant voulait se jouer de moi... Pour ne pas troubler le repos de M. Ferraud, et ne pas altérer les liens de la famille, j'ai donc dû prendre des précautions contre un faux Chabert.... N'avais-je pas raison... ? dites...

— Oui, tu as eu raison ; c'est moi qui suis un sot, un animal, une bête, de n'avoir pas su mieux calculer les conséquences d'une situation semblable.... Mais où allons-nous ?... dit le colonel en se voyant à la barrière de la Chapelle.

— A ma campagne, près de Groslay, dans la vallée de Montmorency... Là, Monsieur, nous réfléchirons ensemble au parti que nous devons prendre... Je connais mes devoirs... Je suis à vous en droit, si je ne vous appartiens plus en fait. — Mais voulez-vous que nous soyons la fable de tout Paris, de l'Europe ? Quand vous aurez décidé de mon sort, j'accepterai votre arrêt ; mais, jusque-là, et avant d'instruire le

Digitized by Google

public de cette histoire romanesque, gardons notre dignité.

—Vous m'aimez encore, reprit-elle en jetant sur le colonel un regard triste et doux; moi, j'ai été autorisée à former d'autres liens... Et pourquoi ne me confierai-je pas à la noblesse de votre caractère... Je vous l'avouerai donc, j'aime M. Ferraud... Je ne vous dirai pas qu'il est jeune, qu'il me plaît; non, vieillard, peut-être l'aimerai-je encore, et je me suis crue en droit de l'aimer... Je vous regarde en ce moment comme un père, comme un ami... Une voix secrète ou votre bonté, qui m'est si bien connue, me dit que vous êtes assez généreux pour me pardonner de vous faire cette blessure... Pourquoi serai-je fausse? Puis-je vous cacher un fait... J'ose vous prendre pour juge, et me remets à votre discrétion... — Le hasard m'a laissée veuve, mais je n'étais pas mère..., et je le suis devenue...

Le colonel fit un signe de main à sa femme pour lui imposer silence, et ils restèrent sans proférer un seul mot pendant une demi-lieue. Chabert croyait voir les deux petits enfans devant lui.

—Rosine!...

— Monsieur...

Digitized by Google

— Les morts ont bien tort de revenir!...

— Oh! Monsieur, non, non! Ne me croyez pas ingrate; seulement, vous trouvez une amante, une mère, là où vous aviez laissé une épouse; mais s'il n'est pas mon en pouvoir de vous aimer, je sais tout ce que je vous dois et puis vous offrir toutes les affections d'une....

— Rosine!... reprit le vieillard d'une voix douce, je n'ai plus aucun ressentiment... Si je t'imposais de dures conditions, c'était pour venger mes malheurs méconnus...

La comtesse ayant fortement rougi, le vieillard admira la pudeur de sa femme, et fut heureux de reconnaître en elle les qualités par lesquelles il avait été séduit jadis.

— Nous oublierons tout... ajouta-t-il avec un de ces sourires dont la grace vient toujours des reflets d'une belle ame. — Je ne suis pas assez peu délicat pour exiger les semblans de l'amour chez une femme qui n'aime plus... La colère m'a fait trouver des plaisirs de vengeance dans ce marché bizarre. Je voulais être un remords vivant dans votre bonheur, le salir par une pensée, par une prostitution... Mais je ne l'aurais jamais exigé.

La comtesse lui lança un regard empreint d'une

Digitized by Google

telle reconnaissance, que le pauvre Chabert aurait voulu rentrer dans sa fosse d'Eylau.

Il y a des hommes dont l'ame est assez forte pour de tels dévouemens, tant ils sentent vivement le prix d'un regard, d'un mot, d'un sentiment, tant des choses si fugitives chez la plupart des gens les émeuvent pour toujours... ames neuves et d'éternelle noblesse!

— Mon ami, nous parlerons de tout ceci plus tard et à cœur reposé .. dit la comtesse.

La conversation prit un autre cours; et, quoiqu'ils revinssent souvent à leur situation bizarre, soit par des allusions, soit sérieusement, ils firent un charmant voyage, se rappelant les événemens de leur union passée et les choses de l'empire. La comtesse sut imprimer un charme doux à ses souvenirs, et répandit une teinte de mélancolie qui maintenait la gravité de cette scène. Elle faisait revivre l'amour sans exciter aucun désir, laissant entrevoir à son premier époux toutes les richesses morales qu'elle avait acquises; et qui dès lors devaient en quelque sorte être sa part de bonheur.

Ils arrivèrent par un chemin de traverse à un grand parc situé dans la petite vallée qui sépare les hauteurs de Margency du joli village de Gros-

Digitized by Google

lay. La comtesse possédait là une maison ravissante, et où, en arrivant, le colonel vit tous les apprêts que nécessitaient son séjour et celui de sa femme.

Le malheur augmente la défiance et la méchanceté des hommes, comme il grandit la bonté des gens qui ont un cœur excellent; c'est une espèce de talisman dont la vertu consiste à corroborer notre constitution primitive; or l'infortune avait rendu le colonel encore plus secourable et meilleur qu'il n'était; il y avait des souffrances inconnues au secret desquelles il s'était initié. Cependant, malgré son peu de défiance, il ne put s'empêcher de dire à sa femme :

—Vous étiez donc bien sûre de m'emmener ici?...

—Oui, répondit-elle, si je trouvais mon Chabert dans le plaideur...

Et elle se mit à rire de si bonne grace, que ce rire, en apparence vrai, dissipa les légers soupçons que le colonel se blâma intérieurement d'avoir conçus.

Pendant trois jours, la comtesse fut admirable près de son premier mari. Elle semblait vouloir effacer les souvenirs des souffrances qu'il avait

Digitized by Google

endurées, à force de soins, de gracieusetés, de douceur. Elle l'enchantait.

Le soir du troisième jour, elle était montée chez elle en laissant paraître sur son visage, malgré ses efforts, quelques traces d'inquiétude. En se mettant à son secrétaire, elle déposa le masque de gaieté qu'elle conservait devant le comte Chabert, comme une actrice qui, rentrant fatiguée dans sa loge après un cinquième acte pénible, tombe demi-morte et laisse dans la salle une image d'elle-même à laquelle elle ne ressemble plus.

Elle prit une lettre commencée et l'acheva.

M. le comte Ferraud, ayant une fortune considérable à régir, s'était attaché comme secrétaire un ancien avoué ruiné, homme plus qu'habile et qui connaissait admirablement les ressources de la chicane; mais le praticien avait assez bien compris sa position chez le comte, pour y être probe par spéculation. Il espérait parvenir à quelque place élevée par le crédit de son patron, dont il gérait admirablement bien la fortune. Sa conduite démentait tellement sa vie passée qu'il passait pour un homme calomnié; mais la comtesse, avec l'empire et la finesse dont toutes les femmes sont douées, peu ou prou,

Digitized by Google

avait deviné son intendant et le surveillait adroitement.

Elle savait le manier, et en avait déjà tiré un très-bon parti pour sa fortune en suivant quelques-uns de ses conseils. — La lettre qu'elle écrivait lui était adressée. Elle le priait d'aller, en son nom, demander chez Me Derville communication des actes qui concernaient le colonel Chabert, et après en avoir pris lecture et les avoir copiés dans leurs dispositions les plus essentielles, de venir aussitôt la trouver à sa maison de Groslay.

A peine avait-elle achevé qu'elle entendit dans le corridor le bruit des pas du colonel, qui, tout inquiet, venait la voir.

— Hélas!... dit-elle à haute voix, je voudrais être morte!... Ma situation est intolérable...

— Eh bien! qu'avez-vous donc?.... demanda le bonhomme.

— Rien!... rien!... dit-elle.

Puis elle se leva, laissa le comte et descendit pour recommander à sa femme de chambre d'aller à Paris, de remettre cette lettre elle-même à M. Delbecq, son intendant, et de la lui reprendre après qu'il l'aurait lue, afin de la rapporter.

Digitized by Google

La femme de chambre partit, et la comtesse alla s'asseoir sur un banc qui était assez en vue pour que le colonel la trouvât aussitôt qu'il voudrait venir lui parler.

Le comte Chabert la cherchait déjà ; il accourut, et s'asseyant près d'elle sur le banc :

— Rosine, lui dit-il, vous avez quelque chagrin?...

Elle ne répondit pas.

La soirée était une de ces soirées magnifiques et calmes dont les secrètes harmonies répandent, au mois de juin, tant de suavité dans les couchers du soleil ; l'air était pur, le silence profond; il y avait un peu de fraîcheur, et dans le lointain du parc les voix de quelques enfans ajoutaient une sorte de mélodie aux sublimités du paysage.

— Vous ne me répondez pas? demanda le colonel à sa femme.

— Mon mari... dit la comtesse.

Elle s'arrêta, fit un mouvement et lui demanda en rougissant :

— Comment dirai-je en parlant de M. Ferraud?...

— Nomme-le ton mari, ma pauvre enfant!...

Digitized by Google

répondit le colonel, avec un délicieux accent de bonté. — C'est le père de tes enfans.

Et le vieux soldat soupira.

— Eh bien! reprit-elle, si M. Ferraud me demande ce que je suis venue faire ici... S'il apprend que je m'y suis renfermée avec un inconnu, que lui dirai-je?

— Ecoutez, Monsieur, reprit-elle, en prenant une attitude pleine de dignité, — décidez de mon sort, je suis résignée...

— Ma chère, dit le colonel en s'emparant des mains de sa femme, j'ai résolu de me sacrifier entièrement à votre bonheur...

— Cela est impossible!... s'écria-t-elle, en laissant échapper un mouvement convulsif. — Songez donc que vous devriez alors renoncer à vous-même et d'une manière authentique...

— Comment, dit le colonel, ma parole ne vous suffit-elle pas!...

En ce moment, cette scène eut quelque chose de solennel, et il y avait au fond de ces deux ames le drame le plus épouvantable que l'on puisse imaginer.

Le mot *authentique* était tombé sur le cœur du vieillard en y réveillant des défiances involontaires; et il jetait sur sa femme un regard

Digitized by Google

noble et calme qui la fit rougir ; elle baissa les yeux. Le colonel avait peur de se trouver obligé de la mépriser, tandis que la comtesse craignait d'avoir effarouché la sauvage pudeur, la probité sévère d'un homme dont elle connaissait le caractère généreux, les vertus primitives. — Ces idées étaient seulement en germe chez ces deux êtres, mais elles répandirent un nuage sur leur front.

La bonne harmonie fut cependant rétablie assez promptement entre eux. Un cri d'enfant retentit au loin.

—Jules, laissez votre sœur tranquille !... s'écria la comtesse.

—Quoi ! vos enfans sont ici !.. dit le colonel.

—Oui... je leur ai défendu de vous importuner.

Le vieux soldat comprit toute la délicatesse de ce procédé, de ce tact de femme si gracieux, si pudique ; et alors, il prit la main de la comtesse et la baisa.

—Qu'ils viennent donc !...

La petite fille accourait pour se plaindre de son frère.

—Maman !...

—Maman !...

Digitized by Google

— C'est lui qui...

— C'est elle!...

Les mains étaient étendues vers la mère, et les deux voix enfantines se mêlaient. Ce fut un tableau soudain et délicieux!

—Voilà des enfans déshonorés.... Ils ne le savent pas encore!... s'écria la comtesse en retenant ses larmes.

—C'est-y vous qui faites pleurer maman?... dit Jules en jetant un regard de colère au colonel.

— Taisez-vous, Jules!... s'écria la mère d'un air impérieux.

Les deux enfans restèrent debout et silencieux, examinant leur mère et l'étranger avec une curiosité qu'il est impossible d'exprimer par des paroles.

—Oui, s'écria le colonel comme s'il achevait une phrase mentalement commencée, je dois rentrer sous terre... Je me le suis déjà dit.

—Eh bien! puis-je accepter un tel sacrifice?.. répondit la comtesse. Il y a des hommes qui sont morts pour sauver l'honneur de leur maîtresse; mais ils n'ont donné leur vie qu'une fois; et ici, vous donneriez votre vie tous les jours... Non, non, cela est impossible... S'il ne s'agissait que de

Digitized by Google

votre existence, ce ne serait rien; mais signer que vous n'êtes pas le colonel Chabert!... Mais reconnaître que vous êtes un imposteur; votre honneur périrait, car il faudrait commettre un mensonge à toute heure du jour... Songez donc... Allez, je ne veux pas cela... Sans mes pauvres enfans, je me serais déjà enfuie avec vous au bout du monde.

— Mais, reprit Chabert, est-ce que je ne puis pas vivre ici, dans votre petit pavillon, comme un de vos parens. Je suis usé comme un canon de rebut, il ne me faut qu'un peu de tabac et *le Constitutionnel*.

La comtesse fondit en larmes.

Il y eut entre la comtesse Ferraud et le colonel Chabert un combat de générosité dont le soldat sortit vainqueur.

Un soir, en voyant sa femme, ou mieux encore, en voyant une mère au milieu de ses enfans, séduit par les touchantes graces d'un tableau de famille, au coin du feu à la campagne, dans l'ombre et le silence, il prit la résolution de rester mort, et, ne s'effrayant plus de l'authenticité d'un acte, il demanda comment il fallait s'y prendre pour assurer irrévocablement le bonheur de cette famille.

Digitized by Google

— Faites comme vous voudrez! lui répondit la comtesse; mais je vous déclare que je ne me mêlerai en rien de cette affaire!... Je ne le dois pas.

Delbecq était arrivé depuis quelques jours; et, suivant les instructions verbales de la comtesse, l'intendant avait su gagner la confiance du vieux militaire. Le lendemain matin donc, le colonel Chabert partit avec l'ancien avoué pour Saint-Leu-Taverny, où Delbecq avait fait préparer chez le notaire un acte conçu en termes si crus, que le colonel sortit brusquement de l'étude, après en avoir entendu la lecture :

— Mille noms de tonnerre!... je suis un joli coco, après cela!... moi, passer pour un faussaire!... s'écria-t-il.

— Monsieur, lui dit Delbecq, je ne vous conseille pas de signer... A votre place je tirerais au moins dix mille livres de rente de ce procès-là!.. Madame les donnerait.

Le colonel, jetant un regard foudroyant au coquin émérite, et emporté par mille sentimens contraires, s'enfuit avec toute la vigueur d'un jeune homme. Il était redevenu défiant; il s'indignait, se calmait; et, toujours courant, il entra dans le parc de Groslay par la brèche d'un

Digitized by Google

mur tombé; puis il alla s'asseoir sous un kiosque d'où l'on découvrait le chemin de Saint-Leu.

Le hasard voulut qu'il vînt à pas lents vers le cabinet pratiqué dans la roche factice sur laquelle était bâti le kiosque; l'allée étant sablée avec cette espèce de terre jaunâtre par laquelle on remplace le gravier de rivière, la comtesse, qui était assise dans le petit salon de cette espèce de pavillon, n'entendit pas le colonel. Rosine était là dans une grande anxiété. Le visage tourné vers l'allée qui menait à Saint-Leu, elle regardait sur la route, et se trouvait trop préoccupée de la réussite d'une affaire aussi capitale pour faire attention au léger bruit que fit son mari du côté opposé... Le vieux soldat n'aperçut pas non plus sa femme au-dessus de lui dans le petit pavillon.

—Eh bien! monsieur Delbecq.... A-t-il signé?... demanda la comtesse à son intendant qu'elle vit seul sur le chemin, par-dessus la haie d'un saut de loup.

—Non, Madame!... et je ne sais pas ce qu'il est devenu! — Mais le vieux cheval s'est bien cabré!...

Le colonel trouva toute sa force pour franchir le saut de loup; et, en un clin d'œil, fut devant

le vieil avoué, auquel il appliqua la plus belle paire de soufflets qui jamais ait été reçue sur deux joues de procureur.

— Ajoute que les vieux chevaux savent ruer!.. lui dit-il.

Mais, sa colère dissipée, il ne se sentit plus la force de sauter le fossé; il revint vers le kiosque par la porte du parc, et monta dans le cabinet aérien dont les rosaces de verre offraient la vue de chacune des ravissantes perspectives de la vallée. La comtesse s'était assise sur une chaise, et gardait une contenance pleine de calme. Sa physionomie était impénétrable. Elle s'essuya les yeux comme si elle eût versé des pleurs, et joua par un geste distrait avec le long ruban rose qui servait de ceinture à une robe de percale...

Néanmoins, malgré son assurance, elle ne put s'empêcher de frissonner en voyant devant elle le vénérable et loyal soldat, debout, les bras croisés, la figure pâle, le front sévère.

— Madame!... dit-il après l'avoir regardée fixement pendant un moment, et l'avoir forcée à rougir, Madame, je ne vous maudis pas... mais — je — vous — méprise !... Maintenant, je remercie le hasard qui nous a désunis... je ne

Digitized by Google

sens pas même un désir de vengeance, car je ne vous aime plus... Je ne veux rien de vous... Vos enfans qui crient et jouent là-bas ne seront point déshonorés... Vivez tranquille sur la foi de ma parole... — Elle vaut mieux que le griffonnage de tous les notaires de Paris..... Je ne réclamerai jamais le nom que j'ai peut-être illustré. Je ne suis plus qu'un pauvre diable nommé Hyacinthe, et qui ne demande qu'une place au soleil..... Je vivrai de souvenirs..... Adieu...

La comtesse se jeta aux pieds du colonel, et voulut le retenir en lui prenant les mains; mais il la repoussa avec dégoût, en lui disant :

— Laissez-moi!...

La comtesse fit un geste intraduisible en entendant le bruit des pas de son mari, mais avec la profonde perspicacité que donne une haute scélératesse ou le féroce égoïsme de l'amour, elle crut pouvoir vivre en paix sur la promesse de son mari.

Chabert disparut en effet, et pendant longtemps ni l'avoué Derville ni la comtesse ne surent ce qu'il était devenu. Le nourrisseur fit faillite et se mit cocher de cabriolet. Peut-être le colonel, se contentant de peu, s'adonna-t-il à quelque

Digitized by Google

industrie du même genre ; ou, semblable à une pierre lancée dans un gouffre, peut-être alla-t-il, de cascade et cascade, s'abîmer parmi cette boue de haillons qui foisonne à travers les rues de Paris...

Six mois après cet événement, M. Derville, n'entendant plus parler ni du colonel Chabert ni de madame la comtesse Ferraud, pensa qu'il était survenu sans doute entre eux une transaction, que, par vengeance, la comtesse avait fait dresser dans une autre étude. Alors un matin, il supputa la somme qu'il avait avancée audit Chabert, y ajouta le coût des actes venus d'Allemagne ; et, ne sachant où était son client, il écrivit une lettre fort polie à madame la comtesse Ferraud, en la priant de réclamer à M. le comte Chabert le montant de ces avances.

Le lendemain même il reçut une lettre de son ancien confrère l'intendant du comte Ferraud, qui, avant d'aller se faire installer à B., en qualité de président du tribunal de première instance, lui écrivit ce mot désolant :

MONSIEUR,

Madame la comtesse Ferraud me charge de vous prévenir que votre client avait complètement abusé de votre con-

Digitized by Google

fiance, et que l'individu qui disait être le comte Chabert a reconnu avoir induement pris de fausses qualités.

Agréez, etc.

DELBECQ.

— Il y a des gens, qui sont, ma parole d'honneur, bêtes à manger du foin !... s'écria Derville. Soyez donc humain, généreux, philanthrope et — avoué, pour vous faire enfoncer !... Voilà une affaire qui me coûte — nom d'un tonnerre — je ne sais combien !...

Un an après la réception de cette lettre, Derville cherchant au Palais un avocat dont il avait besoin, et le sachant à la police correctionnelle, entra à la sixième chambre au moment où le président condamnait le nommé Hyacinthe à deux mois de prison comme vagabond, et à être conduit au dépôt de mendicité de Saint-Denis, sentence qui, selon la jurisprudence des préfets de police, équivaut à une détention perpétuelle.

Au nom d'Hyacinthe, Derville regarda le délinquant assis entre deux gendarmes sur le banc des prévenus, et reconnut, dans la personne du condamné, son faux colonel Chabert.

Le vieux soldat était calme, immobile, presque

Digitized by Google

distrait; mais malgré ses haillons, malgré la misère empreinte sur sa physionomie, elle déposait une noble fierté, et son regard avait une expression de stoïcisme qu'un magistrat n'aurait pas dû méconnaître; mais, là, les hommes deviennent des questions de droit ou de fait, comme aux yeux d'un statisticien ils ne sont plus que des unités.

Au moment où le soldat fut reconduit au greffe pour être emmené plus tard avec la fournée de vagabonds en train d'être jugée, Derville, usant du droit des avoués, l'accompagna au greffe, et l'y contempla un moment parmi des mendians assez curieux. Cette salle offrait un de ces spectacles journaliers au Palais, mais que malheureusement ni les législateurs, ni les philanthropes, ni les peintres, ni les écrivains ne viennent étudier. — Cette antichambre du greffe était, comme tous les laboratoires de chicane, une pièce obscure et puante, autour de laquelle il y avait des bancs de bois noircis par le séjour perpétuel des malheureux qui viennent du fond de toutes leurs misères à ce rendez-vous momentané, auquel pas un d'eux ne manque une fois dans sa vie... Un poète vous dirait que le jour a honte d'éclairer ce terrible égoût, par lequel

Digitized by Google

passent tant d'infortunes !... Il n'y a pas une seule place où ne se soit assis quelque crime en gérme, pas d'endroit où ne se soit rencontré quelque homme qui, désespéré par la légère flétrissure que la justice avait imprimée à sa première faute, n'ait commencé une existence au bout de laquelle se dressait la guillotine!... Tous ceux qui tombent sur le pavé de Paris rebondissent là!!... La justification des nombreux suicides est d'avance écrite sur ces murailles jaunâtres. — Cette antichambre est comme la préface soit de la Morgue, soit de la place de Grève...

En ce moment le colonel Chabert s'assit au milieu de ces hommes à faces énergiques, vêtus des horribles livrées de la misère, silencieux par intervalles, ou causant à voix basse, car il y avait trois gendarmes de faction qui se promenaient en faisant retentir leurs sabres sur le plancher...

— Me reconnaissez-vous?... dit Me Derville au vieux soldat en se plaçant devant lui.

— Oui, Monsieur!... répondit Chabert en se levant.

— Si vous êtes un honnête homme, reprit Derville à voix basse, comment avez-vous pu rester mon débiteur?..

Digitized by Google

Le vieux soldat rougit comme aurait pu le faire une jeune fille accusée par sa mère d'un amour clandestin.

— Quoi! madame Ferraud ne vous a pas payé!... s'écria-t-il à haute voix.

— Payé!... payé!... dit Derville. Elle m'a écrit que vous étiez un intrigant!...

Le colonel leva les yeux au plafond, comme pour en appeler au ciel, par un mouvement sublime d'horreur, de désespoir et d'imprécation.

— Monsieur, dit-il d'une voix calme à force d'altération, obtenez des gendarmes la faveur de me laisser entrer au greffe; je vais vous signer un mandat qui sera certainement acquitté...

Sur un mot dit par l'avoué au brigadier, il lui fut permis d'emmener son client dans le greffe. — Hyacinthe écrivit quelques lignes, cacheta la lettre et l'adressa à la comtesse Ferraud.

— Envoyez cela chez elle, dit le soldat, et vous serez soldé.

— Monsieur, reprit-il après une légère pause, croyez que si je ne vous ai pas témoigné la reconnaissance que je vous dois pour vos bons offices, elle n'en est pas moins là, — et il mit la

Digitized by Google

main sur son cœur, — elle est là, pleine et entière ; mais que peuvent les malheureux?...

— Comment, lui dit Derville, n'avez-vous pas stipulé quelque rente?...

— Ne me parlez pas de cela ! répondit le vieux militaire. — Si vous saviez quel est mon mépris pour cette vie extérieure, à laquelle tiennent la plupart des hommes... Quand je pense que Napoléon est à Sainte-Hélène!.. tandis que je roule à travers ce Paris, qu'il a fait si grand!... Je ne puis plus être soldat!... Voilà tout mon malheur... Enfin, ajouta-t-il en faisant un geste plein d'enfantillage, il vaut mieux avoir du luxe dans ses sentimens que sur ses habits... Je ne crains le mépris de personne.

Et le colonel alla se remettre sur son banc. Derville sortit. Quand il revint à son étude, il envoya son maître clerc chez la comtesse Ferraud, qui, à la lecture de la lettre, fit immédiatement payer la somme due à Me Derville.

CONCLUSION.

En 1830, au milieu du mois de juillet, j'allais à Ris, en compagnie d'un ancien avoué. Lorsque nous parvînmes à l'avenue qui conduit de la grande route à Bicêtre, nous vîmes, sous un

Digitized by Google

des ormes du chemin, un de ces vieux pauvres chenus et cassés qui ont obtenu le bâton de maréchal des mendians, en vivant à Bicêtre comme les femmes indigentes vivent à la Salpêtrière.

Ce malheureux, l'un des deux mille logés dans l'*Hospice de la Vieillesse*, était assis sur une borne et paraissait concentrer toute son intelligence dans une opération bien connue des invalides, et qui consiste à faire sécher au soleil le tabac de leurs mouchoirs, pour éviter de les blanchir, peut-être.

Ce vieillard avait une physionomie attachante. Il était vêtu de cette robe en drap rougeâtre que l'hospice accorde à ses hôtes, espèce de livrée horrible...

—Tenez, Derville..... dis-je à mon compagnon de voyage, voyez donc ce vieux... Ne ressemble-t-il pas à ces bons hommes de chocolat que vendent les confiseurs.... Et cela vit!.... Il est heureux, peut-être!...

Derville prit son lorgnon, regarda le pauvre, et après avoir laissé échapper un mouvement de surprise :

—Ce vieux là... dit-il, c'est tout un poëme!

Nous passâmes rapidement.

Digitized by Google

— As-tu rencontré quelquefois la comtesse Ferraud?... reprit brusquement Derville.

— Oui, c'est une femme d'esprit et très-agréable...

— Ce vieux bicêtrien est son mari légitime! — Le comte Chabert, l'ancien colonel.... Elle l'a sans doute fait placer là.... Et il est dans cet hospice au lieu d'habiter un hôtel, uniquement pour avoir rappelé à la jolie comtesse Ferraud quelques défauts secrets, et son ancien état de femme de chambre!... Je me souviens encore du regard de tigre qu'elle lui a jeté en ce moment-là....

Ayant témoigné quelque étonnement à ce début, Derville me raconta l'histoire qui précède, mais avec une foule de détails et avec un talent de narration qui ne m'a pas été inutile.

Au retour, le lendemain, en jetant un coup d'œil sur Bicêtre, je proposai à Derville d'y aller voir le colonel Chabert.

Nous nous dirigeâmes donc par l'avenue; mais, à moitié chemin, nous trouvâmes le vieillard assis sur la souche d'un arbre abattu.

Ce malheureux tenait à la main un bâton et s'amusait à faire des raies sur le sable.... En le regardant attentivement, nous aperçûmes qu'il

Digitized by Google

venait de déjeuner certainement autre part qu'à l'établissement.

— Bonjour, colonel Chabert!... lui dit Derville.

— Je me nomme Hyacinthe!... répondit le vieillard; je suis le numéro 164, septième salle.

Et il regarda Derville avec une anxiété peureuse, avec une crainte de vieillard et d'enfant.

— Vous allez voir le condamné à mort!..... nous dit-il après un moment de silence. Il n'est pas marié.

— Pauvre homme!.... dit Derville. Voulez-vous de l'argent pour acheter du tabac?....

Le colonel tendit avidement la main avec toute la naïveté d'un gamin de Paris.

Nous lui donnâmes chacun une pièce de cent sous, et il nous remercia par un regard stupide, en disant ;

— Braves troupiers!...

Il se mit au port d'armes, puis il feignit de nous coucher en joue, et s'écria en souriant:

— Feu!...

Et il décrivit avec sa canne une arabesque imaginaire.

— Le genre de sa blessure l'aura fait tomber en enfance, dit Derville.

Digitized by Google

—Lui, en enfance!... s'écria un vieux bicêtrien qui nous regardait. Ah! il y a des jours où il ne faut pas lui marcher sur le pied!... C'est un vieux malin plein de philosophie et d'imagination ; mais aujourd'hui... — il a fait le lundi... Monsieur, en 1818, il était déjà ici... Pour lors, un officier prussien, dont la calèche montait la côte de Villejuif, vint à passer à pied ; et nous étions nous deux, Hyacinthe et moi, sur le bord de la route. Cet officier causait en marchant avec un autre, un Russe, ou quelque animal de la même espèce, lorsqu'en voyant l'ancien il dit : — Voilà un vieux voltigeur qui était à Rosbach ! — J'étais trop jeune pour y être, lui répondit-il; mais j'ai été assez vieux pour me trouver à Iéna!... — Pour lors, le Prussien a filé, sans faire d'autres questions.

— Quelle destinée!..... m'écriai-je. Sorti de l'hospice des *Enfans-Trouvés*, il revient mourir à l'*Hospice de la Vieillesse*, après avoir, dans l'intervalle, aidé Napoléon à conquérir l'Égypte et l'Europe.

DE BALZAC.

Digitized by Google

Digitized by Google

1530.

LA CHEMINÉE GOTHIQUE,

TRADITION ITALIENNE.

Un grand bruit se fit entendre au dehors, et le gardien du château à ogives brisées tressaillit sur sa chaise, comme par un mouvement électrique; mais honteux bientôt de cette faiblesse, il reprit sa tranquillité, et ses yeux noirs rayonnèrent sous ses longues paupières rousses. Celui qui n'aurait pas eu l'honneur de connaître *il signor Saccaritò,* se serait effrayé des éclairs que ses yeux lançaient, et les aurait pris volontiers, par l'heure qu'il était, et dans cette obscurité profonde, pour ceux qui jaillissent des prunelles

Digitized by Google

d'un vampire, au moment où il se jette sur la jeune fille qui s'en vient joyeuse à son premier rendez-vous.

Le bruit redoubla :

— « Si c'est un voyageur qui me dérange, « puisse-t-il mourir de mâle-mort, grommela « Saccaritò! si ce sont des bandouliers... »

Il n'acheva point sa phrase, mais il décrocha en ricanant un stylet; puis, d'un pas ferme, se dirigea vers la porte d'où venait ce bruit inaccoutumé.

Or, il est peut-être bon de faire connaissance avec ce personnage. Quoiqu'il habitât l'Italie et les bords de la Maranella, petite rivière arrosant la campagne de Rome, son accent rude et son accoutrement de grosse serge rouge prouvaient qu'il n'était pas d'origine italienne, parce qu'à cette époque, et bien que dans le fort de l'été, on portait la cape ou le manteau brun à franges de soie. Le seigneur Saccaritò avait la taille élevée, ses traits durs inspiraient le dégoût, peut-être même la peur. Les habitans des campagnes le redoutaient, depuis le jour surtout où le poignard d'un Bandittò se brisa sur sa poitrine. Il paraissait avoir à peine quarante ans, et cependant, d'après le dire de tous, depuis l'an 1460 il

Digitized by Google

habitait ce château, et l'on était en 1530. Enfin un voile mystérieux que la superstition épaississait encore, et que personne n'osait lever, faisait de cet homme un miracle de curiosité; plus d'un noble étranger vint se loger à l'auberge de San-Marino, à quelques milles du vieux manoir; mais aucun d'eux ne le visita, tant les contes absurdes ou véridiques del signor Matteò Bandocci, leur hôte, inspiraient d'effroi.

Cependant, le 14 mai 1530, deux jeunes artistes, l'un peintre, l'autre musicien, qui étaient allés chercher des inspirations lointaines, s'arrêtèrent devant le château délabré : on leur disait que dans les âges féodaux le cardinal Giosefe Giocchini, puis après ses neveux, les comtes de Tessina, célèbres par leurs orgies, l'habitèrent; que maintenant on le croyait hanté par les esprits, et qu'un démon en défendait l'entrée. A ce discours ils se prirent à rire, et répliquèrent qu'ils ne craignaient ni Satan ni ses milices. Et ce furent eux qui dérangèrent aussi impoliment le seigneur Saccaritò.

— Qui vient me troubler si tard? prononça quelques instans après une voix forte.

— Oreste et Pilade, réclamant l'hospitalité.

— Allez au diable ! je n'ouvrirai pas.

Digitized by Google

— Ame de damné, nous avons juré de voir la couleur de ta face et de passer la nuit dans ton repaire maudit.

—Votre envie s'en ira.

— Pas avant que ton ame, si tu en as une, n'ait déserté l'enveloppe de ton corps. Mais ouvriras-tu, Satan? ouvriras-tu?

— Retournez à l'auberge.

— Notre auberge ce soir sera cette masure gothique; notre vin, celui de ta cave et le meilleur; notre lit, le plus moëlleux du château; notre délassement, ta fille si tu en as une et qu'elle soit jolie; notre échanson, toi, messire, oui, toi; nous tendrons nos coupes, tu nous verseras à boire et nous mènerons tous joyeuse vie; ouvre, ouvre vite, aussi bien la nuit devient sombre comme un nid de hibou, l'atmosphère fraîchit et notre voix s'enrhume à humer l'air de minuit.

—Vous n'avez plus que trois heures à attendre pour voir le jour.

— Tu fais plus de façons qu'une jeune fille! si tu continues, nous mettrons le feu à cette vieille masure et nous danserons autour!

Le seigneur Saccaritò ne répondit rien; mais l'on entendit bientôt des clefs entrer et se plain-

Digitized by Google

dre dans les serrures rouillées, comme si elles souffraient de servir à ce rare usage.

Ensuite la porte s'entr'ouvrit.

— Votre altesse aime à se faire prier, dit le peintre se redressant sur la pointe des pieds pour se grandir d'un pouce.

— Mon altesse n'aime ni les bavards ni les importuns, mon brave cavalier.

— Non plus que les pièces d'or des gentilshommes italiens, interrompit en souriant le ci-devant Oreste.

— Non plus que les pièces d'or des gentilshommes italiens, continua Saccaritò, ouvrant sa main et laissant rouler au dehors du château les largesses du jeune artiste.

Ce dernier resta quelques secondes comme pétrifié; en effet c'était prodige que de rencontrer ce mépris pour l'or à cette époque et dans un homme de la profession de Saccaritò.

— Cependant l'orgueil national l'emporta sur sa stupéfaction.

— Votre seigneurie aura, dit-il, la bonté de nous présenter dès ce soir aux maîtres du château.

— Volontiers, messieurs; suivez-moi :

— Compagnon, continua le musicien, ce ma-

Digitized by Google

noir n'est donc pas inhabité comme on le proclame ici? Mais par cette épée qui m'est aussi fidèle que ma maîtresse, et ce n'est pas peu dire, si nous en sommes reçus avec discourtoisie ou par des figures de chat-huants, nous dégainerons.

— Jeunes gens, suivez-moi, répéta le seigneur Saccaritò.

Et après avoir allumé deux torches, il fit traverser à ses compagnons un immense jardin.

— Il paraît que vos maîtres aiment le repos, dit le peintre fatigué des longs détours qu'ils prenaient.

Cette phrase demeura sans réponse.

Après de nouveaux circuits, ils atteignirent une construction inhérente au château, puis descendirent une vingtaine de marches; et tout à coup leur guide soufflant bruyamment sur les torches qu'il éteignit, ils se trouvèrent dans une vaste salle à arceaux, faiblement éclairée par une lampe suspendue à la voûte.

— Je vous présente aux seigneurs de ce domaine, murmura d'une voix lente Saccaritò.

Et du bras il indiquait plusieurs rangs de tombes qui longeaient la salle. Sur chaque sépulcre était couché, taillé dans la pierre, un seigneur de Tessina, l'un avec son casque et son habit

Digitized by Google

militaire, l'autre enveloppé dans un linceul de marbre, ce qui les faisait ressembler à des fantômes surgissant de terre.

Les deux jeunes hommes, malgré leur impatience, considérèrent quelque temps cette scène étrange avec recueillement; enfin, le peintre enthousiaste rompit le silence.

— Sur mon ame, dit-il, le Capitole n'offre rien de si beau, cette œuvre est surhumaine, et pourtant ce fut un cerveau humain qui *la* conçut, et ce fut une main fragile qui acheva ce prodige! Ah! que la sculpture est belle! prendre un bloc de pierre, matière âpre et défectueuse, le tailler avec un ciseau, lui donner lentement la vie; voir chaque jour l'ouvrage de son génie revêtir une forme, recevoir une ame, puis achevé, faire l'admiration de tous et vivre éternellement! Ah! la création de l'homme est un ouvrage de génie; mais cette création de marbre en est encore un, moins ardent, moins animé sans doute, mais plus durable! Chez les hommes, c'est le créateur, c'est le Dieu qui survit à la créature; dans les arts, c'est la créature qui survit à son créateur, à son Dieu!

Merveilles de l'art, vous êtes aussi problème!

Comme les deux jeunes voyageurs s'étaient

Digitized by Google

faits à l'obscurité, ils distinguèrent alors l'architecture de cette salle tumulaire, et leur longue admiration finit par ennuyer le seigneur Saccaritò. Il ralluma les torches, puis enjoignit à ses nouveaux amis de le suivre.

Après avoir monté plusieurs escaliers, ils se trouvèrent dans les appartemens jadis occupés par les seigneurs de Tessina. Celui qui aurait jugé de l'intérieur du château d'après son aspect extérieur, se serait grossièrement mépris. Tout était conservé au dedans, tandis que le dehors attestait la ruine, mais la ruine avec son appareil imposant. Là, c'était une tourelle plus vieille de fatigue que d'années, et qui, géant délabré, menaçait d'écraser dans sa chute prochaine les pins qui se balançaient à ses pieds; c'était une aile entière du château aux murs crevassés qui servait de retraite aux choucas. Cependant tout était beau, car on n'avait point affublé l'antique manoir de cette achitecture païenne qu'on singe si maladroitement de nos jours; on n'y trouvait rien de l'architecture lourde et butorde de Pæstum; rien du temple de Cora, rien de celui d'Antonin, rien de l'amphithéâtre de Marcellus, rien enfin de ces motifs banaux, poncifs des temples et des thermes de la décadence de Rome; c'é-

Digitized by Google

tait le moyen âge avec toute son architecture de poésie, tantôt simple et modeste comme un premier chrétien, tantôt riche et prolixe d'ornemens fantastiques, de sculptures ravissantes de naïveté; c'était des clochetons squammeux et tailladés, des balcons et de longues balustrades, broderies légères, enfans du ciseau laborieux; c'était de sveltes faisceaux de colonnettes, œuvres d'un beau orthodoxe et venant d'ouvriers obscurs et perdus, d'ouvriers largement créateurs et plus créateurs que nos artistes à médailles et à cordons!... C'était des arcs de cloître gracieux, aux ogives taillées en réseaux, aux clefs pendantes, hardiesses surhumaines qui dépassent de toute leur élévation les créations antiques, et terrifieraient Callimaque et Ictinus si quelque voix puissante les ressuscitait de la tombe!

Tout était curieux à voir : là, c'était un meuble dont la forme aujourd'hui est perdue; là des vitraux bariolés de peintures, plus loin un portrait avec noms et prénoms du haut et puissant seigneur qui s'était fait peindre; plus loin deux écussons poudreux avec cette devise latine :

Ante omnes bellicosi Tessini.

Cependant minuit venait de sonner, et les

Digitized by Google

deux amis se disposaient à visiter de nouvelles salles, quand le seigneur Saccaritò s'arrêta et refusa de les accompagner plus loin.

— Signor, ne vous déplaise; mais nous continuerons cette nuit nos recherches, dit le musicien.

— Alors, ce sera sans moi; voici une torche, bonsoir.

— Bonsoir, répéta le musicien en ricanant.

Et Saccaritò s'éloigna en grommelant des malédictions dignes de Satan.

Quand l'on n'entendit plus que l'écho de ses pas lourds :

— Bravo! mille fois bravo! notre argus nous laisse libres, s'écria le peintre en se frottant les mains de contentement.

— Libres dans une espèce de tombeau!

— Dans un tombeau ou dans un palais, nous n'en sommes pas moins nos maîtres!

— Oh! oui, nous sommes nos maîtres, aussi me rappellerai-je souvent le 14 mai 1530, et lorsque dans quelques mois, frère, au retour de notre voyage, lassé de la chaleur d'un soleil d'Italie, j'irai avec une gondole, toi et la préférée de mon cœur, épuiser la félicité sur la nappe d'eau qui entoure l'île l'Ischia, comme d'une

Digitized by Google

ceinture verte et embaumée, après que les brises auront soufflé, après que le gondolier aura chanté sa chanson, après que ma bien-aimée m'aura environné de son amour, après cela je lui raconterai notre ciel sombre d'aujourd'hui, notre peine pour entrer dans ce château, les merveilles qu'il renferme, et nous serons heureux d'un autre bonheur,..... de nos souvenirs à tous deux.

— Et moi, frère, et moi, quand j'aurai vu ce que la nature a de grandiose et d'immense dans notre ardente Italie ; quand j'aurai fait entrer là, ce que mon pinceau reproduira plus tard, quand j'aurai doublé la sève de ma vie, en courant le monde, en voyant tout ce qui se voit, en remuant tout ce qui se touche, en m'inspirant de tout ce qui peut bouleverser l'ame,... alors à mon retour, j'assemblerai mes amis, et je leur dirai : Frères, des coupes, du vin, et des pinceaux ! aux bords de la Maranella est un vieux manoir, il renferme, l'avare, autant de beautés que vous avez de sensations, autant de poésie que vous et vos maîtresses avez d'ame ; frères, des coupes, du vin, des pinceaux, et maintenant en route vers le vieux château ; dérobons à ses arcades leurs ombres, à ses cha-

Digitized by Google

piteaux leurs formes, à ses tourelles leurs ogives, à son architecture sa sublimité; en route, frères, en route, car notre course d'aujourd'hui doit inventer la peinture, doit faire marcher d'un siècle, notre siècle !...

Brûlés d'enthousiasme, tous deux parcoururent une heure encore les salles qui se déroulaient à leurs yeux comme des pages sans nombre.

Enfin ils atteignirent une chambre plus grande que les autres, deux fauteuils antiques en composaient l'ameublement ; d'après diverses légendes inscrites sur le mur, on voyait que cette pièce avait autrefois servi aux festins de l'ancienne famille.

Comme tous deux étaient fatigués, ils résolurent d'y passer la nuit.

— Je crois que nous sommes en sûreté ici; mais un excès de précaution ne nuit jamais, dit le peintre : malgré tes efforts, déjà tes paupières s'affaissent; assieds-toi sur ce fauteuil et dors; je me constitue ton gardien, et voilà de quoi nous protéger, ajouta-t-il en tirant de dessous son manteau un pistolet.

Après avoir dit plusieurs autres paroles qui n'eurent pas l'honneur d'une réponse, il résolut

Digitized by Google

d'examiner tous les détails de la chambre qu'il occupait.

Ce qui le frappa le plus, ce fut la vaste cheminée près de laquelle dormait son ami; l'aspect en était merveilleux; son large manteau de pierre descendait de la voûte partagé en pans inégaux, avec tourelles évidées en spirales et suspendues à ses angles comme un nid d'hirondelles; sa traverse découpée en rinceaux et dentelles semées de rosaces de caissons entaillés, de fleurons et de niches minimes, logeait maints damoisels, fauconniers ou madones; sur la face étaient sculptées les armoiries de la maison de Tessina, ombragées de lambrequins, ayant pour tenans deux griffons ou chimères en enroulemens. Cette cheminée semblait un dais de fête; une famille entière y pouvait prendre place autour de l'énorme foyer où se trouvaient encore sur des chenéts géans quelques troncs d'arbre à demi brûlés.

Il résolut d'en faire un croquis, s'empara du second fauteuil et se mit à l'ouvrage.

Il y travaillait depuis deux heures, quand il crut voir la cheminée remuer : il s'en occupa peu d'abord, persuadé que les seuls reflets de la lumière produisaient cet effet miraculeux, mais

Digitized by Google

chaque fois qu'il y portait la vue, elle semblait remuer; alors il jeta de côté crayons et dessin pour contempler ce prodige.

Tout à coup, et comme par une puissance magique, la cheminée s'agita plus fortement, grandit, s'entr'ouvrit; puis, dans le lointain, il aperçut une pièce splendidement éclairée, et dans le milieu, des tables chargées de mets. Il voulut crier, mais la stupeur liait sa langue à son palais; il voulut se lever, mais un pouvoir de plomb l'enchaînait sur son fauteuil maudit.

Il resta donc témoin des scènes étranges qui se passèrent dans la chambre voisine.

Il y vit bientôt entrer des hommes et des femmes parés d'habits de fête. Quand chacun se fut assis, l'orgie commença. Les verres se remplirent et se désemplirent avec une rapidité extraordinaire; les mets disparurent et de nouveaux mets les remplacèrent et furent absorbés par l'insatiable faim des convives.

Dire ce que souffrait l'étranger qui assistait à ce banquet infernal est chose impossible; une sueur de glace ruisselait sur son corps horriblement contracté : à voir la torture qu'il éprouvait, on aurait cru assister à la convulsive agonie d'un mourant; ses artères battaient avec violence, son

Digitized by Google

cœur bondissait dans sa poitrine, et cependant il n'osait respirer, car au moindre signe de vie qui lui échappait, les nombreux convives, et il croyait reconnaître en eux les décédés de la maison de Tessina, tournaient sur lui des yeux ternes et immobiles dans leurs orbites.

— Et l'orgie continua, et toujours la voracité des convives allait croissant.

Long-temps après elle s'apaisa.

Mais avant de quitter la table, celui qui paraissait le plus ancien de la famille, proposa un toast en l'honneur du comte Lodoïci de Tessina, pour s'être, disait-il, enivré pendant quarante-sept heures.

Quelques secondes plus tard, des musiciens et des chanteurs entrèrent dans la salle du festin : les quadrilles se formèrent, les chants et les danses commencèrent.

Tout ce que l'ame peut se créer de poses délicieuses, de séductions entraînantes, de laisser-aller ravissans, de magie céleste et de féerie, tout cela se trouvait dans ces rondes voluptueuses ; les femmes semblaient des sylphides, leurs pieds glissaient sur les tapis sans les froisser ; c'étaient les danses de l'Orient, mais modifiées, mais plus gracieuses. En voyant ces groupes mobiles d'êtres

Digitized by Google

charmans on se fût cru dans une cité orientale, patrie des Bayadères! Et puis, c'étaient des mousselines qui s'agitaient sur des épaules blanches, c'étaient de légers tissus qui flottaient, et laissaient entrevoir par intervalles des seins nus, merveilles d'amour et de beauté!

Et pourtant l'étranger n'osait respirer; ses yeux demeuraient fixés sur les yeux ternes et immobiles des danseurs et danseuses; car tous les visages étaient blancs comme des linceuls, et il remarquait avec effroi que les seins des femmes ne se gonflaient et ne respiraient pas.

Ce qui offrait encore un bizarre contraste avec la joie des conviés, c'étaient les chansons et les airs des contredanses ou des walses; la musique ne ressemblait à rien de ce qui s'était chanté jusqu'alors; tantôt forte et sinistre comme une voix d'enfer, tantôt suave et harmonieuse comme une voix du ciel; mais ce qui devait étonner surtout, c'est que lorsque les paroles étaient imprégnées de douceur et de gracieuseté, la musique devenait forte et comme irritée; puis, quand elle quittait sa rudesse, les paroles redevenaient sombres ou menaçantes.

Et tout à coup du milieu des danses et des walses se détachèrent furtivement plusieurs con-

Digitized by Google

vives, et ils allèrent dans une pièce avoisinante, et comme devant cette pièce était une glace, l'étranger entrevoyait tous leurs gestes, et comme cette glace avait l'infernal pouvoir de réfléter toutes les paroles qu'elle entendait, l'étranger en même temps qu'il devinait les gestes et diverses poses des danseurs et danseuses, lisait avec peur les brûlantes paroles, les inconcevables sermens qui glissaient en profusion de leurs lèvres décolorées!

Son œil tout à coup *étincela*: il voyait de la glace deux yeux ardens qui s'élançaient sur lui, et à côté de l'homme livide aux yeux ardens une femme jeune; elle se pendait au col de son étrange cavalier et le flattait amoureusement; puis, la figure de cette femme se réfléta dans la glace et l'étranger tressaillit, et une barre de fer rouge lui traversa le cerveau, il reconnaissait en elle la femme pour laquelle il s'était battu en combat singulier un an auparavant, la femme pour laquelle il eût échangé vingt ans de son existence et de son renom futur, et qui lui avait donné récemment tout son amour! Il tressaillit de nouveau et la glace réfléta alors un visage de femme qui ricanait convulsivement, et plus tard un doigt moqueur qui le désignait; lui, et plus tard encore ces hideuses paroles :

Digitized by Google

« Borgia, vois-tu cet homme là bas, le vois-tu?
« eh bien, je me jouerai cruellement de lui, dans
« deux cents ans, je sortirai de la tombe belle et
« rajeunie, et il m'aimera d'un profond amour,
« moi qui alors ne serai qu'un informe lambeau de
« cadavre. »

L'étranger frissonna, détacha lourdement ses regards de la glace maudite, et les quadrilles toujours tournoyaient avec une telle rapidité, qu'on aurait cru qu'un vent du nord les emportait dans ses ailes fougueuses.

Et voilà que tout à coup les chants et les danses cessèrent...

Un homme d'une haute stature entra impérieusement dans la salle des festins. Quoique ses traits fussent décomposés, quoiqu'à travers sa robe rouge et diaphane on eût pu compter un à un les os de son corps, cependant à son air de dignité, on le reconnaissait facilement pour le fondateur du château, pour l'aïeul de la famille de Tessina, pour le cardinal Giosefe Giocchini mort depuis deux cent trente et un ans!...

— Maudits, s'écria-t-il, vous venez encore souiller cette vieille demeure par vos honteuses orgies!

Et dans sa colère il renversa et brisa les vases

Digitized by Google

et les tables ; alors tous les convives s'enfuirent à pas tumultueux et disparurent.

Le cardinal se retournant aussitôt vers le jeune peintre , projeta sur lui un regard dévorant; puis, le bras tendu, l'œil en feu, il franchit d'un seul bond l'intervalle qui les séparait : déjà, hideux colosse , il allait l'atteindre , quand , brisant tous les liens qui le retenaient, le jeune homme saisit avec force son pistolet et le déchargea à bout portant sur son implacable ennemi.

Alors il se fit un grand changement dans tout le corps de l'étranger; il se leva comme en sursaut pour éveiller son compagnon ; mais il trébucha contre un cadavre percé d'une balle , et vit du sang près de la cheminée gothique !

Ce qu'il avait pris pour la réalité , n'était qu'un rêve , un délire de son imagination bouleversée par les récits de la veille; seulement il avait tué son ami en croyant frapper le cardinal Giosefe Giocchini !...

Et ce peintre, c'était Michel-Ange; et le cadavre, celui de Laurenzo son ami, maître de chapelle à Naples.

ALPHONSE BROT.

Digitized by Google

PERDITA.

> Quand l'heure des soucis et des douleurs arrive pour l'esprit et pour le corps ; quand arrive l'heure de la mort, qui sonne pour les grands comme pour les petits; oh milady! ce n'est pas alors ce que nous avons fait pour nous-mêmes, mais ce que nous avons fait pour les autres qui nous rassure et nous console!
>
> *Prison d'Édimbourg.*

Affirmer qu'un roman est fondé sur des faits réels, est un statagème tout-à-fait usé ; j'espère donc n'être pas soupçonnée de chercher par ce moyen banal à augmenter l'intérêt de l'histoire que je vais conter, quand je dirai que ses principaux incidens sont vrais. La tradition s'en est

Digitized by Google

conservée dans l'une de nos provinces ; et mon héros, qui jouit encore de l'estime due à ses vertus, dit quelquefois, avec le juste orgueil d'un cœur honnête, qu'il n'existe pas un nom plus populaire que le sien depuis le cap Mai jusqu'à la pointe d'Elk. Cependant ce nom, tout honorable qu'il soit, sera supprimé dans notre récit; et nous demanderons sincèrement pardon à son possesseur de le faire paraître pour la première fois sous de fausses couleurs.

Pendant l'année 1768, un vaisseau américain qui se trouvait dans la Tamise, frêté pour Oxford, petit port de la côte orientale de Maryland, fut hêlé par un bateau dans lequel était un jeune homme. En se présentant au capitaine, cet étranger lui dit qu'ayant pris un goût décidé pour la mer, il lui offrait ses services pour deux ans, sous la seule condition d'être doucement traité. Le capitaine, homme grossier et d'habitudes communes, s'aperçut néanmoins à l'air et au langage du jeune garçon, qu'il avait reçu une éducation distinguée, et supposant que c'était un fils ou un pupille qui cherchait à échapper à l'autorité de ses protecteurs légitimes, il refusa d'abord de l'admettre. Mais William Hérion (ce fut le nom

Digitized by Google

que se donna l'adolescent), mit tant d'instance dans ses sollicitations, que le vieux marin, à qui d'ailleurs il manquait actuellement un garçon de cabine, sacrifia, comme on le fait trop souvent, ses scrupules à son intérêt, et sans questionner le jeune homme sur le droit qu'il pouvait avoir de disposer de lui-même, il lui fit signer l'engagement de le servir deux ans.

On remarqua sur le visage du nouveau venu, pendant la première journée, une vive inquiétude. Son œil se portait sans cesse sur le rivage, tant que le bâtiment descendit la Tamise, comme s'il eût attendu quelque signal auquel sa vie aurait été attachée; et, lorsqu'on eut passé Gravesend, le dernier point d'embarcation, il fondit en larmes et se tordit les mains. Le capitaine attribuait ses pleurs aux remords; les matelots au regret de quitter la terre natale; et tous lui offrirent leurs rudes consolations. Calmé par leurs efforts bienveillans, par ses propres réflexions, ou peut-être par la seule influence de la jeunesse qui repousse naturellement les idées accablantes, William devint par degrés plus tranquille, quelquefois même il montrait de la gaieté. Il avait su se concilier la faveur du capitaine, vieux ma-

Digitized by Google

rin opiniâtre et absolu, qui n'aimait que trois choses en ce monde, le vin, les chansons, et le commandement.

Tout ce que nous lisons dans la fable, sur le pouvoir de la musique, était presque surpassé par les effets de la voix mélodieuse du jeune marin sur le cœur de roche du capitaine, que quarante ans de pouvoir absolu avaient rendu aussi despote qu'un pacha. Quand le vieux commandant *couvrait le temps*, suivant l'expression des matelots, et qu'ils sentaient la bourasque de sa mauvaise humeur prête à éclater, Will, avec une chanson, pouvait le ramener au calme. Will devint donc un être précieux pour l'équipage. Ses compagnons disaient que c'était un garçon trop délicatement fabriqué pour la mer; ils riaient de ses petits doigts, plus propres à manier de légers fils de soie, que de lourds cordages, et souhaitaient que *Jupiter n'oubliât point d'envoyer à la première occasion* un peu de barbe sur ses joues arrondies et rosées. William prenait leurs plaisanteries en bonne part et les rendait dans une juste mesure; mais lorsqu'elles touchaient à l'indécence, une rougeur subite, une larme qui tombait de son œil baissé, exprimaient un senti-

Digitized by Google

ment de pudeur que ces hommes, plus grossiers que méchans, ne pouvaient s'empêcher de respecter.

Le bâtiment arriva sain et sauf en vue des côtes du Maryland, terme de sa course, et, suivant l'usage des marins, on salua la terre par un sacrifice à Bacchus. Cette orgie d'étiquette fut aussi extravagante qu'elle pouvait l'être. Le capitaine distribua le vin et l'eau-de-vie avec une libéralité qui ne lui était pas ordinaire, et il ordonna à William de chanter à ses compagnons ses meilleures chansons. Il obéit, et de chanson en chanson, de rasade en rasade, la troupe, sortant des bornes d'une gaieté modérée, se livra d'abord aux éclats d'une joie bruyante, et son langage et ses manières devinrent enfin intolérables pour le jeune anglais, qui tâcha de s'esquiver pour aller se cacher dans la cabine, jusqu'à ce que le banquet fût terminé. Un des matelots, soupçonnant son dessein, le saisit rudement et jura qu'il le retiendrait dans ses bras. William vint à bout de se dégager, et descendit rapidement l'escalier de service, suivi de tous ses camarades, criant et vociférant à l'envi.

Le capitaine était à l'entrée de la cabine : Wil-

Digitized by Google

liam tomba à ses pieds demi-mort de frayeur, en s'écriant : « Protégez-moi, au nom du ciel ! protégez-moi ! »

Le commandant demanda la cause de ce tumulte et ordonna à ses hommes de s'éloigner du jeune garçon. Mais stimulés par le vin, encouragés par la vue de la terre, où ils allaient reprendre leur indépendance, ils bravèrent son autorité, et jurèrent qu'il n'avait pas le droit d'intervenir dans leurs divertissemens. Le pauvre William sentait déjà leurs mains s'attacher à lui, et la crainte d'un danger surmontant la crainte d'un autre, il avoua que ses habits n'étaient qu'un déguisement, et implora pitié et protection pour une malheureuse fille.

Les matelots, touchés de repentir et de compassion, se retirèrent; mais leur brutal capitaine repoussa durement la suppliante, en jurant que c'était la première fois qu'il était trompé, que ce serait la dernière, et qu'il en aurait vengeance. Ce vieillard se targuait d'une prudence que personne, à ce qu'il croyait, n'avait jamais mise en défaut ; il comptait se retirer après ce voyage ; et sa vanité se trouva cruellement mortifiée en se voyant joué par une fille de quinze ans, au bout

Digitized by Google

de quarante ans d'une infaillibilité qu'il estimait au moins égale à celle que les catholiques accordent au pape. Il conduisit la malheureuse enfant dans une plantation qu'il possédait aux environs d'Oxford, et la condamna à servir dans ses cuisines, avec ses esclaves noires, jusqu'à la fin de son engagement.

La colère du vieux marin fut encore animée par la constance avec laquelle l'étrangère refusa de lui dire le motif de son déguisement, et même de lui révéler son nom. Il ne savait donc comment la désigner lorsqu'il avait besoin de son service, quand sa fille, qui avait vu jouer le *Conte d'hiver* (Winter's tale), sur le théâtre de Philadelphie, proposa de donner à la jeune inconnue la douce appellation de Perdita.

Cependant, le capitaine fut le premier à souffrir de sa conduite vindicative, comme cela arrive assez communément. Sa femme ne cessait de lui reprocher l'inutilité de la prise (c'était son terme), qu'il avait amenée dans sa maison. C'était une belle dame, élevée à porter des plumes, des fleurs, des étoffes de France : elle s'entendait à tout cela et ne pouvait être bonne à rien dans un ménage. D'autre part, les filles du

Digitized by Google

marin, un peu par compassion pour l'étrangère, mais surtout à cause de la comparaison qu'elles faisaient et que l'on pouvait faire de leur beauté villageoise et robuste avec les graces délicates de la jeune anglaise, tourmentaient chaque jour leur père pour qu'il la renvoyât dans son pays. Tous les voisins et les connaissances de la famille semblaient aussi s'être donné le mot pour faire les observations sur les charmes de Perdita et les allusions à son histoire les plus propres à irriter son vieux tyran. Elle était trop ignorante des ressources que pouvaient lui offrir les lois pour tenter de se soustraire à sa puissance, et il était peu probable que personne osât l'en délivrer.

Tandis qu'elle était dans cette situation désespérée, son histoire parvint aux oreilles d'un jeune et brave marin, auquel nous donnerons le nom de Frank Stuart, qui faisait partie de l'équipage du *Hazard*, alors dans la rade d'Oxford, prêt à faire voile pour Cowes dans l'île de Wight. Frank jouissait de l'estime méritée de son commandant, et le dimanche, veille de leur départ, il eut la permission d'aller à terre. Sa jeune imagination avait été vivement excitée par le récit des aventures de la belle étrangère, et il dirigea ses

Digitized by Google

pas du côté de la plantation de son maître, dans l'espoir de l'apercevoir. En approchant de la maison, il vit que les volets en étaient fermés, et supposant que la famille était absente il s'aventura à frauchir les bornes des plantations. A quelques pas de lui, il aperçut une femme assise au pied d'un arbre dans l'attitude de l'accablement le plus profond. Persuadé qu'il avait sous les yeux l'objet de sa curiosité et de son intérêt, il s'avança vers *elle*. Le bruit de sa marche tira la jeune fille de sa rêverie ; elle se leva et se disposait à rentrer au logis, quand sa beauté, ses malheurs inspirèrent tout à coup au jeune marin la résolution de lui offrir ses services. Il la pria de s'arrêter et de l'écouter un moment. Elle s'arrêta, le regarda comme si elle eût voulu lire au fond de son cœur. La franchise, la loyauté étaient peintes sur sa physiononomie, et la confiance que l'expression de ses traits donnait à Perdita fut encore augmentée par la manière respectueuse avec laquelle il lui parla. « J'ai quelque chose d'important à vous communiquer, » dit-il, « mais veuillez vous éloigner quelque peu, nous pourrions être aperçus d'ici, » et il montrait l'habitation. Elle le condui-

Digitized by Google

sit à une place plus retirée des plantations, et lorsqu'ils furent hors de la vue de la maison, il lui demanda avec la franche simplicité de sa profession, si elle désirait retourner en Angleterre.

Elle ne put répondre qu'en joignant les mains et en versant un torrent de larmes. « C'est assez » dit-il, car chacune de ses larmes avait été une parole d'une éloquence irrésistible sur son cœur. « Si vous voulez vous confier à moi, je promets devant Dieu de vous traiter comme ma propre sœur. Demain au point du jour nous mettons à la voile : faites un paquet des effets que vous voulez emporter, et trouvez-vous à minuit à la porte de cette plantation, j'y serai. Voulez-vous vous confier à moi ?...

« C'est le ciel qui vous envoie, » dit la pauvre fille le visage rayonnant d'espérance. » Je ne crains point de me confier à vous.

Ils se séparèrent alors, Perdita pour faire ses préparatifs, Frank pour rêver aux moyens d'exécuter sa romanesque entreprise. A l'heure indiquée ils se trouvèrent exactement au rendez-vous. Notre héroïne, contre l'usage des belles fugitives des romans, avait un bagage suffisant

Digitized by Google

pour son voyage. Les filles du capitaine, touchées d'une sympathie féminine, l'avaient gratifiée de temps en temps de présens d'habits et de linge, dont elle eut soin de les remercier par une lettre qu'elle laissa sur sa table, en y joignant une bague de prix. Quelques mots de reconnaissance, d'encouragement, d'invitation à la prudence furent échangés à voix basse entre les deux jeunes gens, tandis qu'ils se hâtaient de se rendre sur la plage où Stuart avait laissé son bateau. Quand il eut aidé Perdita à y monter, et que, poussant au large, il se trouva sur l'élément où il se regardait comme chez soi, il sentit toute la valeur du dépôt que cette belle et jeune créature confiait à son honneur. Jamais aux jours de la chevalerie on ne vit un dévouement aussi pur, aussi noble, que celui de notre héros. Il avait à peine vingt ans, l'âge des entreprises hardies et de la confiance en soi-même. Combien hélas! cette hardiesse généreuse n'est-elle pas promptement refroidie par les désappointemens, et cette confiance par l'humiliante expérience de la faiblesse humaine!

Stuart n'avait confié son dessein à aucun de ses camarades, il fut donc obligé d'aborder le

Digitized by Google

bâtiment et d'y monter avec le moins de bruit possible. A peine avait-il eu le temps de cacher Perdita parmi des balles de tabac dans le coin le plus obscur du fond de la cale, que l'appel général se fit entendre. Il fut des premiers sur le pont; en un instant tout fut en mouvement, les voiles furent hissées, l'ancre levée; ils allaient s'éloigner du port, quand un signal du rivage les arrêta, et l'on vit un bateau monté par plusieurs hommes approcher du *Hazard*.

Ces hommes étaient le maître de Perdita, un shériff et sa suite. Ils procédèrent en vertu d'un mandat des magistrats d'Oxford à la visite du bâtiment. Le vieux capitaine affirmait en écumant de rage, que la jeune fille qu'il réclamait avait été vue la veille en conversation avec un égrillard que l'on savait appartenir à l'équipage du *Hazard*, il jurait ses grands dieux qu'il aurait la fugitive morte ou vive, et que son complice subirait un châtiment proportionné à son audace. Se voir trompé pour la seconde fois, jeta le vieux despote dans une fureur qui ne connaissait aucunes bornes, et il usa dans toute leur étendue des droits qu'il avait acquis sur la malheureuse enfant. Le capitaine du *Hazard* déclara que si

Digitized by Google

quelqu'un de ses gens était trouvé coupable du fait allégué, il l'abandonnerait aux lois du pays, et pour montrer qu'il n'avait point trempé dans le complot, il permit non-seulement les recherches sur son bord, mais il les dirigea lui-même. Tous les officiers, tous les matelots furent interrogés, l'un après l'autre; et pas un ne parut plus tranquille et plus précis dans ses réponses que Frank Stuart. Enfin, après avoir examiné chaque personne, fouillé, du moins à ce qu'ils croyaient, chaque place du bâtiment, les visiteurs furent forcés de se retirer honteux et désappointés.

Le *Hazard* poursuivit sa route. Frank demanda au capitaine la permission de suspendre un hamac à côté de sa cabine, sous prétexte que l'humidité y pénétrait par une crevasse du pont. Cette demande raisonnable fut accordée sans difficultés; et sitôt que la nuit eut fermé les yeux les plus vigilans, le jeune marin tira Perdita de la position où elle avait souffert toutes les gênes et toutes les terreurs que les esclaves africains endurent sur les vaisseaux qui les transportent de leur pays au nôtre. Il l'enveloppa dans sa capote, et cachant ses riches tresses blondes sous son bonnet,

Digitized by Google

il la conduisit en passant devant la porte ouverte de la chambre du capitaine, et tout près de ses compagnons endormis, jusqu'à son lit. « Vous êtes ici, » lui dit-il tout bas, « aussi en sûreté qu'un vaisseau dans le port; » et après lui avoir donné un peu de pain et un verre de vin, il se jeta lui-même dans son hamac, l'esprit rempli de ces douces pensées que le ciel envoie aux hommes vertueux pour les dédommager des peines de la journée par un sommeil paisible.

Le lendemain survint une tempête, une tempête que l'on cite encore comme la plus terrible qui ait jamais éclaté sur la baie de Chesapeake. Plusieurs passagers étaient à bord du *Hazard*, entre autres deux diacres qui allaient prendre les ordres sacrés dans la mère patrie. Vers la nuit l'orage redoubla de violence. En ce moment, où chaque coup de vent pouvait amener la mort, où le timide jetait des cris lamentables, où le brave restait immobile dans un désespoir silencieux; l'activité infatigable, les inventions ingénieuses, la fermeté inaltérable de Frank, étaient les seules ressources humaines qui restassent à ses malheureux compagnons. Le capitaine, affaibli par l'âge, n'avait conservé que la présence d'esprit néces-

Digitized by Google

saire pour apprécier la conduite habile du jeune Stuart; il lui remit le commandement, et se retirant dans la cabine, il se mit en prières avec les ecclésiastiques.

Une ou deux fois Stuart quittant le pont, courut dire quelques mots d'encouragement à sa tremblante protégée; puis il retourna à son devoir avec une nouvelle ardeur. Graces à la Providence et aux efforts de notre jeune héros, le *Hazard* résista à une tempête qui fournit aux matelots plus d'une histoire terrible pour les veillées de leur vieillesse. Frank devint l'objet de la reconnaissance des passagers. C'était à qui lui enverrait les meilleurs vins, les mets les plus délicats, les fruits les plus rares. Il crut fermement, d'après le penchant au merveilleux, naturel à sa profession, que le ciel avait envoyé l'orage uniquement pour disposer tous ces gens à le favoriser ainsi, et lui donner le moyen d'offrir à Perdita une nourriture convenable à sa délicatesse, « de la traiter, » disait-il, « aussi bien que la fille d'un roi le serait dans le palais de son père. »

Cependant il était dans de continuelles alarmes depuis le jour de la tempête. Le contre-maître, qu'il connaissait pour un de ces êtres médiocres

Digitized by Google

qui rampent lâchement devant la force majeure, et ne peuvent voir sans dépit les succès de ceux qu'ils croient leurs égaux, ne lui pardonnait pas la supériorité accidentelle qu'il avait obtenue au moment du danger. Il cherchait constamment à le trouver en faute et à lui nuire dans l'esprit du commandant. La découverte du secret de Stuart par ce vil personnage, eût été un malheur sans remède. Peut-être la crainte de ce malheur donna-t-elle à la conduite du jeune marin quelque chose d'inquiet, de gêné, qui attira l'attention de son ennemi; quoi qu'il en soit, ce dernier observait sans cesse Frank d'un œil soupçonneux et malveillant, et celui-ci, lorsqu'il s'en apercevait, fronçait le sourcil, mordait ses lèvres de manière à trahir la colère qu'il tâchait en vain de comprimer. Il avait été obligé de se confier à chacun des matelots, l'un après l'autre par divers accidens inévitables; mais il avait obtenu de tous la promesse d'un silence inviolable, tant l'ascendant que son caractère décidé exerçait sur eux était puissant.

Cependant il ne permit à aucun de ses camarades de voir Perdita ni de lui adresser un seul mot; mais dans la profonde obscurité de la nuit,

Digitized by Google

quand les yeux vigilans du vieux capitaine et du contre-maître étaient fermés, il la conduisait sur le tillac pour y respirer un air pur et frais. Là elle lui donnait la seule récompense qui fût en son pouvoir, le plaisir d'entendre sa douce voix; et Frank disait que les vents cessaient de murmurer dans les voiles pour l'écouter. En de certains momens, dans le silence absolu qui régnait autour d'eux, ces deux êtres portés doucement sur les vagues au milieu de l'immense Océan, se sentaient comme seuls dans l'univers.

En de tels instans, Frank éprouvait un désir irrésistible de connaître les événemens de la vie de cette Perdita, que le ciel, comme il en avait l'entière persuasion, avait confiée à ses soins. Il se hasarda une fois à traiter ce sujet qui touchait si intimement son cœur, en disant à la jeune fille : « Vous m'avez ordonné de vous nommer Perdita; mais je n'aime point ce nom, il rappelle trop, à mon avis, ces romans emphatiques qui tournent la tête des jeunes filles et les portent à se lancer sans cartes ni boussoles à la recherche des mondes inconnus. » Il s'arrêta, hésita : il était évident qu'il avait pris un détour pour éviter d'avouer directement ce qu'il souhaitait. Enfin, après un

Digitized by Google

court silence, il reprit ainsi : « Je m'entends mal à cacher mes pensées, il vaut mieux parler franchement. Ce n'est pas le nom auquel je trouve à redire, mais... mais.... je ne sais comment exprimer cela, sur ma foi ;.. c'est que, il me semble, vous connaissez assez Frank Stuart pour lui confier votre nom véritable. »

La malheureuse fille baissa les yeux, et répondit qu'aucun nom ne pouvait lui convenir mieux que celui de Perdita.

« Alors, vous me refusez votre confiance? »

« Ne parlez pas ainsi, mon noble, mon généreux ami, » s'écria-t-elle. « Moi, je n'aurais pas de confiance en vous! Ne vous ai-je pas donné les plus fortes preuves de confiance? Vous ne pouvez en douter, je vous confierais tout ce qui aurait rapport à moi seule; mais mon nom, le nom de mon père, je m'en suis rendue indigne par ma folie, il ne m'appartient plus, et mon indiscrétion ne doit pas le flétrir. »

« Non, vous ne devez pas vous juger ainsi. Une brise légère ne suffit pas pour perdre un bon vaisseau, une seule folie de jeune fille ne peut ternir une bonne renommée. Une folie, » continua-t-il en reprenant indirectement son enquête, « si

Digitized by Google

c'est une folie, elle est commune à tous tant que nous sommes. Plus d'un cœur intrépide, en voulant affronter le vent de l'amour, s'est vu entraîné par sa force. »

« Que dites-vous? Comment avez-vous découvert? ...... » S'écria Perdita très-alarmée.

Le caractère généreux de Frank dédaigna de s'emparer ainsi par surprise de la confiance de la jeune fille; il abandonna sur-le-champ l'avantage qu'il venait de prendre sur elle. « Personne ne m'a rien appris. Je n'ai rien découvert, » dit-il, « j'ai seulement deviné, comme disent les Yankees. Mais séchez vos larmes, la mer n'a pas besoin d'un supplément d'eau salée. Croyez que Frank Stuart n'a pas assez de curiosité féminine, pour qu'il lui soit impossible de dormir tranquille sans connaître un secret. »

En dépit des mâles résolutions de Frank il ne put s'empêcher de manifester plus d'une fois sa vive curiosité sur le même sujet; mais ses tentatives excitaient un chagrin qui paraissait si naturel et si profond, qu'il n'avait pas le courage de les continuer.

Cependant à mesure que le terme de leur course approchait, Stuart craignait de plus en

Digitized by Google

plus que l'on ne découvrît sa protégée. La conséquence la moins fâcheuse de cette découverte eût été la perte de ses appointemens.

« Peu m'importe cela, » disait-il, « tant que j'aurai de la santé, de la jeunesse et que des bâtimens flotteront sur la mer, je ne saurais manquer de rien. » Mais ses camarades pouvaient perdre leur paie pour avoir gardé son secret, et cette idée le troublait davantage; toutefois il s'en consolait encore en pensant que la bourse de ces braves gens serait bientôt vide après qu'ils auraient débarqué, tandis que le souvenir d'une bonne action, trésor qui ne pouvait s'acheter avec de l'or, leur resterait toute leur vie.

Mais il avait une seule crainte contre laquelle sa philosophie ne lui fournissait aucun antidote. Il était sûr, d'après le caractère de son capitaine, qu'il croirait de son devoir ou qu'il aurait la volonté de rendre la fugitive à son premier maître du Maryland s'il la découvrait sur son bâtiment. Malgré son peu d'expérience, Frank savait que pour bien des gens le devoir est un terme synonyme de la volonté. Il n'oubliait donc aucune précaution, aucun soin pour éviter tout ce qui aurait pu amener la découverte de son secret.

Digitized by Google

Rien n'égalait à cet égard sa vigilance ingénieuse. Mais hélas! le plus agile n'obtient pas toujours le prix de la course, la victoire n'est pas toujours au plus fort.

Un soir le vent s'éleva tout à coup, et l'on eut besoin d'un cordage que le contre-maître se rappela avoir rangé lui-même en bas; Frank offrit avec empressement d'aller le chercher; mais le contre-maître prétendit que lui seul pouvait le trouver, et prenant une lanterne se prépara à descendre. Frank le suivit tremblant, saisi d'effroi. Il se trouva depuis dans vingt combats désespérés; mais il a toujours affirmé qu'il ne se sentit jamais aussi semblable à un poltron qu'en ce moment. L'humeur irritable du contre-maître avait été excitée par l'obstination avec laquelle le jeune homme avait persisté dans l'offre d'aller querir le cordage; et lorsqu'en se retournant il le vit sur ses talons, il lui demanda aigrement pourquoi il l'espionnait ainsi? « Le roulis est très-fort, » répondit Frank d'une voix qu'il tâchait de rendre calme, « j'ai pensé que je pourrais vous être utile pour tenir la lanterne. » Cette attention inaccoutumée fit un bon effet sur le contre-maître, et bien qu'il répliqua qu'il était fait au rou-

Digitized by Google

lis d'un bâtiment avant que Frank fût au monde, son ton était si sensiblement adouci, que ce dernier s'aventura à le suivre.

Très-heureusement, et suivant les vœux de Frank, le contre-maître dirigea ses pas vers la partie du bâtiment opposée à celle où se trouvait Perdita : le jeune homme bénissait le ciel; mais en retournant, son compagnon fit un léger circuit et vint passer entre le hamac de Frank et sa cabine. En cet instant, le cœur du pauvre garçon cessa de battre. Le bâtiment roulait de ce côté, et le contre-maître, en s'appuyant sur le lit pour s'empêcher de tomber, s'écria : « Au nom du ciel, quel insigne fainéant avons-nous là, tandis qu'on a besoin de tout le monde là haut! » Alors levant la lanterne pour reconnaître le coupable supposé, il découvrit la jeune fille. Pendant quelques secondes il demeura muet de surprise; mais bientôt se rappelant la recherche d'Oxford, la vérité tout entière se dévoila à ses yeux, et se retournant vers Frank en agitant son poing fermé devant son visage. « C'était donc vous, Stuart? » dit-il, en renforçant son geste menaçant par un horrible jurement, « vous le paierez cher. »

Digitized by Google

« Oui, » répliqua Frank en s'avançant hardiment, « oui, c'est moi, et j'en rends grace à Dieu. » Alors baissant un rideau qu'il avait arrangé devant le lit de Perdita, il lui dit qu'elle n'avait rien à craindre.

« O Frank ! » s'écria-t-elle, « où vous êtes je ne crains rien. » Cette expression involontaire de sa confiance alla droit au cœur de son protecteur. Quel homme ne serait pas touché de voir une femme, surtout une femme jeune et belle se reposer entièrement sur lui pour sa sûreté; et Frank était dans l'âge où la sensibilité l'emporte sur toutes les autres facultés. Il prit la résolution de défendre son trésor quoi qu'il pût lui arriver. Mais la déclaration de Perdita, en stimulant son zèle chevaleresque, avait en même temps éveillé la basse jalousie du contre-maître.

« Ainsi, ma jolie miss, » dit-il, « vous croyez n'avoir rien à craindre où se trouve ce garçon? mais apprenez de moi qu'il n'est ni capitaine, ni contre-maître, et qu'il n'a point d'ordres à donner ici, quelles que soient les vanteries qu'il a pu employer pour vous en faire accroire. Je lui prouverai cette nuit même qu'il doit obéir et non commander. »

Digitized by Google

« Comment me le prouverez-vous ? » demanda Stuart d'une voix qu'il s'efforçait de contenir et qui ressemblait au grognement d'un dogue prêt à s'élancer sur sa victime.

« Je vous le prouverai, mon garçon, en contant l'histoire de votre marchandise de contrebande au commandant. Voilà une jolie affaire conduite à la barbe de vos chefs ; cela équivaut à une rébellion ; car je parie que tout l'équipage est ligué avec vous. »

Stuart se rendit maître de sa colère, et descendit même jusqu'à justifier sa conduite. Il représenta au contre-maître qu'il ne gagnerait rien en divulguant son secret. Il peignit dans les termes les plus éloquens l'oppression, les souffrances qu'avait déjà endurées la pauvre fille ; il dit combien il serait cruel de la frustrer de ses espérances au moment où elles allaient se réaliser, puisqu'ils devaient arriver sous vingt-quatre heures à Cowes. Il s'adressa à l'humanité, à la générosité, à la pitié de l'homme qui tenait sa destinée entre ses mains ; il ne le trouva accessible sur aucun point. Le sot orgueil d'avoir découvert un secret important, le plaisir d'humilier celui dont il enviait le mérite, l'emportèrent sur tous

Digitized by Google

les bons sentimens du contre-maître ; il se détourna en disant avec une joie insultante : « Je vais à l'instant faire mon devoir. »

« Arrêtez, » cria Frank en saisissant son bras avec une force qui menaçait de le briser. « Ecoutez-moi! je jure par le dieu qui nous a créés, que si vous osez par un mot, un geste, un regard divulguer ce que vous venez de découvrir, vous n'embarrasserez pas la terre un jour de plus! un jour, que dis-je, pas une heure, pas un instant! Je vous enverrai au diable aussi vite qu'une balle atteint son but. Voyez » continua-t-il en ouvrant le rideau qu'il avait précédemment tiré sur Perdita. « Quelle malice infernale faudrait-il avoir pour nuire à cette innocente créature, sans appui, sans défense! maintenant regardez-moi, au nom de Dieu, regardez-moi! » reprit-il d'une voix qui dominait la tempête. « Vous verrez que je parle sérieusement, et que je vous tiendrai parole. » Le contre-maître n'avait nul besoin de s'en assurer; il tremblait de tous ses membres. Les passions qui enflammaient les regards de Frank et dilataient ses traits, firent sur le misérable l'effet d'un coup de foudre. Altéré, confondu, il cherchait à échapper à la main de fer

Digitized by Google

qui le retenait, et n'osait lever les yeux. Sa terreur abjecte changea la colère de son adversaire en mépris; il le poussa jusqu'en dehors de la porte, et revint rassurer Perdita, en lui disant qu'elle n'avait rien à craindre de cet infâme poltron.

L'emportement de Stuart l'avait bien plus effrayée que les menaces du contre-maître. Elle avait toujoursvu son protecteur tranquille comme un ruisseau qui suit doucement sa course. Il venait de lui apparaître semblable à un torrent furieux, qu'aucune force humaine ne pouvait subjuguer. Des malheurs plus grands encore que ceux qu'elle avait soufferts, s'offraient à son imagination troublée. Le contre-maître, revenu de sa première terreur, pouvait communiquer sa découverte au commandant. Si le cas arrivait, la promesse solennelle de Frank, sa résolution inébranlable lui faisait redouter que son zèle généreux pour une infortunée ne le conduisît au crime. Cette horrible pensée la poursuivait. Quand tout fut calme dans le vaisseau, l'anxiété de la jeune fille augmenta. Chaque coup de vent semblait lui reprocher le péril dans lequel son défenseur se trouvait par sa faute. Torturée par

Digitized by Google

ses craintes et ses remords, Perdita prit la résolution soudaine de se découvrir elle-même au capitaine. En ce moment elle sentait que si elle pouvait sauver Frank du danger de commettre un meurtre, il lui serait facile de supporter les conséquences fatales pour elle-même qui pourraient résulter de sa démarche. Elle se hâta de sortir de son lit, comme si elle eût craint d'être arrêtée par une seconde réflexion, et se rendit à la chambre du commandant.

Tout était silencieux à bord : chacun des passagers était retiré; le capitaine assis près d'une table, venait de laisser échapper de sa main le livre qu'il lisait, et la tête penchée sur sa poitrine, il dormait profondément. La lumière donnait en plein sur son visage flétri par l'âge et les rudes travaux de son état. Ses traits grossiers et irréguliers n'avaient rien d'encourageant pour celle qui avait besoin de sa compassion, et la pauvre Perdita restait tremblante devant lui, tout près de lui, et n'osait, ne pouvait lui parler. Des pas se firent entendre, il fallait se décider, mais sa langue était collée à son palais. Alors elle entendit prononcer son nom à voix basse à la porte de la cabine; elle se tourna et vit Stuart, qui

Digitized by Google

d'un air suppliant lui faisait signe de sortir. Elle hocha la tête, fit un geste pour inviter le jeune homme à s'éloigner, et posa la main sur le bras du capitaine. Il ne restait plus qu'un seul moyen de s'opposer au dessein de Perdita ; mais Frank n'était pas de caractère à hésiter quand il s'agissait de prendre un parti décisif. Il s'élança, la saisit dans ses bras, et bien avant que le vieillard eût frotté ses yeux et fût tout-à fait éveillé, la jeune fille était en sûreté, loin de sa vue.

Cependant les menaces de Frank produisirent l'effet désiré sur le contre-maître. Il fut complètement intimidé, et se hasardait à peine à s'éloigner des regards de Frank, dans la crainte d'exciter ses dangereux soupçons. Le jour suivant, le bâtiment arriva à Cowes et le capitaine et son contre-maître allèrent les premiers à terre. Débarrassé de la crainte que lui imposait leur présence, Stuart put prendre les mesures nécessaires pour sa protégée. Elle lui dit que s'il pouvait la conduire, soit à Portsmouth, soit à Southampton, elle prendrait la diligence pour se rendre à Londres, où l'attendrait un bonheur ou un malheur que son noble protecteur ne pouvait ni provoquer ni détourner.

Digitized by Google

Il se procura un bateau; mais avant de s'y placer, Perdita prit congé des matelots, leur serra la main à tous, exprimant à chacun individuellement sa reconnaissance et ses bons souhaits. Ses paroles ne montraient qu'un sentiment d'obligation, toutefois il y avait dans ses manières quelque chose qui tenait un peu de la condescendance et beaucoup des graces des classes élevées. Ces apparences formaient un contraste frappant avec l'air craintif, humble, timide de la jeune fille que l'on avait par fois entrevue, se glissant comme un spectre sur le pont du bâtiment, suivie par Stuart, et voilée par les ombres de la nuit. Quand le bateau s'éloigna, elle salua de la main les camarades de Frank et ils lui rendirent son salut par trois acclamations bruyantes.

Stuart la conduisit dans une auberge à Portsmouth, arrêta pour elle une place à la diligence de Londres, puis il la suivit dans une chambre qu'il avait retenue, pour lui faire ses adieux.

Perdita avait senti, dans le premier moment où elle mit le pied sur la terre natale et se vit délivrée d'une position pénible et dégradante, une joie qu'elle avait manifestée, peut-être avec

Digitized by Google

trop de vivacité en présence de Frank, dont les sentimens étaient alors bien opposés à la gaieté. Mais lorsqu'elle le vit pour la dernière fois, toute autre émotion céda dans son cœur à une tristesse profonde, à une reconnaissance inexprimable.

Stuart posa une bourse sur la table à côté d'elle. « Mes compagnons, » dit-il, « reçoivent demain leur paie, ils sont heureux de vous offrir le peu d'argent qui restait dans leur bourse, il pourra vous être utile et n'est plus d'aucun usage pour eux. »

« O Frank! » répondit-elle, « si je pouvais jamais disposer de quelque chose! si je pouvais vous récompenser un jour de tout ce que vous avez fait pour moi! »

Tout le sang de Stuart vint colorer son visage, et il dit d'une voix presqu'inarticulée, « Il est des services que l'argent ne peut acheter, et, grace à Dieu, le cœur d'un pauvre homme renferme des sentimens qui valent plus que l'or des coffres du roi. »

» Qu'ai-je dit! » reprit Perdita, « j'aimerais mieux mourir, j'aimerais mieux rentrer dans l'état misérable duquel vous m'avez tirée, que

Digitized by Google

de prononcer un mot qui puisse vous offenser ; vous à qui je dois tout, à qui je dois la vie et plus que la vie ! Je n'ai point dit, je n'ai jamais pensé que je pouvais vous récompenser avec de l'argent. »

« Ne répétez pas ce mot, » dit Frank à demi honteux de son orgueil, mais ne pouvant le croire entièrement déplacé. « Une récompense à moi ! il ne m'en faut point d'autre, que votre salut et le souvenir d'avoir fait mon devoir ! De l'argent, je m'en soucie comme de la poussière que je foule sous mes pieds. »

« Je le crois, j'en suis sûre, » s'écria Perdita, et dans ce moment, l'élévation d'ame de Frank, qui le mettait au-dessus de tous les accidens de naissance et d'éducation, lui fit sentir une sorte d'humiliation en se comparant à lui. « Frank, vous êtes riche en tout ce qui est bon et noble, » continua-t-elle. » Que suis-je pour parler de récompense? moi, pauvre en toutes choses, excepté en reconnaissance. Celle que je sens pour vous est immense, Frank, vous ne la dédaignerez pas ; vous ne m'oublierez pas, je l'espère.... et vous conserverez cet anneau pour l'amour de moi. »

Digitized by Google

Frank prit l'anneau et la main de lis qui le lui offrait; ses larmes coulèrent en abondance sur cette belle main; il lutta quelques instans avec ses émotions; enfin, essuyant ses pleurs et prononçant d'un ton à peine intelligible : « Dieu vous accompagne! » il se hâta de sortir de la chambre, et se sépara ainsi de cette jeune et charmante créature, près de laquelle il avait rempli le service le plus difficile, avec une religieuse fidélité, et dont le nom même lui restait inconnu pour toujours.

Les talens et le caractère énergique de Stuart obtinrent les succès qu'ils méritaient. Un an après le mémorable voyage que nous venons de raconter, il commandait un bâtiment, et lorsque la guerre de la révolution éclata, il se dévoua au service de son pays avec l'ardeur qui distinguait en général les défenseurs de cette cause sacrée, parmi lesquels il se fit remarquer.

Stuart commandait un bâtiment marchand armé en course, et il dispute au célèbre Paul Jones l'honneur d'avoir le premier fait baisser le pavillon anglais. Quoi qu'il en soit, on vantait partout sa bravoure et son habileté comme marin, et, ce qui donne une gloire plus solide, on le citait

Digitized by Google

pour son humanité envers ceux que la guerre mettait en son pouvoir.

Pendant qu'il était en croisière dans les Antilles, Stuart coupa le passage à un vaisseau ennemi destiné pour Antigoa. Le bâtiment était supérieur au sien, par le nombre d'hommes et de canons; mais comme le courage intrépide de Stuart ne lui permettait pas de calculer trop minutieusement les forces d'un ennemi, il se prépara au combat sans balancer : il fut long et terrible. La victoire resta long-temps incertaine ; mais enfin le capitaine anglais baissa son pavillon. Quoique assurément très-disposée à rendre justice à la valeur et à l'habileté de notre héros, je n'ose cependant lui attribuer tout l'honneur d'un pareil triomphe ; et je préfère l'expliquer en citant les paroles qu'un jeune marin anglais dit en semblable occasion. « Les Américains ne nous auraient pas battus si Dieu n'avait pas été de leur côté. »

Après le combat, le commandant anglais demanda une entrevue au capitaine Stuart, et l'informa que la mère et la femme du gouverneur d'Antigoa étaient sur son bord, demi-mortes de terreur. Il supplia l'Américain de les traiter avec

Digitized by Google

l'humanité due à leur sexe et la déférence qu'exigeait leur rang élevé. Stuart répondit qu'à l'égard de leur rang, il pensait que toutes les créatures craignant Dieu, et se conduisant honnêtement, avaient des droits égaux à la considération de leurs semblables; et qu'à l'égard de l'humanité, il espérait qu'aucun officier américain n'avait besoin de chercher des instructions pour l'exercer ailleurs que dans son propre cœur. Le capitaine anglais, ignorant l'esprit du temps, n'augura rien de bon de la réponse républicaine de Stuart, et retourna près des dames pour les conduire sur le vaisseau ennemi, avec une mine attristée peu propre à les rassurer.

La plus âgée de ces dames avait au plus haut degré la morgue, les préjugés de la noblesse. Tous les Américains, à ce qu'elle imaginait, appartenaient à une classe, *alors* très-méprisée, celle du peuple. Les noms les plus doux qu'elle leur donnait, étaient ceux de voleurs et de rebelles; et dans la bonne foi de son ignorance, elle supposait qu'elle était tombée avec sa fille dans les mains d'un pirate. Cette dernière, bien que profondément affectée de leur situation, tâchait de calmer les craintes de sa belle-mère,

Digitized by Google

en l'assurant qu'elle avait entendu dire qu'il se trouvait dans la marine américaine des hommes distingués par leur humanité. La bonne dame hocha la tête d'un air d'incrédulité. « Bonté divine ! » s'écria-t-elle, « que pouvons-nous attendre de ces horribles gens, lorsqu'ils apprendront que lady Strangford et l'honorable mistriss Liston sont en leur pouvoir ? Et votre beauté, Sélina, votre beauté, mon enfant, est un danger de plus au milieu de tels brigands. Arrangez votre voile de manière à cacher votre visage ; j'avancerai sur le mien le capuchon de mon mantelet. » La précaution était superflue de son côté, mais la jeune femme voila, sous les plis d'une mousseline serrée, l'un des plus délicieux ouvrages du Créateur.

Les dames ordonnèrent à leurs domestiques de remettre leurs effets au capitaine américain, en le priant de leur permettre de se réserver quelques objets nécessaires. Stuart répondit qu'il n'en voulait pas aux propriétés particulières, et que tout le bagage de ces dames resterait à leur disposition.

Un peu rassurée par ce procédé, et conduite par le capitaine anglais, lady Strangford, suivie de

Digitized by Google

sa fille et de leurs gens, passa sur le vaisseau de Stuart. Il s'avança pour lui donner la main. Elle la refusa d'un air hautain, et continua de marcher en silence. Un coup de vent fit reculer son capuchon, et l'un des matelots s'écria : « sur ma foi, la vieille dame aurait mieux fait de montrer sa face, c'est un excellent porte-respect. » Cependant la même brise ayant dérangé le voile de la jeune femme, il s'éleva un murmure général d'admiration. En ce moment, elle venait d'accepter gracieusement la main de Stuart, espérant atténuer, par sa politesse, l'impression que pouvait faire sur lui la rudesse de sa belle-mère; et quand son voile fut écarté, il put voir entièrement ses traits. Comme elle se sentait en butte aux regards d'un grand nombre d'étrangers, elle rougit profondément, et se hâta d'arranger sa coiffure, sans lever les yeux. Stuart quitta sa main, retint une exclamation prête à s'échapper de ses lèvres, recula de quelques pas, et la laissa suivre seule sa belle-mère. Un des jeunes officiers observant l'émotion de son chef, lui dit : Comment! capitaine, vous qui ne sourcillez pas devant une bordée, vous voilà confondu par un seul regard jeté sur un joli visage? »

Digitized by Google

« J'ai reçu dans le combat une légère blessure, » dit Stuart, sans répondre à la plaisanterie, « et cette dame, en touchant mon bras, m'a fait éprouver une vive douleur. » Alors il se retira dans sa chambre, où il écrivit le billet suivant, qu'il fit remettre à la jeune dame.

« Le capitaine Stuart présente ses complimens aux dames qui sont actuellement sous sa protection : il leur envoie un anneau, qui lui fut donné jadis en reconnaissance d'une conduite honorable, désirant qu'il soit pour elles un sûr garant que la main qu'on a jugée digne de le porter, ne saurait être souillée par aucune mauvaise action. Le capitaine Stuart va partir immédiatement pour Antigoa, son intention étant de conduire ces dames, dans le plus bref délai au lieu de leur destination. » Une telle communication, faite à des prisonnières de guerre, était bien propre à exciter les plus vifs transports de reconnaissance; mais elle ne pouvait toutefois justifier l'excès d'émotion que la jeune dame manifesta en lisant ce billet. Elle pâlit, trembla, parut prête à s'évanouir. Sa belle-mère, alarmée et surprise, prit le billet, mais elle s'en ressaisit

Digitized by Google

vivement, puis après un instant de réflexion, elle le remit à lady Strangford.

« Je ne vois rien dans ce papier, Sélina, » dit la vieille dame après avoir lu le billet, qui puisse vous émouvoir à ce point. Mais vous êtes jeune, vous pensez sans doute au plaisir de revoir votre mari et vos enfans. A votre âge, la sensibilité est facile à exciter. »

« Il est des traits de bonté, » reprit sa fille, « qui devraient toucher les cœurs les plus insensibles. »

« Réellement ma chère, je ne trouve rien de si extraordinaire dans la civilité de cet homme. De tels procédés seraient tout simples dans la marine anglaise, car la politesse, la noblesse des manières sont, vous le savez, innées chez un gentilhomme anglais. Mais j'avoue que chez un Américain ces choses sont inattendues, inouies. »

« Ecrirai-je vos remercîmens au capitaine Stuart, Madame? » demanda la jeune femme évidemment empressée de rompre la conversation.

« Oui, sans doute, ma chère Sélina; vous ne pouvez jamais être trop cérémonieusement polie

Digitized by Google

envers vos inférieurs. » — « Je pense, Madame, que noble capitaine, » elle allait ajouter, ne connaît point de supérieurs; mais elle dit simplement : « ce noble capitaine mérite toute notre reconnaissance. Elle écrivit le billet suivant :

« Mistress Liston, au nom de sa belle-mère, lady Strangford, et au sien propre, offre ses sincères remercîmens au capitaine Stuart. Ces dames regardent comme une faveur du ciel envers elles, qu'il ait voulu remettre leur sort entre les mains du capitaine Stuart. Elles ont eu déjà de si grandes preuves de sa générosité, qu'elles se sentent parfaitement en sûreté sous sa protection. » L'anneau, sans qu'il en fût question dans le billet, s'y trouvait renfermé.

Après l'avoir lu, le capitaine demanda si la dame n'avait point marqué le désir de le voir. On lui répondit que, loin d'exprimer un tel souhait, elle avait annoncé à sa belle-mère qu'elle resterait dans sa chambre jusqu'au moment où elles quitteraient le bâtiment. Le capitaine parut très-contrarié, il fronça le sourcil, se mordit les lèvres, et tout le jour il donna ses ordres d'un ton bref, en les accompagnant, contre son usage ordinaire, des épithètes familières aux gens de

Digitized by Google

mer. On reconnut à ces signes certains que quelque chose le chagrinait ; mais il ne se permit aucune autre manifestation de la peine que son orgueil offensé, et peut-être des sentimens d'une nature plus élevée lui faisaient éprouver. Il prodigua aux dames tous les soins, toutes les attentions que lady Strangford aurait pu s'attendre à recevoir sur un vaisseau du roi, et n'essaya point de s'introduire en leur présence.

En peu de jours ils atteignirent le port d'Antigoa, dans lequel le schooner entra sous pavillon de trève : il n'y resta que le temps nécessaire pour le débarquement des dames et de leur suite, et, pendant cette opération, le capitaine resta dans sa chambre sous le prétexte d'une violente migraine. Cependant les étrangères ne furent pas plutôt hors du bâtiment, qu'il remonta sur le pont, et qu'on le vit agir avec une activité, même une impétuosité peu compatibles avec l'état où met ordinairement une indisposition débilitante.

Pendant plusieurs mois, le capitaine Stuart continua de croiser dans ces parages, et son petit schooner devint si formidable, que l'amiral anglais qui commandait cette station, donna des

Digitized by Google

ordres pour que ce bâtiment fût chassé et détruit à tout prix.

Peu de temps après, Stuart, poursuivi par une frégate, fut forcé de se réfugier dans un port français. Là, se croyant en sûreté, il se retira pour prendre quelque repos après une journée d'extrêmes fatigues. Au milieu de la nuit il fut réveillé par une attaque de la frégate qui lui donnait la chasse. Elle avait trompé la vigilance du fort quì gardait l'entrée du port, et pris une position telle, qu'il était imposible au schooner de lui échapper. Pour accroître l'horreur de sa situation, le commandant du fort, par une méprise fatale, tira sur lui, et le capitaine Stuart se trouva placé entre deux feux. Mon ignorance de ces matières et mes inclinations pacifiques me rendent peu propre à donner de l'intérêt au récit d'un combat naval. Il suffit de dire que notre héros ne se rendit que lorsque son bâtiment, son équipage et lui-même, furent complètement hors de service. Quand le capitaine anglais vit avec quelles forces son adversaire avait combattu, son orgueil fut blessé d'avoir acheté si chèrement la victoire. Incapable de sentir la sympathie que les cœurs généreux éprouvent toujours pour un noble en-

Digitized by Google

nemi, il fit venir Stuart comme un coupable en sa présence, et lui demanda comment il avait osé, contre les lois des nations, défendre un vaisseau, impossible à défendre?

« Pensez-vous, » répondit Stuart avec un froid mépris, « que je pouvais avoir en ma puissance de la poudre sans la brûler? Vous me parlez des lois des nations; je combats suivant la loi de la nature, qui m'a enseigné à employer mon dernier grain de poudre et la dernière goutte de mon sang, au service de mon pays. »

Cette réponse anima encore la colère du commandant de la frégate. Il fit jeter Stuart dans une étroite prison, les fers aux mains et aux pieds. Une telle conduite semblerait peut-être incroyable dans un marin anglais. Mais alors les principes généreux qui ont allégé depuis les maux de la guerre entre nations civilisées, n'étaient pas aussi généralement établis qu'ils le sont aujourd'hui; et les Américains, pris les armes à la main, étaient considérés, soit comme des prisonniers de guerre, soit comme des rebelles, suivant le caractère personnel de leur vainqueur. Le capitaine anglais fit voile avec sa prise pour Antigoa, et remit ses prisonniers aux autorités de l'île.

Digitized by Google

Stuart n'ignorait pas que sa fidélité à son pays le rendait passible des jugemens les plus sévères des cours maritimes anglaises; et bien qu'il pût, en rappelant les services qu'il avait rendus aux dames de la famille du gouverneur, obtenir une sentence moins rigoureuse, il était trop fier pour parler de ces services que l'on avait, du moins avait-il toute raison de le croire, si légèrement appréciés.

L'homme que la prospérité rend bienveillant et doux, devient en général irritable et altier dans l'adversité. Frank mutilé, profondément affligé de la défection et des malheurs de son équipage fidèle, exaspéré par les outrages que son indigne vainqueur lui avait fait endurer, et torturé de plus par la secrète et amère pensée d'une injure réelle ou supposée, Frank reçut l'ordre de paraître devant le gouverneur, et s'y soumit avec une indifférence hautaine.

Malgré la répugnance avec laquelle il se présentait devant le gouverneur, Stuart s'empressa, dès qu'il fut introduit, de jeter sur lui un œil curieux. Il vit avec surprise que c'était un homme de bonne mine, mais auquel on pouvait donner environ quarante-cinq ans. Sa physionomie était

Digitized by Google

agréable et ses manières nobles. Il reçut le capitaine Stuart avec une courtoisie que les officiers américains ne rencontraient pas toujours chez les officiers de la couronne ; et remarquant sa pâleur, le pria de s'asseoir.

Stuart refusa cette politesse et resta debout, appuyé sur la béquille qu'une grave blessure à la jambe l'obligeait de porter.

« Vous êtes le commandant du schooner la Betzy ? » dit le gouverneur.

« De ce qu'il en reste, » repartit l'Américain.

« Vous paraissez grièvement blessé ? » continua le gouverneur.

« Dites haché en pièces, » reprit Stuart d'un ton assorti à la brièveté de sa réplique.

« Votre nom est, je crois, Frank Stuart? »

« Je n'ai, grace à Dieu, nulle raison de renier mon nom. »

« Et moi, grace à Dieu, j'ai mille raisons d'honorer, de bénir ce nom, » s'écria le gouverneur en s'avançant et saisissant la main de Frank, qu'il serra avec une franche cordialité. « De quel métal pensez-vous que je sois fait, mon généreux ami, si vous supposez que je puisse oublier les

Digitized by Google

obligations que vos bontés pour ma femme et ma mère m'ont fait contracter envers vous? »

« De plus grands services ont été oubliés, » dit Frank; et le feu qui vint subitement animer son visage pâle, montra combien il sentait profondément ce qu'il exprimait.

« Plut à Dieu, mon noble ami, » reprit le gouverneur avec une chaleur mêlée de gaieté, « que je ne fusse pas trop pauvre pour vous payer mes propres dettes, je me chargerais de grand cœur d'acquitter celle de toute mon espèce envers vous. J'espère toutefois que vous n'avez pas fait allusion à ma femme et à ma mère; je les ai fort blâmées de ne vous avoir point amené à terre avec elles; mais ma mère est un peu trop attachée à l'étiquette; et ma femme, pauvre chère ame! ses nerfs ont tellement souffert de ce combat naval, qu'elle est à peine revenue à elle-même. Loin de manquer de reconnaissance, elle ne peut entendre le moindre mot qui se rapporte à vous sans verser des larmes; et vous savez que les femmes ont recours à ce langage quand tout autre leur paraît trop froid pour exprimer leurs sentimens. « Mais venez, » dit enfin le gouverneur, qui s'apercevait que ses efforts pour dissi-

Digitized by Google

per la tristesse de Stuart ne faisaient que l'augmenter. « Suivez-moi au salon où ces dames vous prouveront elles-mêmes l'impatience qu'elles avaient de vous recevoir. »

« Savent-elles, » demanda Stuart, en hésitant et en faisant quelques pas en arrière, « Savent-elles qui elles vont recevoir? »

« Sans doute; ma mère en est aussi charmée qui si Sa Majesté elle-même daignait la visiter, et ma femme pleure de joie. »

« Peut-être vaudrait-il mieux alors ne point la voir en ce moment. »

« Folie, mon cher ami. Un brave homme comme vous ne doit pas être effrayé de voir tomber quelques larmes de tendresse des yeux d'une femme. »

Il ne restait plus aucune objection raisonnable à faire, et Stuart suivit le gouverneur chez les dames. Lady Strangford se leva et lui tendit la main avec une aimable condescendance. Mistress Liston se leva en même temps, mais elle demeura immobile jusqu'à ce que son mari lui eût dit : « Sélina, venez et souhaitez la bienvenue à votre libérateur ; il pourrait mal interpréter cette expression de vos sentimens. »

Digitized by Google

« Oh! non, » dit-elle, en fixant des yeux humides sur Frank, tandis qu'une rougeur aimable couvrait son front, ses joues et son cou, « oh non! le capitaine Stuart sait combien je dois sentir profondément des bienfaits que lui seul peut oublier. »

« J'ai appris de ma mère, » répondit Frank avec une brusque franchise adoucie néanmoins par une teinte de satisfaction soudaine, « j'ai appris de ma mère que celui qui donne ne doit pas avoir plus de mémoire que celui qui reçoit. » Le sens de cette phrase, caché pour deux de ses auditeurs, fut parfaitement entendu de celle à laquelle il l'adressait, et sans doute il l'est aussi de nos lecteurs, qui ont depuis longtemps deviné que l'honorable mistress Sélina Liston n'était autre que la fugitive Perdita. Un changement subit de couleur montra qu'elle comprenait le reproche voilé, mais poignant de Stuart.

« Un bienfait! » reprit-elle en parlant toujours dans un double sens, « un bienfait semblable à celui que j'ai reçu du capitaine Stuart, peut être trop profondément senti, pour que l'on s'en reconnaisse par des mots; et maintenant que le ciel

Digitized by Google

m'accorde l'occasion de le faire par des actions, vous trouverez que je sais l'apprécier, non suivant sa valeur, mais suivant mon pouvoir. » Stuart plus accoutumé à exprimer ses sentimens par des actions que par des discours, garda le silence. Il croyait rêver quand il regardait sa Perdita ainsi transformée. Toutefois, entourée comme il la voyait de l'éclat de la richesse et de l'élégance, il ne sentait pas en sa présence la moitié de ce respect religieux qu'elle lui inspirait, alors qu'elle n'avait pour toute défense que ce dévouement chevaleresque qu'il avait si heureusement exercé en sa faveur.

En dépit des efforts de mistress Liston, Stuart s'aperçut que sa présence l'embarrassait, et il aurait pris congé si le gouverneur n'eût pas insisté pour le retenir à dîner en famille. Alors M. Liston laissa son hôte avec les dames, en promettant de revenir avant une demi-heure.

Dès qu'il fut sorti, la jeune dame dit à sa mère : « Il me semble que votre petit favori Francis ne se porte pas tout-à-fait bien ce matin, seriez-vous assez bonne pour aller le voir et donner quelques avis à sa nourrice? » Lady Strangford se rendit au désir de sa belle-fille, avec

Digitized by Google

l'empressement que l'on a généralement pour donner des conseils; et Sélina se tourna vers Stuart lorsqu'elle fut éloignée, et lui dit : « J'ai donné votre nom à mon fils, et je demande à Dieu tous les jours qu'il lui donne votre caractère. Ne croyez pas, non, ne croyez pas que je sois aussi ingrate que vous avez dû le croire, » continua-t-elle, les lèvres tremblantes d'émotion. « L'orgueil d'un autre m'a condamnée au silence. Mon cœur se révolte contre le mystère que je suis forcée de garder. Mais un engagement sacré m'empêche de publier ce que je voudrais faire connaître au monde entier. » Stuart allait répondre, elle l'arrêta. « Ecoutez-moi sans m'interrompre. Mon histoire est la seule apologie que je puisse offrir de ma conduite, et je n'ai que quelques instans pour la conter. Ce fut l'amour, comme vous l'aviez très-bien deviné, qui me fit entreprendre mon extravagant voyage en Amérique. J'étais follement éprise d'un jeune Virginien que sa famille avait envoyé pour son éducation en Angleterre. Il avait dix-neuf ans, j'en avais quinze lorsque nous nous fîmes la promesse mutuelle de nous rendre à bord de ce même bâtiment qui me transporta dans votre pays. On

Digitized by Google

découvrit son dessein, mais non ses rapports avec moi, et il fut retenu en Angleterre. Vous connaissez tous les événemens qui suivirent ma fuite. J'avais laissé une lettre pour mon père, par laquelle je l'informais que j'abandonnais mon pays, mais sans lui dire les motifs de cette résolution, sans lui donner aucune indication qui pût servir à découvrir mes traces. J'étais fille unique, et comme vous pouvez vous en douter, enfant gâté. Ma mère n'existait plus, et mon père espérant me voir revenir et désirant cacher ma folie, dit à ses amis qu'il m'avait mise en pension sur le continent pour le temps d'un voyage qu'il allait faire en Suisse, et se retira en effet dans ce pays. Quand j'arrivai à Londres, je parvins à savoir son adresse, et me rendis auprès de lui. Il me reçut avec bonté, mais il ne me rendit jamais sa confiance. Mon fol amour d'enfance et la démarche coupable qu'il m'avait fait risquer, m'avaient aliéné sa tendresse. Jamais le récit de mes souffrances ne tira de ses yeux une seule larme; mais quand je parlais de vous, quand je lui contais vos bontés, vos soins protecteurs pour moi, des pleurs baignaient son visage, il s'écriait avec un accent qui partait du cœur : Dieu bénisse mille fois

Digitized by Google

cet excellent jeune homme! Mais je dois me hâter de terminer,» dit-elle en regardant avec inquiétude du côté de la porte, « M. Liston vint à Genève avec sa mère, il me fit sa cour, mon père approuva sa recherche, et bien qu'il soit, comme vous l'avez vu, beaucoup plus âgé que moi, je consentis à l'épouser, mais je voulais auparavant que mon histoire lui fût contée. Mon père, furieux de ce qu'il nommait mon extravagance, me traita durement; ses menaces, ses reproches me subjuguèrent, et je finis par lui faire le serment solennel de garder à jamais le secret duquel dépendait, suivant lui, l'honneur de sa famille. »

« Dieu soit loué » s'écria Frank, « cet orgueil, ce maudit orgueil n'est point le vôtre! je puis encore penser à Perdita, comme à une bonne et honnête créature. Votre souvenir forme le point le plus brillant de ma mémoire, » continua-t-il en essuyant une larme, « et j'avais un mortel regret de voir une tache obscurcir ce point lumineux. »

Sélina employa le reste du temps de l'absence de sa belle-mère à donner à Frank des détails sur son existence qui intéresseraient peu le lecteur,

Digitized by Google

et qui prouvaient que, bien qu'elle se fût mariée sans amour, les vertus et l'indulgence de son mari avaient fait naître en elle une affection plus solide et plus égale que celles qui souvent égarent la jeunesse. Elle assura Stuart qu'elle le regardait lui-même comme la cause du bonheur tranquille dont elle jouissait. « Il ne se passe pas un seul jour, » disait-elle en levant ses beaux yeux vers le ciel, « sans que je rappelle mon généreux défenseur à celui-là seul avec lequel il m'est permis de parler de lui. » La vieille dame rentrait en ce moment, tenant dans ses bras son petit-fils. Frank jeta sa béquille, oublia ses blessures et permit à son cœur trop plein de se soulager par les caresses qu'il prodigua à son petit homonyme.

Le gouverneur représenta à l'amirauté l'injustice des traitemens que le commandant de la frégate avait fait endurer au capitaine Stuart, et il obtint que le schooner de ce dernier lui fût rendu, avec la permission de remettre en mer quand il lui plairait. Stuart passa plusieurs jours dans la famille Liston, où il était traité comme s'il en eût fait partie. Tous les regards, toutes les paroles, toutes les actions de Sélina, exprimaient

Digitized by Google

sa reconnaissance pour le rare service dont le souvenir était gravé dans son cœur; mais Frank évitait avec le plus grand soin d'y faire la moindre allusion; et il poussa la délicatesse jusqu'à s'abstenir de s'informer, soit directement, soit indirectement, du nom de famille de mistress Liston. Il remarquait en elle une sorte de timidité craintive, qu'il attribuait à la conscience d'avoir, bien contre son gré, manqué de sincérité envers son mari. Il pensait que s'il avait trouvé si pénible de cacher un secret à son commandant pendant un court voyage, il était presque au-dessus des forces d'une femme de porter un aussi lourd fardeau pendant tout le voyage de la vie.

Les marques de reconnaissance et d'estime que Stuart recevait de cette famille, lui paraissaient disproportionnées aux services qu'il avait pu lui rendre, et plus accoutumé à donner qu'à recevoir, il devint impatient de retourner à la vie active. Aussitôt que son bâtiment fut réparé, il fit ses adieux à ses amis. Il a dit bien souvent depuis, que les larmes versées par Perdita, qu'il appelait toujours sa Perdita, au moment de son départ, lui semblèrent plus précieuses que les riches présens dont elle l'avait comblé.

Digitized by Google

Stuart continua de servir son pays jusqu'à la fin de la guerre avec un zèle que rien ne pouvait abattre; et quand la paix fut rétablie, il ne se distingua pas moins dans les entreprises de commerce maritime, qu'il l'avait fait dans les combats. Il commandait le second bâtiment américain qui parut à Canton; c'était un sloop de 80 tonneaux, plus petit de près de la moitié que les bâtimens actuellement employés par le commerce sur nos fleuves; et quand il entra dans le port de Canton, on le prit pour la chaloupe d'un plus grand vaisseau. Depuis ce temps, son hardi commandant fut surnommé par les négocians *hongs* (1) le *capitaine à un mât*.

Cinquante-sept ans se sont écoulés, depuis que le *Hazard* fit voile d'Oxford, et notre héros recueille maintenant (1825), dans l'hiver de sa vie, les fruits d'un été d'activité et d'honorable conduite. Le temps dont il a fait un si bon usage, l'a traité doucement, et ses cheveux légèrement

(1) Compagnie de négocians chinois qui a seule le privilège de traiter avec les marchands étrangers.

Digitized by Google

éclaircis, légèrement argentés, ombragent encore sa tête vénérable. Ses yeux quand il parle du passé, et il aime à parler du passé, comme tous ceux dont la conscience est pure, ses yeux brillent du feu de la jeunesse; son teint annonce la santé et la tempérance, sa bouche renferme une double rangée d'ivoire, qui lui donne le droit de se vanter plaisamment de pouvoir encore *montrer les dents à l'ennemi.*

L'insouciance et la générosité particulières à sa profession, ne lui ont pas permis d'amasser une grande fortune; mais il est riche, puisqu'il a tout ce qu'il désire. Il recommande d'après sa propre expérience, à ceux qui veulent faire provision de pensées consolantes pour la vieillesse, d'être toujours équitables et bienfaisans; et dit que le souvenir d'une charité bien placée, vaut mieux qu'une bourse pleine d'or. Souvent il se plaît à raconter ses tours d'écoliers, les plaisirs, les sentimens qui ont occupé son enfance; mais surtout il aime à répéter quelques-uns des détails que je viens de narrer, et dans la ferveur d'une piété sincère, il remercie le Dieu qui retint sa jeunesse dans les bornes étroites d'une austère vertu.

Digitized by Google

Je l'ai vu la semaine dernière, entouré de ses petits-enfans, racontant un des dangers imminens auxquels la Providence l'a fait échapper, à un jeune garçon qu'il affectionne particulièrement, tandis que les doigts de rose de ses jolies petites-filles taillaient des voiles pour un vaisseau en miniature que le vieillard venait de terminer. Puisse-t-il jouir long-temps de ce bonheur intérieur qu'il a si bien mérité! puisse la faveur du ciel l'accompagner jusqu'au terme de sa course!

MISS SEDGWICK.

Digitized by Google

LA DANSE DES MORTS.

.... Pour moi, Messieurs, reprit le peintre, je veux vous conter un fait qui m'est personnel, et qui ne vous paraîtra pas moins merveilleux.

Lors de mon grand voyage en Allemagne, je m'arrêtai pendant quelque temps dans la petite ville d'Osthérofen en Bavière. J'y arrivais sans aucune espèce de recommandation; mais en m'entendant discuter sur un tableau d'Albert Durer, placé dans la salle du grand-conseil, on s'avisa, je ne sais trop comment, que je devais être un artiste habile. Dès lors les principaux habitans de la ville ne me laissèrent aucun repos que je n'eusse fait leur portrait. En moins d'un mois, eux et leur famille passèrent par mes pinceaux; ma réputation devint telle que les magis-

Digitized by Google

trats décidèrent qu'on ne me permettrait point de partir que je n'eusse exécuté, pour une chapelle qui se bâtissait alors, un fresque dont le sujet fut abandonné à mon génie.

J'avais vu à Rome le *Jugement dernier* de Michel-Ange, et, pour parler en toute franchise, les formes quelque peu classiques de cette conception ne m'avaient point satisfait complètement. Dans mon opinion, le sujet pouvait encore être traité avec un certain dévergondage d'imagination qui me paraissait manquer à cette page, d'ailleurs si admirable. Je résolus de réaliser sur la toile le sentiment dans lequel depuis long-temps j'avais conçu le sujet. L'épisode de la résurrection des morts, particulièrement, me paraissait devoir tenir dans cette grande épopée une place bien moins secondaire que celle que Michel-Ange lui avait assignée. Il me semblait que dans cette donnée, le burlesque pouvait avec un grand bonheur se marier au terrible. Quel spectacle, en effet, que celui de cette immense population de la tombe, se ruant, sous la trompette de l'Archange, au tribunal redoutable! Voyez-les, voyez-les, ceux-ci, avec la conscience d'une vie sans reproche, courir au devant du

Digitized by Google

souverain juge ; ceux-là, saisis à leur réveil de la pensée de leur vie mauvaise, se tenant en arrière et cherchant à décliner, ne fût-ce que pour quelques secondes, la sentence de l'éternité. Plus loin, n'admirez-vous pas le grotesque embarras de cet autre qui a laissé sa cuisse droite sur je ne sais quel champ de bataille ; inhumé à quelque trois cents lieues de là, le voilà maintenant en quête de son fémur, qu'il n'a pas trouvé avec lui dans sa tombe : le pauvre homme, il n'est pas éloigné de croire qu'il en est de cette grande revue des morts comme de celle de son colonel, et que la justice divine va s'appesantir sur lui s'il se présente à elle sans avoir le compte exact des membres qui lui furent livrés à sa naissance.

J'avais commencé mon esquisse à peu près dans cette donnée ; mais, n'ayant pas de modèle sous les yeux, je me trouvai fort embarrassé de cette variété de poses que j'avais à réaliser, et je m'aperçus qu'il me serait difficile de continuer sans voir la nature. A Paris, ceci ne me fût point arrivé, car j'ai dans mon atelier le plus délicieux squelette que l'on puisse imaginer : ressorts en argent, mouvemens pleins, vrais et variés ; un véritable chef-d'œuvre de mécanique. Là, je

Digitized by Google

n'avais aucune ressource de ce genre. Après avoir long-temps cherché, je ne vis que le fossoyeur du lieu pour me tirer d'embarras. Prix convenu, deux frédérics d'or, il s'engagea à me fournir une charpente humaine, complète et dans le meilleur état; seulement il me pria de repasser le lendemain, attendu que ce jour-là il se mariait.

Deux jours après, c'était le jour de la Toussaint, je m'étais trouvé en verve, et n'avais pas voulu que la nuit me chassât de mon atelier. Onze heures étaient sonnées depuis long-temps à toutes les horloges; et, seul avec mon squelette, j'étais occupé à l'étudier à la lueur d'une lampe. Au coup de minuit, comme je m'approchais pour lui donner une autre pose, je le vis quitter le mur contre lequel je l'avais appuyé, me saluer, traverser la salle, ouvrir la porte et descendre gravement l'escalier. D'abord je pensai que mon imagination, fortement échauffée par le travail, m'avait créé un fantôme; mais, en regardant bien, je m'assurai que le mannequin qui posait là une minute auparavant, avait disparu. Dans le même moment j'entendis fermer la porte extérieure, et, de ma fenêtre, j'aperçus dans

Digitized by Google

la rue mon déserteur, dont les côtes décharnées formaient à terre comme l'ombre d'une persienne; il allait bravement son chemin, s'arrêta au détour d'une rue, et disparut.

J'ai assez pour habitude, dans ce monde, de ne m'étonner de rien; mais j'avoue que ce renversement de toutes les lois de la nature m'émut un peu; néanmoins je me reprochai de n'avoir point vu quelle suite il pourrait y avoir à cette aventure; et la curiosité me dominant par dessus toute autre considération, je me mis à la poursuite de l'hôte étrange qui venait de me quitter.

Au moment où j'entrai dans la rue que je lui avais vu prendre, je ne l'aperçus plus, et je crus avoir perdu sa trace; mais en arrivant à l'extrémité opposée, un bien autre spectacle m'attendait. Il fallait que, dix lieues à la ronde, toutes les tombes se fussent vidées. Pendant que dans la ville tout était plongé dans le sommeil, quatre ou cinq générations de trépassés s'étaient attroupées sur la place de la cathédrale, et ils étaient là grouillant au clair de la lune, comme les habitans d'une grande cité un jour de marché; mais au lieu de ce murmure sourd

Digitized by Google

qui plane d'ordinaire au-dessus d'un vaste rassemblement d'hommes, c'était un inexprimable silence, que ne troublait point même le bruit de leurs pas. De temps en temps seulement, une sorte de musique lugubre s'échappait de leurs rangs pressés : c'était le vent du midi qui se jouait au travers de leurs ossemens, en passant.

Depuis quelque temps je contemplais cette scène avec un étonnement mêlé d'effroi, quand une voix dont aucune parole humaine ne peut rendre le son étrange commence à dire : *Nous allons danser la ronde.* Lors, se formant sur deux files, à droite et à gauche de la cathédrale, comme un chapitre de chanoines, toute cette foule, d'un pas grave et mesuré, en fait trois fois le tour. Au moment où les deux côtés de la procession viennent à se rejoindre au milieu de la place : *Gaie, gaie, pour les trépassés*, reprend la même voix; et les trépassés se prennent les mains, et ils commencent à tourner lentement, en balançant leurs bras, comme on fait en attendant le refrain d'une ronde; puis peu à peu le branle s'échauffe et se déroule à pas plus vifs et mieux mesurés, et alors, aux attitudes que

Digitized by Google

prend chacun de ces squelettes en joie, vous pourriez voir presque l'âge auquel ses os ont fait divorce avec sa chair; car les vieillards tournent à pas lourds et graves, et les jeunes gens à pas vifs et légers: pour les femmes et les jeunes filles, on les reconnaît à l'ardeur de leur danse, à leurs mouvemens plus gracieux, à leurs poses plus flexibles. — Dans ce moment il me revint à la pensée que la Toussaint était la veille de la fête des morts, et je me dis que sans doute à cette heure ils la célébraient.

Pendant que leurs réjouissances continuaient, je m'aperçus que d'instant en instant quelques-uns des acteurs quittaient la ronde, s'enfonçaient dans les rues voisines, et bientôt revenaient prendre leur rang.

Ayant commencé d'assister à cette vision bizarre, je pensai que je devais l'étudier dans toutes ses dépendances; et au moment où un squelette de femme passait, vif et leste, près de l'endroit d'où j'avais jusqu'alors contemplé la scène, l'abordant comme j'aurais fait à Paris d'une fraîche grisette: « Ma chère demoiselle, » lui dis-je, « où courez-vous si vîte? » Elle ne parut point étonnée de ma présence; continuant

d'aller son pas, sans tourner vers moi la tête, et de cette même voix creuse et lugubre qui avait donné le signal de la danse : « Je vais chez mon fiancé, » répondit-elle, « chez Frédéric, qui, à mon lit de mort, m'a juré de ne m'oublier jamais. » — « Et vous croyez, » repris-je, « qu'il aura du plaisir à vous voir? » — « S'il aura du plaisir, le pauvre ange, à revoir sa Fanny?.. » Et elle redoubla de vitesse en approchant d'une maison à porte étroite, qu'elle ouvrit en faisant jouer un ressort. Possédé de plus en plus par la curiosité, au risque de ce qui pourrait en arriver, j'allais monter l'escalier avec elle ; tout à coup des rires bruyans se font entendre au-dessus de ma tête, des verres s'entrechoquent, des voix d'hommes et de femmes retentissent en longs éclats. « Frédéric! Frédéric! » s'écrient-elles toutes ensemble, « ne le laisse donc pas embrasser ta maîtresse. C'est un vampire. Tu verras : elle mourra comme Fanny. » — « Bah! » reprit alors une voix qui devait être celle du fidèle fiancé, « au diable les femmes, mortes ou vivantes! j'en donnerais cinquante pour un verre de punch, si c'était Balthasar qui l'avait fait. » La pauvre Fanny n'eut pas besoin d'entendre

Digitized by Google

d'autres paroles ; elle retourna à la ronde, et elle recommença à danser.

Un autre danseur ne tarda pas à se détacher de la troupe. Entrant en conversation avec lui, de la manière qui m'avait déjà réussi, je lui demandai où il allait : « Chez mon meilleur ami, » me répondit-il ; « je suis le célèbre médecin Todkranck » (en le voyant ainsi avec l'uniforme de l'autre monde, je pensai à la fameuse règle de morale : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît). « J'ai laissé après moi plusieurs ouvrages qui doivent assurer à mon nom l'immortalité. » Le mot, dans la bouche d'un mort, me parut d'un plaisant sublime. « Je vais voir si mon ami Schwartz se hâte de le publier. Parbleu oui, » s'écria-t-il, « le voilà sans doute qui travaille à les mettre en ordre. Une heure du matin, et sa lampe brûle encore. Il faut que je monte chez lui pour lui dire de corriger une grosse erreur que j'ai faite au chapitre troisième de la physiologie, touchant l'union de l'ame et du corps ; » et le brave Todkranck monta chez son ami Schwartz ; et un moment après, je vis le brave Todkranck que son ami Schwartz me renvoyait par la fenêtre. Un

Digitized by Google

vivant s'y fût rompu les os; léger comme une branche sèche, le digne médecin tomba droit sur ses pieds. « Le misérable, » me dit-il; « son chien m'a reconnu ; mais lui, croiriez-vous que je l'ai trouvé écrivant la préface de mes œuvres, qu'il va faire imprimer sous son nom? » Je lui répondis que la chose me paraissait excessivement croyable; et alors il retourna à la ronde, et recommença à danser.

Après, ce fut un honnête époux, dont la femme était douée d'une sensibilité si vive que, le jour où il mourut, elle paraissait près de suffoquer de douleur. Il ne doutait pas que depuis trois mois qu'ils s'étaient quittés, elle ne fût en proie à la consomption et au désespoir. Il allait savoir si bientôt ils se rejoindraient. Après avoir escaladé un mur de jardin, j'arrivai avec mon compagnon à un perron élégant. « Ici, à gauche, au rez-de-chaussée, » me dit-il, « c'est la chambre à coucher de ma femme; regardez à travers la jalousie : comme elle va se trouver heureuse de notre réunion! »

Je m'avançai en effet auprès de la fenêtre ; et pendant que l'ancien maître du lieu faisait le tour pour entrer dans les appartemens intérieurs, à la

Digitized by Google

molle clarté d'une lampe d'albâtre, je remarquai au pied du lit, dont les rideaux étaient soigneusement fermés, les vastes bottes et l'uniforme d'un cuirassier hongrois. L'époux ne fit qu'entr'ouvrir la porte, et à la vue de cet appareil il comprit que sa femme avait eu tôt fait de prendre la vie en patience, et alors il retourna à la ronde, et recommença à danser.

Il y eut aussi des pères éconduits par leurs fils; des frères rudement méconnus par leurs frères; car enfin, si un jour il prenait envie à tous les morts de revivre, voyez un peu la belle confusion que cela jetterait dans les héritages; d'autres cherchèrent en vain la maison où ils étaient nés; elle avait été rebâtie à la moderne, élevée de deux étages, et aucun des anciens locataires ne l'habitait plus.

Cependant la nuit s'avançait, et j'étais là toujours assistant à cette infatigable farandole, voulant à toute force savoir comment elle se terminerait. Tout à coup, un des malencontreux visiteurs que j'avais suivis s'écria en revenant sur la place : « Frères et sœurs, on danse là-bas chez mon père le gouverneur, ne voulez-vous pas venir y danser? — A la danse chez le gouverneur!

Digitized by Google

à la danse! répond-on de toutes parts; et aussitôt, comme un peuple ameuté, la ronde entière se précipite sur ses pas.

Dans ce moment je me rappelai en effet qu'à l'occasion du passage de je ne sais quel prince, M. de Walter qui avait perdu quelques semaines auparavant un de ses fils, avait chez lui une fête. J'y avais été invité ; et, dans tous les cas, le désir de voir l'effet qu'allait produire sur l'assemblée la visite dont elle était menacée m'aurait tout fait tenter pour m'introduire dans le salon où se donnait le bal. Ayant fort hâté le pas, j'arrivai à l'hôtel du gouverneur avant la bande qui allait s'y présenter. Ce fut pour moi, après la vision que je venais de quitter, un étrange spectacle que celui d'une fête humaine avec tous ses enivremens, avec ses femmes aux chairs blanches et potelées, avec ses fleurs, ses gazes, ses rubans, ses lumières éclatantes, sa musique harmonieuse, et toute son atmosphère de parfums et de folle joie. J'étais là depuis quelques minutes, et j'avais presque oublié l'autre fête, lorsqu'un domestique, ouvrant à deux battans les portes de la salle de danse, annonce avec une voix lugubre les *Trépassés ;* et en effet, c'étaient eux qui arrivaient

Digitized by Google

comme une famille de renom et d'importance qui a résolu de venir tard dans un raout, afin d'y produire une sensation plus vive. Pour moi, je ne sache qu'une famille d'ours ou de panthères pour produire la sensation qu'occasionnèrent ceux-ci : en moins d'une demi-minute la salle fut déserte et demeura jonchée de toutes les parures que les danseuses épouvantées y laissèrent en fuyant. Alors seul, caché derrière une draperie, j'assistai à la scène la plus étrange qu'à coup sûr jamais homme ait contemplée.

A peine maîtresse du terrain, comme par une sorte de convention tacite, cette bizarre société commença à s'organiser. Personne n'argumenta, comme on n'aurait pas manqué de faire dans le monde des vivans, des principes de l'égalité, qui pourtant, chez le grand peuple de la tombe, n'est point comme chez nous une vérité purement relative. Ici la société se constitua avec la mémoire. Chacun, pour tout le temps qu'allait durer cette saturnale, se plaça à l'âge et dans la condition où il avait reçu la visite de la mort. Sur les gradins élevés se rangea la tapisserie des *mamans*, des chanoinesses et des douairières, parées de toute la toilette qu'elles avaient pu re-

Digitized by Google

cueillir sur le parquet de la salle ; à leurs pieds prirent place les jeunes demoiselles, pour recevoir les invitations des cavaliers. En attendant elles arrangeaient à leur côté des fleurs qu'elles fixaient entre les jours de leur poitrine. D'autres plongeaient leurs mains et leurs bras desséchés dans des gants blancs et parfumés ; quelques-unes encadraient leurs têtes hideuses dans de fraîches écharpes couleur de rose et d'azur. Au milieu de la salle les jeunes fashionables (l'un d'eux maniait un lorgnon avec grace) s'étaient formés en groupes, faisant pour le prochain quadrille leur choix entre toutes ces beautés. Dans les embrasures des fenêtres, les hommes d'état et les diplomates reprenaient les affaires de l'Europe, au jour de leur mort, sous Louis XVI, ou sous Gustave-Adolphe. Plus loin, dans des boudoirs attenant à la galerie, on entendait le bruit de l'or oublié sur les tables vertes, et que les joueurs allaient se disputer aux cartes ou aux dés; revêtus de lambeaux de livrée ramassés dans les antichambres, des domestiques circulaient empressés à travers les groupes, portant des plateaux de pâtisseries et de fruits glacés que les convives, dans leur impuissance de les confier à

Digitized by Google

leur estomac, refusaient gravement : et puis il fallait voir le maître du lieu, le fils du gouverneur, se promenant gracieusement au milieu de ses hôtes, jetant à droite et à gauche une parole fine, courtoise et polie, ou recevant avec modestie le compliment obligé sur l'habile ordonnance de sa fête. Croit-on d'ailleurs que les médisances, les propos aigres ou malins sur les ridicules et les prétentions du prochain manquassent à la joie de cette réunion? Croit-on que même à cette heure les jalousies et les rivalités des femmes eussent cessé? Jamais en toute chose plus amère dérision des choses de la vie n'avait été réalisée. Il n'est pas jusqu'aux conséquences de la distinction des sexes que, malgré l'irréparable outrage de la tombe, les misérables n'essayassent de parodier. A défaut de regards, je les surprenais essayant de sourire de leurs dents jaunies, échangeant des attitudes de têtes penchées amoureusement, et des mains doucement pressées. — Cependant dans un orchestre richement drapé sept ou huit virtuoses, depuis leur entrée dans la salle, accordaient leurs instrumens, et pour remplacer la baguette du tambourin égarée dans la déroute, l'un d'eux avait bravement détaché le

Digitized by Google

tibia de sa jambe gauche, avec lequel il se tenait prêt à marquer la cadence. Mais, las! étrange rapidité des plaisirs de ce monde! au moment où le premier coup d'archet venait de retentir et où les quadrilles allaient se former, quatre heures sonnèrent, le coq chanta, et toute cette foule, évanouie comme un rêve, alla recommencer dans la tombe le sommeil de l'éternité.

« En d'autres termes, » dis-je alors au peintre, « le cauchemar vous quitta, et vous vous réveillâtes. »

— « Non vraiment, car le lendemain il n'était bruit dans la ville que de la révolte des morts et de l'audace qu'ils avaient eue de reparaître là où on ne comptait plus sur eux, où tout était classé et arrangé sans eux. Afin que pareil scandale ne se renouvelât pas, le fossoyeur, qu'on accusa de n'avoir pas bien veillé sur ses administrés, fut destitué, comme si le pauvre homme avait pu quelque chose à ce désordre, qui supposait une intervention surnaturelle. Un vaste lit de chaux fut répandu sur toute la surface du cimetière, pour réduire les ossemens en poussière; pour moi, attendu la révélation que reçut le grand-conseil, de l'achat que j'avais fait d'un squelette,

Digitized by Google

quelques jours auparavant, véhémentement soupçonné d'être complice de la conspiration, je reçus l'ordre de vider les frontières dans les trois jours; ce que je fis, aidé de deux cavaliers de la maréchaussée, qui eurent la courtoisie de m'accompagner.

— « Bienheureux, » reprit un des auditeurs, « de vous en tirer à ce prix; il y a seulement un siècle, vous eussiez passé pour sorcier, et l'on vous eût brûlé. »

CHARLES RABOU.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SCHELLING.

A la fin d'une chaude journée du mois d'août, un pauvre orphelin du Dumfries-Shire venait de rassembler près de lui une trentaine de porcs, dont la garde lui était confiée, et se disposait à faire son repas du soir. Assis sur un roc couvert de bruyère, il pouvait voir couler le Nith dans la vaste et fertile vallée qui entoure la ville de Dumfries, tandis que derrière lui s'élevait la chaîne de montagnes, voisines de l'Angleterre, qui termine cette belle plaine, et semble de toutes parts lui servir de muraille. Billy Petterson, néanmoins, s'occupait peu d'admirer ce beau spectacle, un des plus magnifiques de l'Écosse; car il avait eu tout le temps nécessaire pour en rassasier ses regards : depuis l'âge de

Digitized by Google

neuf ans, et il en comptait seize alors, l'enfant conduisait ses bêtes dans les meilleurs pâturages des montagnes et du vallon. Il n'existait pas un ruisseau dans les basses terres, pas un sentier tracé à travers les rocs, qui ne lui fût connu, et le seul point de la vallée sur lequel ses yeux se fixaient souvent encore avec intérêt, était le toit de la ferme où il était né, et où chaque soir il retrouvait ceux qui pour lui peuplaient l'univers.

Billy s'était donc étendu sur le tapis naturel dont la solitude de ce lieu lui laissait l'entière jouissance. Il avait tiré de son sac un énorme morceau de pain, dans lequel il s'apprêtait à mordre, lorsqu'il fut extrêmement surpris d'apercevoir à ses côtés un homme de quarante ans au plus, de haute taille, d'un belle figure, mais pâle et défait, qui venait à grand'peine de se traîner près de lui en s'appuyant contre les rochers.

— Mon petit ami, dit cet étranger au jeune pâtre, en lui présentant quelques sols, voulez-vous me vendre votre pain?

— Vous vendre mon pain! répondit Billy, qui partit d'un gros rire, j'irais donc me coucher sans souper? Il y a six heures que je n'ai mangé.

Digitized by Google

— Et moi soixante, reprit l'inconnu d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine. Tout en disant cela, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit près du jeune garçon.

— Soixante heures sans manger ! s'écria Billy; prenez, prenez, je vous le donne pour rien.

— La moitié seulement.

— Non, gardez tout. Il faudra bien que l'on m'en rende d'autre à la ferme. La vieille Rachel, après tout, ne nous compte pas trop les morceaux, et puis d'ailleurs, j'irais trouver la jolie petite Dolly; elle est bonne, Dolly. Je ne lui aurai pas plutôt conté que j'ai rencontré un beau monsieur qui n'avait pas mangé depuis.... L'inconnu, qui dévorait alors le morceau de pain avec une avidité dont il n'était pas maître, fit cependant taire un moment son appétit pour interrompre Billy, en le suppliant de ne parler à personne au monde de leur rencontre. Il m'est impossible maintenant, ajouta-t-il, de vous expliquer pourquoi je vous fais cette prière; qu'il vous suffise de savoir que la moindre indiscrétion de votre part m'exposerait au plus grand danger. Après m'avoir sauvé la vie, mon cher enfant, vous ne voudrez pas me la faire perdre ?

— Que tous les saints m'en préservent! s'écria

Digitized by Google

Billy; je ne dirai rien, soyez tranquille. Quand on ne nous lirait pas la parole de Dieu tous les dimanches dans le gros livre, j'aurais bien deviné que celui qui nous a créés, vous et moi, m'ordonne de vous tirer de l'eau, bien loin de vous y pousser moi-même.

L'étranger surpris d'entendre un enfant de basse extraction énoncer des principes si purs avec tant de simplicité, pressa la main du jeune pâtre en lui jetant un regard où se peignait la plus vive reconnaissance.

— Maintenant que vous avez tout avalé, comment vous trouvez-vous?

Sur la réponse de l'inconnu, que sa plus grande souffrance était une soif dévorante, le jeune garçon tira de son sac une tasse qu'en deux sauts il alla remplir au bassin d'une fontaine naturelle que fournissaient des sources voisines. — Nous buvons la même eau à la ferme, dit Billy; et je crois qu'il n'y en a pas de meilleure en Écosse.

L'étranger, après avoir bu d'un seul trait jusqu'à la dernière goutte, demanda au petit pâtre de quelle ferme il parlait.

— La ferme est de L***, répondit Billy, que Nicod Jeffreys tient à bail.

— Jeffreys! dit l'inconnu d'un air sombre,

Digitized by Google

voilà un malheureux nom (1). Celui qui le porte est-il votre père?

— Oh bien, oui, mon père! Nicod Jeffreys! le plus riche fermier du Dumfries-Shire.

— Le plus riche fermier du Dumfries-Shire pourrait avoir un fils?

— Sans doute, répartit le jeune pâtre, en souriant d'un certain air spirituel qui distinguait particulièrement sa jolie figure, sans doute, mais il ne lui ferait pas garder les pourceaux. A la vérité, je ne les garderai pas long-temps moi-même : j'ai de bonnes promesses pour le printemps prochain. Tous les jours je deviens plus grand et plus fort; Dieu aidant, je pourrai finir par remplacer mon pauvre père, qui, jusqu'à sa mort conduisait tous les ans plus de trois cents bêtes à cornes sur les marchés, pour les vendre au profit de Nicod Jeffreys, bien entendu, et sans lui faire tort d'un farthing (2), tout le monde le sait. J'aime bien mieux prendre ce

(1) Faisant allusion à l'exécrable juge Jeffreys qui, naguères, avait déployé tant de cruautés contre les partisans du duc de Monmouth et les mécontens en général, et dont le roi Jacques venait de récompenser les sanglans services en le nommant lord chancelier en Angleterre.

(2) Un liard.

Digitized by Google

parti-là que de me faire soldat quand j'aurai la taille, comme me le conseillait dernièrement le sergent Brown.

— Le sergent Brown ! vous avez donc des troupes dans ce canton ? demanda l'étranger aussitôt.

— Je le crois bien ! ne faut-il pas surveiller les ennemis du roi, les mécontens, comme on les appelle ?

— Et les soldats parcourent-ils souvent ces montagnes ?

— Quelquefois, quand ils sont à la recherche d'une personne qu'on veut prendre ; mais d'habitude ils sont logés à Dumfries, à Lochmaben, et à Langholm, tenez, que vous pouvez voir d'ici sur la gauche.

— Nous ne devons pas en être à trois milles ?

— Tout au plus. C'est pourquoi, poursuivit Billy, qui même dans un lieu aussi solitaire crut encore devoir baisser la voix, c'est pourquoi je ne vous conseille pas de descendre dans la plaine, si vous avez quelque chose à démêler avec les habits rouges.

— Pour mon malheur, répondit l'étranger, dont la figure prit l'expression d'un profond découragement, auquel se joignaient les signes

Digitized by Google

d'une douleur physique, je ne puis chercher mon salut ni par ce chemin, ni par aucun autre. Mon cheval est tombé de fatigue près de la frontière du Northumberland, et, en gravissant à pied ces montagnes, j'ai fait une chute plus grave sans doute que je ne le pensais d'abord, car depuis quelques minutes la douleur que je ressens à ma jambe devient insupportable.

Lorsqu'avec l'aide du jeune pâtre, qui heureusement avait un couteau, le malheureux étranger fut parvenu à se débarrasser de sa botte, l'enflure de son pied devint si effrayante qu'elle lui annonça pour le moins une violente foulure, et dans cette croyance il se hâta de serrer fortement sa cheville avec son mouchoir que Billy alla tremper d'abord dans l'eau de la fontaine à défaut d'autre topique.

Après ce pansement fait à la hâte, l'inconnu se trouvant un peu soulagé, voulut essayer de faire quelques pas; mais tout-à-fait hors d'état de marcher il retomba bientôt sur le gazon en jetant au jeune pâtre un regard de détresse.

Outre que Billy portait un excellent cœur, ses rapports avec les hommes avaient été jusqu'alors si bornés et si vulgaires qu'une aventure du genre de celle-ci était propre à l'émouvoir plus que


Digitized by Google

beaucoup d'autres enfans de son âge. De minute en minute l'intérêt qu'il prenait à l'étranger allait croissant, au point qu'il lui eût été impossible d'abandonner l'infortuné dans ce lieu sans avoir pourvu à sa sûreté. Quelle que fût son ignorance des affaires de ce monde, Billy savait bien néanmoins qu'il pouvait attirer sur lui-même la poursuite des habits rouges en s'efforçant d'y soustraire son nouvel ami; mais le danger était éloigné, le malheureux était là, et Billy n'avait que seize ans. Il commença donc par demander à l'inconnu s'il avait quelque ami dans le voisinage qu'on pût aller avertir en secret. Sur la réponse négative : — Eh bien! dit-il, nous nous en passerons. Si vous pouvez seulement vous traîner à deux cents pas d'ici, je me charge de vous conduire dans un endroit où on n'ira pas vous dénicher, je vous en réponds. C'est un rocher creux, plus bas que les autres, et tout entouré de buissons. Je m'y retire souvent les matins quand il fait chaud. Si on y voyait un peu plus clair ça ferait une belle chambre; mais pour dormir on n'a pas besoin d'y voir, et vous allez trouver un bon lit que j'ai refait hier avec de la mousse toute fraîche. Demain au point du jour, quand je reviendrai, vous pouvez être sûr d'a-

Digitized by Google

voir un gros morceau de pain, et peut-être quelque chose avec; car je vois bien à vos beaux habits que vous êtes un grand seigneur, qui doit être plus difficile pour sa nourriture que le pauvre Billy Petterson. L'inconnu saisit les mains du jeune pâtre, et les serrant dans les siennes : — Du pain, dit-il, d'une voix attendrie, du pain et l'appui d'un bon ange que le ciel m'envoie, je ne demande rien de plus jusqu'au jour que Dieu fixera pour ma mort ou pour ma délivrance.

Ce ne fut pas sans une peine infinie et sans éprouver les plus vives douleurs, que l'étranger parvint à suivre son jeune guide jusqu'au lieu vraiment sauvage qui devait lui servir d'asile : il lui fallut gravir et redescendre plusieurs rocs que le pied de Billy seul, peut-être, avait franchi jusqu'alors. Plus d'une fois il crut être obligé de renoncer à son entreprise; mais quelle force ne prête pas à l'homme le désir et l'espoir d'échapper à la mort! L'infortuné surmonta ses souffrances, et Billy eut enfin la joie de l'étendre sur la mousse, dans une sorte de caverne assez vaste, où parvenait peu de jour, et dont l'entrée étroite et fort basse, n'était certainement connue que de lui et de son chien.

La nuit approchait. Le jeune pâtre se hâta de

quitter son protégé, afin de ne pas exciter de soupçons à la ferme en rentrant plus tard qu'il ne rentrait habituellement. A peine l'inconnu eut-il le temps d'adresser quelques mots à son libérateur sur l'éternelle reconnaissance dont son ame se sentait pénétrée, et grace à l'obscurité du lieu, il parlait encore, que Billy sautait déjà d'un roc sur l'autre pour rejoindre au plus tôt ses cochons; il reprit aussitôt le chemin de L***, marchant la tête haute et le regard bien autrement fier que de coutume. Pour la première fois de sa vie il se trouvait gardien d'un secret, d'un important secret. Il venait d'ailleurs de sauver la vie d'un homme; sans compter que cet homme était un grand seigneur, qui sait? peut-être un prince! chose qui ne flattait pas peu Billy Petterson. Billy était bien jeune, il est vrai, pour avoir de la vanité; mais la vanité, ce sentiment maudit, qui révolutionne des familles, des cours, et jusqu'à des royaumes, saisit l'homme, je crois, dans les bras de sa nourrice, pour ne le quitter qu'au tombeau.

Ce qu'on vient de lire se passait en 1688, à l'époque où Jacques II, d'infortunée mémoire, s'efforçait, contre le vœu de la nation, de rétablir le papisme dans son royaume. Les atroces

Digitized by Google

vengeances, les cruelles persécutions qui avaient suivi l'entreprise du duc de Monmouth en Angleterre, et celle du comte d'Argyle en Ecosse, répandaient encore sur tout le pays un tel esprit de terreur, que le mécontentement général, quoique poussé au dernier terme, n'osait s'exprimer ni par de nouvelles rébellions, ni même par le murmure.

Dupe de ce calme apparent, l'aveugle Jacques poursuivait son plan chéri, aggravant chaque jour ses torts aux yeux de ses sujets; mais se croyant d'autant plus affermi sur son trône, qu'il venait enfin de lui naître un fils dont les droits enlevaient à sa fille Marie, femme de Guillaume, prince d'Orange, toute prétention à la couronne. Un revenu considérable, une armée nombreuse, qui jusqu'alors s'était montrée fidèle, le soin qu'il avait pris de nommer à toutes les places des catholiques, ou du moins des protestans qui lui étaient dévoués, l'active et sévère surveillance qu'exerçaient dans les provinces ses agens civils et militaires, tout concourait à le maintenir dans la plus trompeuse sécurité.

Cependant une foule de lords frappés d'arrêts de mort, ou simplement mécontens, s'étaient retirés en Hollande près du prince d'Orange;

Digitized by Google

d'autres, qui n'avaient point voulu quitter le royaume, agissaient plus efficacement encore en faveur de Guillaume; leurs correspondances avec lui tramaient sourdement la vaste conspiration dont l'amiral Russel, qui passait et repassait sans cesse en Hollande, tenait tous les fils. Sous un prétexte plausible Guillaume venait d'armer une nombreuse flotte, qu'il tenait prête à fondre sur l'Angleterre; mais ce prince, aussi fin et aussi habile qu'ambitieux, jugeant prudent de dissimuler encore, avait fait partir pour Londres un ambassadeur chargé de complimenter le roi, son beau-père, sur la naissance d'un héritier, cet envoyé n'était pas le seul agent d'intrigue que le prince d'Orange eût en Angleterre. Plusieurs de ses affidés les plus habiles étaient passés secrètement de La Haie dans diverses provinces des trois royaumes, pour s'assurer des dispositions et surtout des forces de ceux que la conduite arbitraire et violente de Jacques excitait à faire une révolution.

Parmi ces hommes de confiance se trouvait le comte de Werstein. Ce seigneur ayant épousé une jeune héritière du Northumberland, avait déjà, plus d'une fois, séjourné quelques mois de suite dans la famille de sa femme : il connaissait

Digitized by Google

la plupart des seigneurs de la province, et parlait l'anglais aussi bien que sa langue naturelle. Il partit donc chargé d'une mission aussi importante que dangereuse, et de plusieurs lettres pour ceux des lords du Northumberland sur lesquels Guillaume croyait pouvoir compter.

Le comte se rendit d'abord chez son beau-frère, un des plus ardens ennemis de Jacques et des plus audacieux conspirateurs qui, jusqu'ici néanmoins, avait échappé à la surveillance des agens de la cour, en affectant de vivre inactif et retiré dans un château qu'il habitait près de New-castle; mais soit que l'arrivée du comte de Werstein éveillât les soupçons des autorités du lieu, soit qu'on eût saisi quelques preuves des liaisons qu'entretenait le lord avec les ennemis du gouvernement, l'ordre d'investir le château et d'arrêter tous ceux qui s'y trouvaient, suivit de peu de jours le moment où l'affidé de Guillaume y était arrivé. Par le plus heureux hasard, quand cet ordre s'exécuta, le comte se trouvait à sa fenêtre, où précisément il lisait une lettre par laquelle un ami l'avertissait de quitter promptement l'Angleterre, s'il voulait éviter qu'on se saisît de sa personne. Apercevant les soldats dans la première cour, il courut aux écuries, en tira

Digitized by Google

un des chevaux qui, par précaution se trouvaient toujours sellés, et piquant des deux il traversa le parc pour gagner bientôt la campagne.

Werstein fit plus de trente milles au galop sans s'arrêter, bien sûr du sort qui l'attendait s'il se laissait prendre chargé des papiers dont il était porteur, et qu'il n'osait détruire qu'à la dernière extrémité; son projet était de gagner l'Ecosse, où il lui serait plus facile, au moins jusqu'à l'arrivée de son signalement, d'échapper à la recherche dont sans aucun doute il allait devenir l'objet. Il avait franchi la partie marécageuse que l'on trouve entre ce pays et l'Angleterre, lorsque son cheval s'abattit sous lui et resta sur la place presque mort de fatigue. Le comte se vit obligé de continuer sa route à pied. Accablé par la lassitude et la faim, il espérait atteindre un mauvais village qu'il apercevait à peu de distance; mais avant d'y être parvenu il en vit distinctement sortir un petit peloton de cavaliers qui lui sembla se diriger de son côté. Sachant quelle sévère police exerçaient alors les troupes dans tout le royaume, il n'hésita pas à quitter le chemin qu'il suivait, pour prendre un petit sentier qui conduisait à des montagnes, dans lesquelles il courait moins de risque d'être décou-

Digitized by Google

vert. La nuit n'ayant pas tardé à venir, le comte s'égara parmi ces rochers déserts, au point qu'il lui devint impossible d'en sortir. C'est en vain qu'il attendit le jour pour retrouver un chemin : la chaîne des monts qu'il parcourait étant fort étendue, il lui arrivait après avoir suivi divers sentiers pendant plusieurs heures, de se retrouver à la même place. Ses forces s'épuisaient, la chute qu'il avait eu le malheur de faire en tombant sur le roc, lui rendait d'ailleurs de plus en plus la marche impossible; il croyait donc toucher à ses derniers momens, quand il arriva dans le lieu où, sans l'assistance de Billy, il périssait de douleur et d'inanition.

Le lendemain, dès qu'un faible rayon de lumière éclaira l'entrée de la caverne, le comte vit entrer son petit ami; il lui tendit la main avec toute l'affection qu'on peut facilement imaginer, en l'assurant que grace à la fatigue, il venait de passer une assez bonne nuit.

—Et j'apporte de quoi vous rendre des forces, dit le jeune pâtre, qui s'approcha d'un endroit où s'introduisait un peu de jour, pour établir sur la mousse, dont cette chambre agreste était tapissée, un morceau de plumpudding, près d'une livre de pain et deux prunes. Werstein fit de

Digitized by Google

vains efforts pour engager Billy à partager ce repas avec lui. — Non, non, dit l'enfant, tout ce que me donnera Dolly sera pour vous; et Dolly me donne bien souvent de bonnes choses; ensuite j'ai trouvé le moyen d'avoir du pain autant qu'il en faudra pour nous deux. Ainsi vous pourriez rester un an dans ce rocher sans crainte de mourir de faim.

— Un an! s'écria le comte, mais sais-je en effet, continua-t-il, avec un soupir, quand il me sera possible de chercher un autre asile, puisque j'ai vainement essayé tout-à-l'heure de me soutenir sur ma jambe.

— Eh bien! répondit le jeune pâtre d'un ton consolant, où pourriez-vous être mieux qu'ici pour attendre que vous soyez guéri? vous avez un bon lit, je vous apporterai tous les matins de quoi manger; en allant doucement jusqu'à la porte, vous passerez la journée au grand air, vous regarderez la campagne et le ciel si cela vous plaît; car on ne vous verra pas plus dans ces rocs et dans ces broussailles, où personne ne vient jamais, que dans votre cachette; il n'y a pas là de quoi vous chagriner, n'est-ce-pas? Werstein ne put s'empêcher de sourire de la gaieté avec laquelle on lui faisait la peinture

Digitized by Google

d'une existence aussi peu réjouissante, mais qui, à fort peu de chose près, avait toujours été celle de l'enfant qui parlait. Comme il avait un grand intérêt à s'instruire de tout ce qui concernait une contrée entièrement étrangère pour lui, il se hâta de questionner Billy sur mille choses propres à lui faire connaître l'esprit des habitans, et à diriger sa conduite, dès qu'il ne serait plus retenu par sa blessure dans un aussi triste asile.

Tous les renseignemens qu'il put obtenir ainsi, lui rendirent bientôt cet asile précieux : le propriétaire de L***, juge de paix du canton, était un homme entièrement dévoué à Jacques, et dont la sévérité contre tout ennemi du gouvernement ne connaissait point de bornes. Le fermier Nicod Jeffreys partageait naturellement les opinions de son seigneur, et Billy avait eu occasion de voir la plupart des habitans du pays aider assez souvent les soldats à s'emparer de quelques personnages suspects. Le comte avait donc toute raison de se féliciter que sa chute l'eût empêché de descendre dans la plaine, et de s'aventurer dans quelques villages où la vue d'un étranger n'aurait pas manqué sans doute d'éveiller le soupçon et d'exciter le zèle géné-

Digitized by Google

ral. Il lui devint moins difficile de se résigner à passer dans ce rocher le temps nécessaire à sa guérison; comme il était doué d'une grande force d'ame, et que certes il allait lui rester pour songer à l'avenir assez d'heures solitaires, il se mit à causer avec Billy aussi gaiement qu'il l'eût fait en toute autre circonstance.

Il fut très-heureux pour Werstein qu'une aussi pénible situation n'abattît pas son courage, car plus d'un mois se passa sans améliorer en rien l'état de sa jambe. Si l'on ajoute à ses souffrances et à toutes les privations la certitude qu'il acquérait chaque jour davantage de ne pouvoir quitter sa retraite qu'en s'exposant à mille dangers, la fermeté avec laquelle il supportait son sort paraîtra vraiment surprenante. Après avoir passé de bien tristes nuits, c'était avec une peine infinie qu'il se levait de son lit de douleur pour se traîner jusqu'à l'ouverture de la caverne, où du moins, étendu sur la bruyère, il respirait un air pur. Réduit à une manière de vivre aussi affligeante, on juge avec quelle joie il voyait arriver tous les matins le seul être dont il attendît du secours et de la distraction; aussi ne tarda-t-il pas à prendre pour Billy une tendresse véritable, que ne justifiait pas seulement

Digitized by Google

sa reconnaissance, mais encore les aimables qualités de l'enfant. Plus le comte observait le jeune pâtre, plus il s'étonnait de rencontrer en lui autant de pureté d'ame, autant de justesse d'esprit, au point qu'il en vint bientôt à discourir sans aucune réserve de ce qui le concernait le plus intimement avec celui qu'il savait si bien être incapable de le trahir. Quant à Billy, il avait éprouvé soudainement pour le comte cette affection mêlée de respect, d'où n.ît presque toujours un dévouement absolu ; il aurait bravé mille morts avant de compromettre par un mot, par un regard, le salut de Werstein, et son unique pensée était d'adoucir par tous les moyens imaginables la triste et douloureuse situation du reclus.

Les longues journées qu'ils passaient ensemble tête à tête devinrent bientôt profitables au jeune pâtre ; par suite du plaisir que prit le comte à développer une intelligence dont la nature avait fait d'abord tous les frais, il racontait le monde, si l'on peut s'exprimer ainsi, à celui qui avait toujours pensé *que toute la terre devait bien être cent fois plus grande que le Dumfries-Shire*. Billy ouvrait de grands yeux et ne perdait pas une parole. En apprenant qu'il exis-

Digitized by Google

tait tant de nations, tant de rois, tant de gens, chargés d'honneurs et de richesses, il cessait, il est vrai, de considérer le seigneur de L*** comme un des plus puissans mortels de l'univers, et l'importance de Nicod Jeffreys diminuait de beaucoup dans son esprit : mais l'intérêt, l'admiration que faisaient naître en lui la peinture de cette société si active et si nombreuse, allait toujours croissant. Il ne se lassait pas de faire des questions, et le comte ne se lassait point d'y répondre.

— Je ne viendrai demain que deux heures plus tard, dit-il un soir au comte. Nicod Jeffreys doit aller à Lockmaben, et Dolly me donnera ma leçon le matin.

— Quelle leçon? demanda Werstein.

Ma leçon de lecture, répondit le jeune pâtre. Dolly sait lire tout couramment depuis plusieurs mois, et le maître d'école la fait écrire à présent. Comme j'aurai besoin d'être instruit si je veux remplacer mon père, elle m'a proposé de m'apprendre à connaître mes lettres; mais je vais bien doucement, parce que le temps nous manque.

Il était rare que Billy laissât passer un jour

Digitized by Google

sans nommer Dolly à Werstein, qui, pour la première fois cependant, le questionna sur celle dont il parlait si souvent.

Dolly était l'unique enfant de Nicod Jeffreys. Dolly avait onze ans, de grands yeux bleus, de beaux cheveux blonds bouclés et un bien bon cœur, car c'était elle qui, à la mort des parens de Billy, avait obtenu de son père que le jeune pâtre devînt un enfant de la ferme.

— Moi qui sais cela, poursuivait Billy, après être entré dans mille autres détails à ce sujet, vous sentez si j'aime Dolly! si je pense jour et nuit à ce qui peut lui faire plaisir! je monte sur les arbres pour lui chercher des nids; je rapporte tous les soirs de l'herbe choisie pour ses lapins; je vais baigner son chien dans le lac pendant les chaleurs; enfin, j'en fais tant, j'en fais tant, qu'elle a dit dernièrement que sans moi elle serait moins heureuse de moitié. Oh! que j'ai été content le jour qu'elle a dit cela! Car moi-même, voyez-vous, sans Dolly je ne serais plus heureux du tout. Ma seule joie, quand je retourne à la ferme, c'est de penser que je vais voir Dolly, que je vais tout lui conter. Aussi, pour vous dire le vrai, j'ai eu d'abord furieusement de peine à vous tenir ma promesse de ne jamais parler de vous; dans les

Digitized by Google

premiers jours, je ne savais plus comment faire quand nous causions Dolly et moi.

— Et de quoi causez-vous? demanda le comte.

— De quoi! mais de tout. Nous parlons du lord, du petit lapin blanc, de la chèvre, quelquefois de Rachel la ménagère, que sais-je? Ah! nous ne nous ennuyons pas ensemble, je vous en réponds.

Le comte sourit : — Eh bien! dit-il à l'enfant, si tu peux te procurer un livre, je te donnerai des leçons, moi; et tu en sauras bientôt autant que Dolly.

Il fut très-facile au jeune pâtre d'obtenir de sa petite amie un volume de l'histoire d'Angleterre, dans lequel, avec l'aide de Werstein, il ne tarda pas à lire parfaitement. Encouragé par le zèle et l'intelligence de son élève, le comte ne borna pas là les soins qu'il se plaisait à prendre. Après avoir donné à Billy l'argent nécessaire pour acheter des plumes, de l'encre et du papier, il entreprit aussi de lui montrer à écrire et à compter; cette distraction, dont il jouissait en homme qui n'en avait point d'autres, eut pour lui le double avantage d'abréger les heures, et de l'arracher à ses tristes pensées.

Digitized by Google

Ce n'était cependant pas sans beaucoup de peine que Billy parvenait à fournir au comte une nourriture suffisante; étant connu de tous les habitans du village pour un pauvre enfant que l'on gardait à la ferme par charité, il ne pouvait montrer de l'argent sans craindre qu'on lui demandât aussitôt où il l'avait pris. Il n'osait donc pas même acheter du pain, et s'était fourni de tout ce qu'il lui fallait pour écrire dans une petite ville voisine, où il lui était impossible de retourner souvent. Il lui arriva plus d'une fois de se réduire à la plus mince pitance pour grossir la portion de pain qu'il portait à la caverne; et, dans le désir de régaler son malheureux reclus, il guettait les instans où la cuisine était déserte pour y saisir quelques débris du repas de la veille, que Rachel avait cru devoir conserver. Rachel en accusait les garçons de ferme, les chiens, les chats; mais jamais Billy, qu'elle savait être un garçon au cœur droit et aux mains nettes, comme elle disait souvent. Elle ne lui avait même point encore parlé de ce qui se passait dans sa cuisine, lorsqu'un jour elle serra dans le garde-manger deux gros jambons qu'elle venait de faire cuire, et qu'elle eut soin de placer sur une planche fort élevée. Billy, qui vit cela,

Digitized by Google

songea aussitôt combien de bons dîners le comte pourrait faire avec la moitié de cette provision. Il ne résista pas à une pareille idée, elle le suivit toute la journée. Le soir même il grimpa sur les planches et s'empara d'un jambon, qu'il eut le bonheur de porter dans sa chambre, et le lendemain à la caverne, sans avoir été vu de personne.

— Billy, mon enfant, lui dit la vieille ménagère, quand il ramena ses pourceaux dans les cours, nous avons un voleur ici, un hardi voleur, je t'en réponds. Elle entama alors l'énumération de tous les larcins qu'avait subis son garde-manger, et finit par raconter l'aventure du jambon, que Billy écouta la tête aussi haute qu'il lui fut possible.

Le mois de novembre était arrivé; déjà le froid devenait très-piquant dans les montagnes. Le rocher qu'habitait Werstein n'ayant qu'une ouverture fort étroite l'avait tenu jusqu'alors à l'abri des frimas, grace à la précaution que prenait Billy tous les soirs de boucher l'entrée avec une quantité de broussailles qu'il avait rassemblées pour cet usage; mais comme le comte ne tarda pas à se plaindre d'avoir passé la nuit sans pouvoir se réchauffer, il était facile de prévoir

Digitized by Google

que, les neiges et les glaces arrivées, le lieu ne serait plus tenable. Depuis trois semaines à peu près, Werstein souffrait beaucoup moins de sa jambe, quoiqu'il ne pût encore cependant faire plus de vingt pas sans que l'enflure ne reparût aussitôt. Billy se serait grandement réjoui de ce mieux, si le froid qui lui faisait craindre d'autres accidens pour le comte ne l'eût pas autant tourmenté. Il s'occupait sans cesse de chercher un moyen pour parer à cet inconvénient, lorsqu'un jour où Nicod était absent, et qu'il venait de dire adieu à Dolly, il vit dans la salle en sortant deux ou trois habits du fermier qu'on avait étendus sur une table pour les mettre à l'air. Dans le nombre se trouvait une grosse redingote que Nicod ne portait plus, vu que les taches et les trous n'en laissaient distinguer la couleur qu'à des yeux fort habiles. — Oh! se dit Billy, plus vivement tenté qu'il n'aurait pu l'être par la vue d'une couronne, comme il aurait chaud s'il avait cela sur le corps! et la redingote fut emportée. Werstein, comme on doit bien le sentir, n'eut pas le courage de gronder le jeune pâtre; mais il fut irrévocablement convenu entre eux que Billy ne prendrait plus rien.

Billy ne conduisait plus ses bêtes aux champs

Digitized by Google

que le matin. Le soir on l'employait à divers ouvrages de la ferme. Deux jours après celui dont nous venons de parler, il remarqua que Dolly passait et repassait sans cesse, tandis qu'il aidait Jervis, un des garçons de ferme, à serrer les légumes secs. Il se hâta de finir sa besogne, et d'aller la joindre sur un banc où elle s'était assise. — Est-ce que vous avez pleuré, Dolly? est-ce que vous avez du chagrin? lui dit-il en s'asseyant près d'elle.

— Oui, répondit Dolly sans pouvoir retenir ses larmes, j'ai du chagrin, un grand chagrin. On a volé un habit à mon père; savez-vous, Billy, qu'on a volé un habit à mon père? Tout en parlant ainsi, Dolly attachait ses grands yeux bleus sur le jeune pâtre, qui baissait les siens sans répondre. — Et savez-vous aussi, ajouta-t-elle en fondant en pleurs, que le méchant Jervis prétend qu'il n'est entré que vous dans la salle où on avait mis les habits?

— Dolly, répondit Billy en élevant la main vers le ciel et d'un ton solennel que la petite ne lui avait jamais vu prendre, Dieu nous voit, Dieu sait tout, il sait que je ne suis pas coupable.

— Je le crois, Billy, je le crois! s'écria Dolly

Digitized by Google

dont la charmante figure devint tout à coup rayonnante de joie. Oh! que je serais malheureuse si vous aviez fait une vilaine action! Et jamais Dolly ne prononça un mot de plus sur ce sujet.

— Je ne sais pas ce qui se passe, dit un matin le jeune pâtre à Werstein, mais le pays se remplit de troupes; on dit qu'on en voit arriver de tous côtés, et il en a passé hier près de notre village, qui est pourtant bien isolé.

Cette nouvelle donna beaucoup à penser au comte; car elle lui prouvait que Jacques était plus que jamais affermi sur son trône. Il fallait que la rébellion, si elle avait éclaté sur quelques points, eût été bien promptement étouffée, pour que le gouvernement osât dégarnir l'Angleterre de troupes, en envoyant des régimens en Ecosse. S'il en était ainsi, aucun lieu dans les trois royaumes ne pourrait être maintenant un asyle sûr pour lui. Les montagnes seraient visitées; sans nul doute, il n'échapperait pas long-temps aux recherches des soldats. Telles étaient les pénibles réflexions du comte, qui ne ferma pas les yeux de la nuit. Ce qui contribuait beaucoup, peut-être, à lui faire juger sa situa-

Digitized by Google

tion aussi dangereuse, c'est qu'elle commençait à lui devenir insupportable. On était alors aux premiers jours de décembre ; il y avait donc plus de trois mois qu'il vivait dans ce rocher, privé, non-seulement de ce qui est commode, mais de ce qui est presque nécessaire à la vie ; son courage était à bout. Il aurait donné tout au monde pour se retrouver dans le Northumberland, où du moins il avait des amis chez lesquels il pourrait rester caché jusqu'à ce qu'il trouvât moyen de gagner la mer et de s'embarquer ; mais comment retourner dans le Northumberland ? Il n'avait pas de cheval, il se soutenait encore à peine sur sa jambe, et les chemins déserts qu'il lui faudrait prendre, étaient longs et fatigans ?

Le comte n'essaya pas de cacher à Billy les tristes pensées qui l'occupaient. Sa conversation ne roula plus que sur les divers expédiens propres à satisfaire le désir qu'il avait de quitter sa retraite pour en chercher une autre. Tout difficile qu'était ce projet à exécuter, Billy ne put voir Werstein tomber dans la tristesse, changer et maigrir en peu de jours d'une manière effrayante, sans se résoudre à tout faire pour l'aider à sortir d'un asyle où d'ailleurs le comte ne

Digitized by Google

lui paraissait plus être en sûreté, à en juger par les renseignemens (bien imparfaits, comme on pourra le voir) qu'il parvenait à recueillir çà et là, sur l'agitation qui se manifestait dans le pays.

Le premier point, le point indispensable étant de se procurer un cheval, les deux amis s'arrêtèrent à un plan assez bien conçu, et dont l'exécution paraissait si facile au jeune pâtre, que Werstein, qui aurait été cent fois se livrer aux soldats de Jacques avant d'exposer l'enfant, finit par se laisser convaincre du peu de danger qu'il offrait.

Billy, après avoir porté au comte de quoi se nourrir pendant quelques jours et avoir reçu de lui l'argent nécessaire à l'achat d'un cheval, obtint de maître Nicod la permission de s'absenter pendant la journée du lendemain, sous le prétexte d'aller visiter un cousin de son père qui logeait à quelques milles. Il partit, ayant eu grand soin de mettre ses plus beaux habits, sa plus fine chemise, de brosser ses cheveux bruns proprement, enfin de relever sa bonne mine naturelle, au point que Dolly, en le voyant si brave, lui dit qu'il avait tout-à-fait l'air d'un fils de lord partant pour la

Digitized by Google

chasse ; car il est bon de dire que Billy était en veste.

Le jeune pâtre, pour plus de précaution, suivit d'abord, au risque de perdre du temps, la route qu'il était censé devoir suivre pour se rendre chez son cousin ; mais dès qu'il eut perdu de vue son village, il revint sur ses pas et prit le chemin de Dumfries, chemin qu'il connaissait si peu, qu'il s'en détourna plus d'une fois. Il arriva donc à la ville beaucoup plus tard qu'il ne l'aurait voulu. Aussi ne donna-t-il pas un moment à l'admiration que lui aurait causée en toute autre circonstance la vue d'une capitale de province. Il se hâta, après avoir mangé un morceau, d'aller à la recherche d'un maréchal. S'adressant au premier qu'il découvrit : — Pourriez-vous, lui dit-il, m'indiquer dans la ville un cheval à vendre, qui soit bon, et qui ne soit pas trop cher.

— Pour qui donc, mon petit ami? répondit cet homme, en attachant un regard moqueur sur la veste du jeune garçon ; si peu cher que soit l'animal, ce n'est pas pour vous, j'imagine?

— C'est pour Nicod Jeffreys, le fermier de L***, et voilà l'argent pour payer, répliqua Billy,

Digitized by Google

sans aucune hésitation, montrant en même temps dix guinées qu'il tira de sa poche.

— Et Nicod Jeffreys ne vient pas lui-même? reprit le questionneur.

— Il est dans son lit, malade; il sait que je me connais en chevaux presque aussi bien que lui d'ailleurs, puisque c'est moi qui soigne la jument de sa cariole.

— A merveille, repartit le maréchal. Et bien, je sais un cheval à vendre; si vous voulez entrer dans la salle basse pour attendre un instant que j'aille passer mon habit, je vous conduirai chez la personne qui veut s'en défaire.

Le jeune pâtre n'hésita point à accepter cette offre. Il entra dans la salle, si éloigné de concevoir aucun soupçon, que le soin qu'il vit prendre au maréchal de fermer, en sortant, la porte qui donnait sur la rue, ne fut pas suffisant pour l'éclairer. Un hasard fatal néanmoins voulait que non-seulement cet homme connût Nicod Jeffreys, mais encore que Nicod Jeffreys fût venu le matin même à Dumfries, où précisément il avait déjeuné chez le maréchal avant de repartir. Il résulta de tout ceci qu'un quart d'heure ne s'écoula pas, sans que Billy vît revenir son homme accompagné de deux huissiers, qui l'arrêtèrent au

Digitized by Google

nom de la loi, pour le conduire chez le schériff.

Arrivé devant le juge, Billy répondit avec la plus grande franchise à toutes les questions qui concernaient son nom, son état, le lieu qu'il habitait, etc. Il avoua même aussitôt, que le fermier ne l'avait point chargé de lui acheter un cheval; mais il ne voulut jamais dire, ni qu'il en eût reçu la commission d'une autre personne, ni de qui il tenait les dix guinées, qu'on venait de déposer sur le bureau du schériff, et qu'il convenait bien ne point lui appartenir. Il se contenta d'affirmer devant Dieu qu'il n'avait pas volé cet or, et se laissa conduire en prison, sans qu'on lui arrachât un mot de plus qui dût faire croire à son innocence.

Dès le soir même, le fermier Jeffreys fut assigné à venir le lendemain à Dumfries, avec toute sa famille, porter témoignage sur un voleur qu'on venait d'arrêter, et qui disait habiter sa ferme. Toute la famille de Nicod consistait dans la personne de sa fille, qu'aux termes de l'assignation, il se crut obligé d'amener avec lui. Le pauvre Billy eut donc la douleur de subir, en présence de Dolly et du brave homme, qui, depuis dix ans, lui tenait lieu de père, un second interrogatoire, dans lequel il ne se justifia pas plus qu'il ne l'a-

Digitized by Google

vait fait dans le premier. — Si tu n'as pas volé, lui disait le bon fermier, nomme donc la personne qui t'a donné les dix guinées, et Sa Grace va te laisser repartir avec moi.

— Nommez, Billy, nommez, lui criait Dolly, tout en larmes, en joignant ses jolies petites mains.

— Je ne la nommerai pas, répétait Billy, dont les joues pâles, les lèvres tremblantes n'attestaient que trop l'effort qu'il faisait sur lui-même, et l'angoisse qu'il lui fallait supporter.

Quoique Nicod Jeffreys eût évité dans son témoignage de dire un seul mot des différens larcins dont il avait eu lui-même à se plaindre, le souvenir qu'il en conservait néanmoins, se joignant à la circonstance présente, ne le conduisait pas à penser que Billy fût innocent. Il en était résulté que son témoignage en faveur du malheureux enfant portait plutôt le caractère d'une pitié bien naturelle en pareil cas, que celui de la persuasion. Cette nuance n'avait point échappé au shériff, qui ne crut pas pouvoir se dispenser de renvoyer l'accusé en prison pour être jugé aux premières assises.

Quand elle entendit prononcer cette sentence,

Digitized by Google

Dolly éclata en sanglots, et Jeffreys ne put retenir ses pleurs. — Ne pleurez pas, Dolly; ne pleurez pas, maître Nicod, dit le jeune pâtre, en versant lui-même quelques larmes. Dieu juge aussi, et c'est là le bon jugement. Comme il s'apprêtait alors à suivre les huissiers qui devaient le reconduire dans la prison, Dolly trouva moyen de s'approcher, de serrer une dernière fois la main de son ami d'enfance, et d'y glisser une pièce d'argent : c'était un schelling, c'était tout ce que possédait Dolly.

La journée de la veille cependant s'étant écoulée tout entière sans que Billy fût de retour, le comte avait passé la nuit sur pieds dans une inquiétude inexprimable. Les suppositions les plus sinistres ne tardèrent pas à tourmenter son esprit, à lui faire maudire l'égoïsme qui lui avait fermé les yeux sur tous les dangers auxquels un pauvre enfant allait s'exposer pour lui. Devant les alarmes qu'il concevait alors pour le jeune pâtre, toute crainte personnelle s'anéantit : dès que le jour parut, il se mit à parcourir les rocs qui entouraient sa retraite en appelant Billy, à haute voix ; il se rendit sur la place où leur première rencontre avait eu lieu, et de laquelle l'œil pouvait planer sur le pays environnant ;

Digitized by Google

mais ne voyant point reparaître l'enfant, quoique la matinée fût très- avancée, ses craintes devinrent telles qu'il n'hésita pas à se rendre chez le fermier.

Comme il ignorait jusqu'à la direction qu'il lui fallait prendre pour arriver à L***, Werstein descendit dans la plaine par le premier sentier qu'il trouva, et qui le conduisit bientôt sur un chemin plus fréquenté, où il espérait apprendre de quelques passans la route de la ferme. Il marchait aussi vite que lui permettait sa faiblesse, lorsque tout à coup il se trouve cerné, pour ainsi dire, par une foule innombrable de gens qui accouraient de la plaine, qui descendaient des collines en criant : avec nous! avec nous! sur Dumfries! le comte, à qui la fuite est impossible, n'essaie pas même de rebrousser chemin, il se résigne à son sort, il se croit arrivé à son dernier moment, quand les cris : vive Marie! vive Guillaume! à bas les papistes! retentissent délicieusement à son oreille.

On juge s'il crut alors devoir éviter ceux qui proclamaient sa délivrance! Il se mêle au contraire à ces groupes tumultueux, et parvient, non sans peine, à s'instruire des dernières nouvelles arrivées d'Angleterre. Jacques, abandonné

Digitized by Google

du peuple et de l'armée, n'avait plus d'autre ressource que celle de passer en France, Guillaume allait entrer dans Londres ; enfin la révolution était consommée.

La troupe qui venait de recruter Werstein se composait en grande partie de pauvres paysans et d'hommes de la plus basse classe, qui, presque tous Caméroniens (1), croyaient avoir trop d'outrages à venger pour ne pas être, dans les circonstances présentes, la terreur des habitans paisibles ; cependant cette troupe était dirigée par quelques gens dont il fut aisé au comte de se faire reconnaître pour un ami. Tout en les suivant, il apprit qu'il marchait en tête du rassemblement, quand les chefs furent parvenus à y établir une apparence d'ordre, un homme qui avait quitté Dumfries le matin même, pour aller chercher du renfort, attendu la nouvelle qu'une armée de papistes irlandais marchait sur cette ville. Le comte s'en approcha aussitôt dans l'espoir d'apprendre de lui quelque chose du jeune pâtre. Le bonheur voulut en effet que cet artisan, qui était voisin du maréchal, eût entendu par-

(1) Les Caméroniens étaient ceux des non-conformistes qui avaient le plus souffert des persécutions exercées sous le règne de Jacques et sous celui de son frère.

Digitized by Google

ler de l'aventure de Billy, et l'on peut juger de la joie qu'eut Werstein de savoir enfin où retrouver le malheureux enfant dont il lui était si facile de reconnaître l'innocence. Comme il se sentait hors d'état d'aller à pied jusqu'à Dumfries, il obtint de ses nouveaux amis, qu'il prit soin de régaler grandement en route, la permission de louer un cheval et de les précéder. Il arriva donc dans la ville long-temps avant les braves qui venaient combattre la chimérique armée irlandaise, et dont les exploits dans la journée se réduisirent à déchirer quelques soutanes de pauvres prêtres catholiques.

Tout semblait réussir au comte depuis sa sortie des montagnes. La première personne qu'il rencontra en entrant dans Dumfries, fut un parent du marquis d'Athole, dont il était connu, et qui lui offrit tous ses services ; car le marquis, ainsi que sa famille, venaient de se prononcer hautement en faveur de Guillaume. Werstein pria donc le jeune lord de vouloir bien l'accompagner chez le sheriff, ne voulant prendre aucun repos qu'il n'eût terminé cette affaire. Satisfait des explications qu'il reçut, le juge ne résista pas à la demande du jeune lord, et, moins d'une heure après son arrivée dans la

ville, le comte avait la joie de serrer Billy sur son cœur.

Rendu à la liberté, le jeune pâtre accepta avec reconnaissance l'offre que lui fit Werstein de l'emmener à Londres et de ne plus se quitter. Avant de partir, le comte écrivit à Nicod Jeffreys une lettre qui contenait la justification complète de son libérateur, et à laquelle il crut devoir joindre vingt-cinq guinées, somme plus que suffisante pour dédommager le fermier des innocens larcins dont il l'avait rendu victime.

Après avoir passé trois mois à Londres, le comte quitta cette ville, laissant son maître affermi sur le trône, pour se rendre à Amsterdam, où Guillaume l'envoyait remplir un poste important. Son premier soin, dès qu'il fut établi dans la capitale de la Hollande, fut de donner des maîtres à Billy, dont il voulait soigner l'éducation de manière à réparer le temps perdu. L'objet de cette affectueuse sollicitude répondit si bien à son attente, que moins de deux ans suffirent pour faire du pauvre petit pâtre un des jeunes gens les plus instruits et les plus distingués de la ville. Werstein, qui avait attendu ce moment pour acquitter sa dette, autant qu'il pensait pouvoir le faire, demanda à son jeune ami

Digitized by Google

quelle carrière il désirait embrasser. Billy Petterson ayant choisi celle du commerce, le comte le plaça chez le premier négociant de la ville, monsieur Van-Derner, auquel il le recommanda comme il aurait pu recommander son propre fils, en déposant une somme de quatre mille ducats (1), dont Billy devait être mis en pleine possession dès qu'il serait en état de la faire valoir lui-même.

Nous ne suivrons pas notre héros pendant les dix années qui suivirent, et dont il passa les six dernières, soit à Batavia, soit dans d'autres villes commerçantes de l'Inde, où l'appelaient les affaires de la maison Van-Derner, à laquelle il était alors associé. Il suffit de dire qu'avant l'âge de trente ans, sa fortune se trouvait déjà trop considérable pour qu'il éprouvât le moindre désir de l'augmenter encore, et ce fut bientôt à revoir l'Europe que tendirent tous ses vœux. N'ayant jamais résidé long-temps dans une même ville, Billy Petterson n'avait pu se lier d'aucune amitié intime dans le Nouveau Monde, et, comme par la même raison, peut-être, il ne s'était point marié, la sécheresse de son exis-

(1) Le ducat équivaut à onze francs dix sols de notre monnaie.

Digitized by Google

tence lui rendait chaque jour plus désirable un changement de situation. Au sein du luxe que lui permettait sa richesse, il lui arrivait de soupirer en songeant à l'époque où Dolly ou la vieille Rachel lui donnaient quelques noix pour manger avec son pain ; et sous le beau ciel qu'il contemplait, il regrettait le temps brumeux de sa chère Ecosse. Le besoin qu'il éprouvait sans cesse de revoir son bienfaiteur se joignant à l'ennui qui de plus en plus le gagnait, il prit enfin le parti de repasser en Hollande, dans l'intention de réaliser sa fortune et de se retirer des affaires.

Lorsque Billy arriva dans la ville d'Amsterdam, le comte de Werstein s'y trouvait encore, et l'on peut imaginer la joie que tous deux eurent à se revoir. La première fois qu'il leur fut possible de causer seuls ensemble, le jeune négociant parla sans aucun détour du désir qu'il avait d'abandonner le commerce. — Je suis, dit-il, beaucoup plus riche que je n'ai jamais souhaité de l'être, et surtout je suis terriblement las de courir le monde.

— Tu vivras donc oisif? dit le comte; songe que tu n'as pas vingt-neuf ans.

— Je vivrai sur mon bien que je ferai valoir.

Digitized by Google

Ne puis-je pas demain, si je veux, devenir un des plus riches propriétaires du Dumfries-Shire?

— C'est donc dans le Dumfries-Shire que tu veux te retirer? répliqua Werstein en souriant, la maladie du pays te gagne.

— Il est vrai, répondit le jeune homme, c'est là que je suis né, c'est là que je désire finir mes jours. Il m'arrive si souvent de penser à notre vallée, à la ferme de maître Nicod, que je ne veux pas mourir sans avoir revu tout cela.

— Et mon rocher? dit Werstein en riant.

Billy, pour toute réponse, leva ses yeux vers le ciel et saisit la main de son bienfaiteur qu'il allait porter à ses lèvres, si celui-ci ne l'en eût empêché en le serrant dans ses bras.

— Va donc pour le Dumfries-Shire, dit le comte, j'aime bien mieux te savoir établi là que dans le Nouveau Monde.

— Oh! monsieur le comte! s'écria Billy, ce qui m'a décidé surtout à quitter ma vie errante, n'est-ce donc pas l'idée de pouvoir chaque année venir vous voir à Londres, en Hollande, partout où vous serez enfin; tout autre désir, je puis bien vous le jurer, n'a été pour moi que secondaire, et pourtant le vide de mon

Digitized by Google

existence est plus pénible que vous ne pouvez l'imaginer, car vous avez beaucoup d'amis, une nombreuse famille. Moi, je suis encore seul au monde, sans avoir pu former jusqu'ici aucun de ces liens d'affection qui me rendraient heureux, j'en suis sûr.

— Ainsi tu veux te marier?

— Sans doute, si je trouve une femme qui m'aime; mais je n'en suis pas encore là de mes châteaux en Espagne. J'ai vu tant de jolies personnes à Batavia sans désirer en épouser aucune, que je me crois destiné à n'être jamais amoureux. Je m'en tiens aux douces idées de revoir nos bruyères, d'embrasser maître Nicod, Rachel, surtout de rapporter à Dolly un schelling que j'ai toujours conservé, que je n'échangerais pas contre tous les trésors du monde. Maintenant Dolly doit être mariée depuis longtemps; elle était si jolie! j'espère la trouver mère de famille, et je me suis juré que ce schelling établirait ses garçons et marierait ses filles.

Un mois après cet entretien, Billy respirait l'air de son pays natal. Roulant dans une bonne voiture sur la route de L***, il ne se lassait pas de faire admirer au valet de chambre qui l'accompagnait la beauté des sites agrestes dont la

Digitized by Google

vue enchantait ses regards. La nuit, qui vint mettre un terme à l'enthousiasme de notre héros, le décida à s'arrêter dans la première auberge où l'on pourrait trouver un lit et un souper passable ; il descendit donc dans une petite ville, qu'il ne tarda pas à reconnaître pour celle où douze ans plus tôt il était venu à pied, vêtu d'une mauvaise veste, acheter des plumes et du papier. Ce contraste fit naître en lui tant de pensées diverses, éveilla tant de souvenirs, qu'il en aurait oublié le besoin qu'il avait de se mettre à table, si le maître de l'auberge, toujours soigneux pour les riches voyageurs, ne se fût empressé de venir prendre ses ordres, et lui demander s'il était satisfait de son appartement.

Billy accueillit de la manière la plus gracieuse le premier habitant du Dumfries-Shire qui lui adressait la parole; il commanda un excellent repas en invitant son hôte à le partager avec lui, ce que l'aubergiste accepta, après quelque façon, d'un air aussi flatté que surpris.

Le premier soin du voyageur, dès qu'il se fut mis à table avec maître Crosbie (c'était le nom de l'aubergiste), fut de demander des nouvelles du plus riche fermier des environs, Nicod Jeffreys. — Riche! répondit Crosbie; il faut que

Digitized by Google

Votre Honneur ait quitté depuis bien long-temps le pays pour appeler ainsi le pauvre Nicod.

— Je ne suis pas venu dans le Dumfries-Shire depuis douze ans, dit Billy, plus charmé d'apprendre que son vieil ami vivait encore, qu'affligé de le savoir ruiné.

— Et depuis douze ans, reprit l'aubergiste, il a passé furieusement d'eau sous les arches du pont de Dumfries; Votre Honneur n'ignore pas que, s'il était bon alors de se montrer l'ami du roi Jacques, il aurait mieux valu plus tard se montrer l'ami du diable. Pour son malheur, Jeffreys s'est entêté à rester jacobite, quand il n'était plus temps de l'être; en sorte que les soldats du roi Guillaume ont vécu chez lui à discrétion. Votre Honneur doit bien penser que la ruine du pauvre homme s'en est suivie; bestiaux, bêtes de somme, tout a disparu en moins de rien; ce n'est qu'à grand'peine aujourd'hui qu'il paie le loyer de sa ferme, et je crois qu'il sera bientôt forcé de la quitter.

— Le lord pourrait-il bien être capable d'un trait aussi odieux? dit Billy d'un air indigné.

— Le lord! repliqua Crosbie; il y a, ma foi, beau temps que le lord est passé en France, à telle preuve qu'il vient d'y mourir. On avait con-

Digitized by Google

fisqué ses biens, mais je ne sais pas trop pourquoi on n'a pas pu confisquer la terre de L*** ; car c'est son neveu qui vient de la mettre en vente.

— La terre de L*** est à vendre ! s'écria Billy. Et où la vend-on, je vous prie?

— Dans notre ville, répondit Crosbie. Si demain vous voulez que je conduise Votre Honneur chez celui qui est chargé de...

— Ce soir même, dit aussitôt Billy, il ne sera pas trop tard si nous nous dépêchons de souper; et comme on va vite en affaires, quand on est porteur d'un portefeuille bien garni, Billy se coucha propriétaire du château de L*** et de toutes ses dépendances.

Ce ne fut pourtant pas du château, tout magnifique qu'il était, que le jeune négociant se hâta de prendre possession. Dès le lendemain matin, il pria son hôte, dont la considération pour lui n'avait plus de bornes, de le conduire à la ferme, et de l'y présenter comme l'acquéreur de toutes les terres de L***, en prenant grand soin néanmoins de ne point le nommer.

Nicod Jeffreys, que le chagrin et l'âge avaient changé au point qu'en l'abordant Billy eut peine

Digitized by Google

à le reconnaître, trouva tout naturel que le nouveau maître de la ferme voulût recevoir de lui quelques renseignemens sur une acquisition faite aussi précipitamment; et il voulait entrer aussitôt dans différens détails concernant l'étendue et la nature des terrains qu'il tenait à bail. Mais le jeune négociant, avant tout, se hâta de rassurer le bon fermier sur les inquiétudes de plus d'un genre qui devaient tourmenter le pauvre homme.

— Monsieur Jeffreys, lui dit-il, j'ai appris avec quelle habileté vous avez toujours fait valoir la ferme de L***: je crois devoir vous dire que mon projet est de baisser de beaucoup votre bail, outre qu'avec les gens qui vous ressemblent, je n'hésite jamais à donner tout le temps nécessaire pour s'acquitter.

A ces mots, le pauvre vieillard fut saisi d'une surprise qui égalait sa reconnaissance. — J'espère ne pas abuser de tant de bontés, dit-il; j'espère, avant peu, pouvoir.... et sa vive émotion l'empêcha de continuer.

— Ne parlons pas de tout cela; ce sont choses convenues entre nous, reprit Billy, qui ne voulait pas céder à l'attendrissement que lui-même éprouvait. Dites-moi maintenant, monsieur Jeffreys, continua-t-il en riant, si vous voulez

Digitized by Google

nous régaler à déjeûner d'un de ces excellens fromages que l'on fait ici?

— Vous avez donc parlé de mes fromages à Son Honneur? dit Nicod, en se tournant d'un air satisfait vers Crosbie, qui, sur un regard de Son Honneur, n'hésita pas à faire un geste affirmatif.

— Le déjeuner sera prêt à l'instant, reprit le bon fermier, et il se mit à appeler Dolly et Rachel de toutes les forces de sa poitrine.

Billy avait appris de l'aubergiste que la vieille Rachel vivait encore, et que Dolly n'était point mariée; il savait donc d'avance qu'il allait retrouver sous le toît de la ferme tous les êtres qui lui avaient été chers dans son enfance, et il s'était bien promis de résister à sa première émotion. Il n'en est pas moins vrai que cette émotion croissait de moment en moment, au point que lorsqu'il entendit retentir dans cette salle, où rien n'était changé depuis douze ans, des noms si connus de son cœur, il fut obligé d'aller se mettre à la fenêtre, et d'y rester quelque temps, pour calmer la plus douce agitation qu'eût jamais éprouvée son ame.

Quand il se retourna, Rachel et Dolly mettaient le couvert. Il reconnut aussitôt la première; mais

Digitized by Google

la seconde n'était plus cette petite fille, dont il se souvenait en Hollande et dans le Nouveau-Monde comme d'un joli enfant. Quoique Dolly approchât de vingt-trois ans, sa fraîcheur, grâce à la vie champêtre, égalait sa beauté. Une taille ravissante, une figure noble et douce en faisaient une des plus charmantes créatures qu'on pût voir, et Billy, depuis quelques minutes, attachait ses regards sur elle dans une sorte d'extase, quand le fermier la lui présenta comme sa fille.

Ce ne fut pas sans faire un grand effort sur lui-même que Billy parvint à n'adresser qu'un compliment poli à l'objet de sa première et de sa plus chère affection; à peine eut-il ouvert la bouche cependant, que Dolly tressaillit, elle leva aussitôt ses yeux, qu'elle avait toujours tenus baissés jusqu'alors, et la vue de cette figure, que douze ans d'absence et le soleil de l'Inde n'avaient pu changer pour elle, la saisit d'une surprise et d'une émotion qui n'échappèrent point à celui qui venait de les faire naître.

Quoique Billy prît soin de parler à table du pays lointain dont il arrivait comme du pays où il était né, Dolly ne cessait pourtant point de le regarder à la dérobée. Chaque fois surtout que le nouveau seigneur faisait entendre sa voix, le

Digitized by Google

visage de la belle fille prenait une expression d'étonnement mêlé de plaisir, qui le rendait vraiment enchanteur; aussi Billy ne se lassa-t-il pas de lui adresser la parole, jusqu'à l'instant où il crut enfin qu'il était temps de prendre congé.

Pendant cette journée et la nuit suivante, Billy Petterson ne put songer qu'à Dolly, qui de même vraisemblablement n'avait cessé de penser au nouveau seigneur, lorsque le lendemain il retourna à la ferme. Cette fois il s'y rendit seul. Maître Nicod était aux champs, il ne trouva donc que Dolly, qui travaillait dans la salle. Sans paraître s'apercevoir de l'extrême embarras que son arrivée imprévue faisait éprouver à la jeune fille, il s'assit près d'elle, et lui parla d'abord de choses indifférentes; puis il en vint adroitement à lui demander d'un air de franchise pourquoi sa vue avait semblé la troubler si fort la veille.

— C'est une ressemblance, la ressemblance la plus surprenante, répondit la jeune fille en jetant un regard timide sur le riche propriétaire de L***.

— Entre moi et un ami sans doute? reprit Billy.

— Oh! oui, un ami! un ami bien cher! répondit-elle, avec un accent auquel Billy n'aurait

Digitized by Google

jamais pu résister sans l'extrême désir qu'il avait de s'assurer entièrement de son bonheur; vous lui ressemblez tant, ou plutôt il ressemble tant à Votre Honneur, ajouta Dolly en se reprenant d'un ton respectueux, que je croyais le revoir, quoique malheureusement je doute qu'il vive encore.

— Il y a donc long-temps qu'il vous a quittée?

— Douze ans. Et de questions en questions, Billy eut la joie de s'entendre raconter sa propre histoire, depuis le jour de sa naissance, jusqu'à l'instant où les huissiers du sheriff l'avaient reconduit en prison. Dolly mettait dans son récit tant de chaleur et d'intérêt, qu'elle ne remarquait pas le trouble de son auditeur. — Enfin, dit-elle en terminant, enfin son innocence a été reconnue de tout le monde ici : ce comte de Werstein a écrit à mon père; pour moi, je n'avais pas besoin de sa lettre : j'étais sûre, oh! comme j'étais sûre que Billy n'était point coupable!

Billy, trop ému, trop heureux pour dissimuler plus long-temps, avait pris la main de Dolly, il la pressait de ses lèvres, il allait se nommer, quand Nicod entra dans la salle.

Instruit de la venue de son jeune seigneur, le

Digitized by Google

brave homme arrivait chargé d'une liasse de comptes relatifs aux dernières années de son fermage. Il pria donc Billy de s'asseoir à une table, près de laquelle Dolly, qui ne pouvait se décider à quitter la place, venait de reprendre son ouvrage. Il parla et compta long-temps, il est vrai, sans être écouté; mais Billy lui prêta l'attention la plus touchante quand il en vint au récit des pertes cruelles qu'il avait essuyées; car alors les yeux du bon vieillard se remplirent de larmes: – Trop heureux, dit-il en les essuyant avec sa main, trop heureux, après avoir été un des plus riches fermiers de l'Ecosse, si les bontés de Votre Honneur m'arrachent à la misère ainsi que ma pauvre Dolly; car c'est pour elle surtout que ma ruine m'a été sensible: point de dot, point de mari, et la chère enfant sait bien qu'elle mourra fille

— Elle se trompe! elle se trompe! s'écria Billy; car si vous y consentez, maître Nicod, je serai ce mari, et voici la dot, ajouta-t-il, en jetant un schelling sur le tablier de Dolly.

MADAME DE BARW.

Digitized by Google

Digitized by Google

D'HEUREUX JOURS EN 93.

SOUVENIR.

— « Citoyen, tu me trompes, et tu me feras guillotiner.

— Je t'assure, citoyenne...

— Est-elle ta femme?

— Non, citoyenne.

— Si elle n'est pas ta femme, est-elle?...

— Oui, citoyenne.

— Je n'en crois rien ; tu lui parles à peine; elle est dans sa chambre comme dans une cellule ; tu frappes avant d'entrer, tu restes un instant; ce

Digitized by Google

n'est pas ta maîtresse, c'est une religieuse, et tu es un ci-devant..... Je vais vous dénoncer à la section.

—Mais...

— Pas de mais. Es-tu patriote?

—Sans doute.

— Est-elle patriote?

— Comme moi.

— Eh bien, vivez patriotiquement ensemble! ou bien quittez ma maison.»

Cette conversation singulière se tenait en 93, dans un des quartiers les plus retirés de Paris, entre une femme de quarante à cinquante ans, portant une carmagnole, et un beau jeune homme de vingt-cinq ans, modestement vêtu, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une tournure très-distinguée.

— «Je ne déteste point cette jeunesse, continua la citoyenne Régulus; elle est assez gentille, et pourrait faire une déesse de la Raison; mais ça ne sort pas de chez soi, ça ne fredonne pas la carmagnole, ça n'a d'amans que pour rire; c'est suspect, et je ne veux pas de suspect à la maison. Ce que j'ai dit est dit, citoyen; change de domicile; Régulus va te rendre ton permis,

Digitized by Google

ou bien fais ce que je t'ai dit... » Le jeune homme baissa les yeux et ne répondit rien.

L'exigence de la citoyenne Régulus peut étonner, mais il faut se reporter à l'époque de 93. Depuis quinze jours, elle avait reçu et logé dans sa maison un jeune homme et une jeune femme qui lui avaient été adressés par le citoyen Cincinnatus, de Vaugirard. On lui avait dit qu'ils étaient mari et femme. Mais depuis leur entrée dans la maison de la citoyenne Régulus, la jeune femme était restée presque toujours enfermée dans sa chambre; jamais elle n'était descendue dans la rue. Cette conduite faisait parler dans le voisinage; on répétait les noms de religieuse, de ci-devant, d'aristocrate, de prêtre. Le citoyen Régulus était des plus ardens à la section. Il voulait conserver sa bonne réputation républicaine. S'il était démocrate au club, il était despote à la maison; et puis sa femme craignait de le compromettre lui-même; car à cette époque-là un pur pouvait tout à coup devenir suspect.

Le jeune homme était consterné; on était à l'un des momens les plus tristes de la Terreur; une main de fer semblait peser sur Paris; les barrières étaient fermées; on ne pouvait changer

Digitized by Google

de domicile sans en obtenir la permission des autorités du quartier. Les noms des habitans affichés à la porte des maisons, étaient là pour exciter l'attention de la police ; il y avait danger de mort, danger imminent pour *elle* à être reconnue. — Il sentait son courage défaillir.

Elle s'en aperçut quand il entra. « Qu'avez-vous, lui dit-elle, Alphonse ? vous êtes pâle !... Avez-vous encore quelques tristes nouvelles à m'apprendre ?... De nouvelles victimes ont-elles succombé ?...

« Non, Mademoiselle, répondit le jeune homme. Ce que j'ai à vous dire est, au contraire, rassurant. Les journaux annoncent que le comte de.... est passé en Angleterre...

« Il a fait une grande perte, dit mademoiselle de Sainte-Albe, et nous devons pleurer à jamais celle qui nous a été ravie. Ma tante... sa mère... Alphonse, je me souviendrai toujours, et de l'instant où elle me fut enlevée, et de celui où vous m'avez arrachée d'une maison funeste, d'où bientôt j'allais sortir pour périr comme ma pauvre tante. J'éprouve chaque jour le besoin de vous assurer de ma reconnaissance. »

Comme elle disait ces derniers mots, Alphonse

Digitized by Google

prit ses mains dans les siennes. Il était si heureux de cette familiarité ! il était si content d'être son protecteur!

Il avait bien long-temps vécu humble et éloigné d'elle, quoique dans la même maison. Le père d'Alphonse, célèbre avocat au parlement de Paris, avait été l'ami et le conseil du marquis de Sainte-Albe. Son fils, admis de bonne heure chez le marquis, y avait passé les plus belles années de sa jeunesse. Enfant, il avait joué avec Laure de Sainte-Albe, et Laure aimait bien Alphonse. Plus tard, elle entra dans un couvent, non sans avoir au départ tourné des yeux humides de larmes sur son jeune ami. Quand elle sortit du couvent, c'était peu avant la révolution, Alphonse, mûri par l'âge et la réflexion, avait compris qu'elle ne pouvait jamais être à lui. Mais cette certitude eut seulement pour résultat qu'il lui cacha son amour, et qu'il l'aima sans espoir. Dès son enfance, Laure avait perdu sa mère; M. de Sainte-Albe était mort peu de temps après que sa fille sortit du couvent : elle était restée chez la comtesse de... sa tante. Alphonse s'était alors rapproché de ces deux femmes qu'entouraient les dangers d'une époque désastreuse.

Digitized by Google

Il n'avait pu sauver la comtesse de.... qui avait été traduite au tribunal révolutionnaire et guillotinée. Mademoiselle de Sainte-Albe était demeurée seule dans sa maison, entourée de domestiques dénonciateurs. A chaque instant le sort de sa tante la menaçait. Elle n'avait au monde pour appui qu'Alphonse, sa famille entière ayant émigré. Il lui conseilla de fuir; elle avait, et elle aimait à avoir confiance en lui. Ils quittèrent ensemble l'hôtel Sainte-Albe, et se rendirent à Vaugirard, chez un ancien fermier du père de Laure, qui avait conservé un cœur d'homme, quoiqu'il se fît nommer Cincinnatus. Il ne put long-temps donner un asile à mademoiselle de Sainte-Albe qui était connue de toute la commune. Il envoya Alphonse et elle à Paris chez la citoyenne Régulus, en faisant le mensonge que vous savez.

Quand mademoiselle de Sainte-Albe eut retiré ses mains de celles d'Alphonse, l'exaltation de celui-ci l'abandonna. Tous les dangers que courait cette belle et innocente créature vinrent à sa pensée. Il ne savait cependant comment lui apprendre et les soupçons dont elle était l'objet, et le singulier moyen que la citoyenne Régulus

Digitized by Google

lui avait indiqué pour les dissiper. Néanmoins le péril était pressant; son devoir était d'en entretenir mademoiselle de Sainte-Albe.

Il commença par lui dire que sa vie trop retirée pouvait étonner le voisinage. A peine ouvrait-elle la bouche, quand un tiers était entre eux. Elle ne se servait jamais du langage du jour. Elle disait toujours *madame* au lieu de *citoyenne*, et ne tutoyait pas leur hôtesse...

— « J'aime si peu cette sotte familiarité, dit mademoiselle de Sainte-Albe, qui vous fait traiter des indifférens comme des amis. Jamais je ne tutoierai madame Régulus...

— « Mais cela est indispensable, dit Alphonse... vous ne pouvez vous figurer quels périls vous fait courir votre éloignement pour les manières de vos hôtes. Votre ton avec moi les étonne, Mademoiselle; pardonnez, la crainte des dangers que vous courez peut seule me faire dire pareille chose... »

Mademoiselle de Sainte-Albe rougit beaucoup. « Eh bien! Alphonse, dit-elle, il faut que je m'habitue à tutoyer l'univers... et je veux commencer par vous... je vous assure que je n'aurai nulle peine... Ecoutez, vous êtes triste... vous êtes

Digitized by Google

peu en train de lire, moi, peu en train d'écouter... jouons à un jeu... tutoyons-nous... et celui qui manquera, dit-elle avec un sourire, donnera un gage. »

Alphonse regarda avec délices cette figure rieuse qui lui rappelait l'enfance de mademoiselle de Sainte-Albe et leur ancienne familiarité. Il fut cependant un peu étonné de ce qu'elle tournait cette affaire en raillerie; c'est qu'il connaissait encore peu les femmes, et qu'il ne savait pas qu'elles possèdent surtout l'art de dire en riant ce qu'il y a de plus sérieux au monde.

Cependant le sourire disparut bientôt des lèvres de mademoiselle de Sainte-Albe, qui restèrent closes et muettes. Assise près d'une fenêtre, elle travaillait à l'aiguille. Alphonse était devant elle, triste, osant à peine respirer; et la conversation ne s'anima point. Mademoiselle de Sainte-Albe laissa tomber son fil; Alphonse le releva, le lui rendit sans mot dire; Laure le remercia d'un signe de tête : il était difficile dès lors qu'un gage fût donné.

Quelques phrases furent échangées, mais à la troisième personne; le *vous* et le *tu* n'y paraissaient pas.

Digitized by Google

La tristesse d'Alphonse augmenta. Il était revenu à cet état de gêne qui lui avait été jadis si pénible. L'abîme qui avait existé entre mademoiselle de Sainte-Albe et lui, et qui avait paru comblé, lui sembla se rouvrir. Il avait été si ému par les événemens du jour, qu'il baissa la tête, et qu'une larme brilla dans ses yeux noirs. Mademoiselle de Sainte-Albe s'en aperçut. Alors son visage s'anima, sa douce physionomie prit un caractère d'exaltation.

— « Oh! je te remercie, dit-elle, je te remercie de m'avoir sauvée; non, je ne me déciderai point à te tutoyer dans une phrase indifférente. »

Alphonse ne put que faire un geste d'affection.

Mademoiselle de Sainte-Albe baissa la tête sur son ouvrage. Une vive rougeur colora son front; puis, quelques minutes après, elle leva les yeux : ils rencontrèrent ceux d'Alphonse. Premier et doux regard! regard auquel on rêve toute la vie!

Alphonse quitta bientôt mademoiselle de Sainte-Albe; mais son cœur n'était plus oppressé, il ne craignait plus rien, il était heureux de tant de périls, il bénissait les dangers qui l'assié-

Digitized by Google

geaient, il n'y avait plus de place dans son cœur pour la crainte.

Cette joie indicible se calma bientôt. Il apprit que de nouvelles mesures de surveillance allaient être prises dans le quartier. Son hôtesse avait un ton froid avec lui qui lui faisait craindre que bientôt elle ne mît ses menaces à exécution. On ne parlait que de visites domiciliaires, que de prêtres réfractaires qu'il fallait traquer partout. Il sut qu'on avait pris des renseignemens sur mademoiselle de Sainte-Albe; il craignait tout pour elle. Mais ce qui faisait honneur à ce jeune homme, c'est qu'à mesure que sa tendresse et son dévouement augmentaient, il considérait comme vain l'espoir que lui avait inspiré un seul regard, où il croyait maintenant que la reconnaissance seule était peinte.

Le véritable amour passe toujours ainsi de la plus entière confiance à la défiance la plus inquiète. On était sûr d'être aimé; une minute après on se croit haï. La réserve qui suit toujours une imprudence vous glace d'effroi; on la prend pour de la froideur. Alphonse éprouva ce trouble douloureux. Enfin le danger vint à un tel point, qu'il fallut prendre un parti. Il voyait le moment

Digitized by Google

où mademoiselle de Sainte-Albe allait lui être arrachée pour l'échafaud. Comment en effet expliquer à une police révolutionnaire sa manière de vivre avec mademoiselle de Sainte-Albe ? Il fallait faire évanouir vite tous les soupçons. Il s'était aperçu que, malgré son ton brusque, la citoyenne Régulus ne demandait pas mieux que de fermer les yeux; mais elle avait peur du voisinage. Alphonse n'aurait jamais osé proposer à mademoiselle de Sainte-Albe de paraître lui être unie par une intimité coupable, et de feindre une familiarité déshonorante. Il fallait mieux mourir que de prendre ce parti. Cependant il était nécessaire de conserver un asile, et de sauver leur hôtesse des dangers dont elle-même pouvait devenir victime.

Alphonse n'osa pas faire part de vive voix à mademoiselle de Sainte-Albe du seul moyen qui restait pour la sauver : il lui écrivit.

Dans sa lettre il lui peignait les dangers qu'elle courait, et pour la décider à embrasser le parti qu'il lui disait de prendre, il ne lui cachait pas que lui-même était menacé de l'échafaud. Il ajoutait qu'en s'unissant par un lien mensonger devant l'officier de l'état civil, à une époque où

Digitized by Google

les liens du mariage se brisaient si facilement, on éviterait tout danger; que leur hôtesse, à couvert des soupçons du dehors, laisserait à Alphonse le droit de respecter plus que jamais mademoiselle de Sainte-Albe, et qu'il serait ensuite facile de rompre des liens qui n'auraient été contractés que pour la sauver. Il ne daigna pas parler dans sa lettre de la confiance que Laure devait avoir en lui.

Il remit cette lettre le soir à mademoiselle de Sainte-Albe. Il ne dormit pas de la nuit. Il craignait qu'elle ne refusât, et la voyait près de mourir. Alphonse avait un cœur trop noble pour se réjouir d'être fictivement l'époux de Laure, et il n'avait considéré dans ce qu'il avait proposé qu'une voie de salut pour elle. Il l'aimait trop dans ces instans de peine pour songer à autre chose qu'à la sauver.

Quand il revit mademoiselle de Sainte-Albe, il s'aperçut à sa pâleur, et à la fatigue de ses yeux, qu'elle n'avait pas mieux dormi que lui. Elle lui tendit une main qu'il trouva froide, quand il la toucha légèrement... « Alphonse, dit-elle, je consens à ce que vous me demandez... Je me fie à votre honneur, et je sens que vous

Digitized by Google

aviez le droit de ne pas me supplier d'avoir en vous cette confiance. »

Peu de formalités étaient alors nécessaires pour contracter des liens dont l'indissolubilité était très-plaisamment représentée comme contraire à la liberté individuelle. Des actes de notoriété remplaçaient des actes en règle, et l'on sait qu'on trouvait surtout important d'obtenir des citoyens pour la République.

Il était de grand matin quand Alphonse et mademoiselle de Sainte-Albe se rendirent à la municipalité avec leur hôtesse et le citoyen Régulus. Il n'y a rien de malheureux comme les tentatives qui ont été faites pour rendre un peu solennelles les célébrations du mariage devant l'officier de l'état civil. A cette époque surtout, où l'on avait proscrit toute sanction religieuse, il y avait quelque chose de grotesque dans ce qu'on avait essayé pour donner quelque importance à la cérémonie. Le bureau de l'officier municipal était peint en vert, et ressemblait beaucoup à un orchestre de bal public; le buste en plâtre de Marat grimaçait sur un piédestal, et le bonnet du Phrygien Pâris était placé sur le

Digitized by Google

bureau, apparemment pour avertir les époux d'être fidèles.

Alphonse ne vit dans la cérémonie que ce qu'elle devait avoir d'embarrassant pour mademoiselle de Sainte-Albe : quant à Laure, elle était seulement la proie de la terreur; à tout ce qu'on lui demanda elle répondit machinalement. Mais cependant elle voyait avec inquiétude Alphonse s'éloigner d'elle, et aurait toujours voulu qu'il fût à ses côtés : c'était son seul protecteur!

On revint à la maison. Les époux Régulus sourirent et s'éloignèrent. Alphonse et Laure restèrent seuls. Depuis quelque temps il leur était souvent arrivé de se trouver ainsi, et il leur avait été facile de passer de pareils momens en causeries pleines d'affection. Maintenant ils étaient embarrassés. On croirait peut-être qu'Alphonse aurait le premier rompu le silence; mais il était accablé sous tant d'émotions diverses, il était si heureux et si malheureux en même temps, qu'il n'avait pas le courage de parler. Le sentiment qui dominait chez Laure était celui de sa position si fausse, si cruelle; elle voulait en sortir, et sentait la nécessité de se mettre à l'aise.

Digitized by Google

Celui qui a été assez heureux pour se trouver après de longs mois d'attente seul avec la femme à laquelle il avait quelque chose à dire, a pu voir avec quelle adresse elle cherche à éviter la conversation qu'elle redoute, avec quelle précipitation elle entame un sujet entièrement étranger à l'entretien qu'elle veut fuir ! et cependant un rien, un mot, change toutes ces résolutions, et conduit bien vite à dire ce qu'on avait juré qu'on ne dirait jamais.

Laure était bien à plaindre ! sa position était pénible, avouons-le. Aussi ne trouva-t-elle pas d'autre moyen d'animer la conversation que d'aller chercher de vieux souvenirs, de parler des premières années de leur enfance ; mais bientôt elle sentit le danger de ce sujet d'entretien, car elle se rappelait son départ pour le couvent.

Elle voulut ensuite parler avec Alphonse des hommes distingués que tous deux avaient entendu causer dans le salon de monsieur de Sainte-Albe ; mais elle se ressouvint combien la frappait alors la pâle et élégante figure d'Alphonse, qui n'osait risquer que quelques paroles dans la conversation, mais qui lui semblait immédiate-



Digitized by Google

ment en devenir le maître. Ce souvenir lui revint, et elle se tut.

Parler poésie ?... Mais naguère Alphonse lui avait lu les beaux vers de Thompson sur le mariage. Parler musique? il lui avait fait une romance. Parler de ce qu'elle lui devait?... voyez le danger!

Pauvre, pauvre Laure!

Quand mademoiselle de Sainte-Albe eut essayé tous ces sujets, et se fut bien convaincue qu'elle ne pouvait rien dire, Alphonse s'enhardit à prendre la parole. Il parla de tout ce que nous venons de dire; mais de chaque chose il ne craignit pas de tirer un souvenir. Ce fut au tour de Laure d'écouter, immobile, silencieuse, les yeux sans regards, la bouche sans sourire, mais suspendue tout entière à la parole de son ami.

Alphonse, encouragé par le trouble de mademoiselle de Sainte-Albe, allait manquer à une promesse, d'autant plus sacrée, qu'elle n'avait été faite que tacitement; il allait déclarer son amour, et avec une ardeur que le moment rendait bien dangereux; mais il saisit dans les yeux de Laure un regard de reproche qui

Digitized by Google

semblait lui dire : êtes-vous encore le généreux Alphonse?

Ce reproche alla à son cœur : il sortit précipitamment.

Une heure après il rentra plus calme.

Laure était agenouillée ; elle priait Dieu, elle pensait à sa mère.

Elle fit signe à Alphonse de s'agenouiller auprès d'elle.

Il obéit ; puis, avec une grace charmante, la voix profondément émue, penchant sa tête sur son épaule :

— Alphonse, dit-elle, il faut qu'un prêtre nous bénisse.

Alphonse ne pouvait croire à son bonheur.

* * * *

Le jour tombait, les patrouilles commençaient à parcourir les rues ; après une journée de troubles et d'horreurs, la population enfin calmée se dispersait dans les divers quartiers de la ville; un jeune homme et une jeune fille, Alphonse et Laure, suivaient avec rapidité des rues déjà presque désertes. Laure s'appuyait fortement sur le bras d'Alphonse; une douce exalta-

Digitized by Google

tion avait remplacé la terreur dans l'ame de celui-ci : il lui eût été encore si doux de mourir ainsi.

Après de longs détours, après avoir parcouru plusieurs quartiers, ils arrivèrent dans une misérable demeure, où se cachait un pauvre prêtre, qu'avait accueilli l'hospitalité d'une femme du peuple. Alphonse l'avait prévenu. Tout était simple dans l'appartement, ou plutôt dans la seule chambre qu'occupait le prêtre. Une petite table de noyer servait d'autel; à côté du calice avaient été placées dans un verre quelques fleurs blanches, dont le parfum pur et doux embaumait l'air. Le prêtre paraissait souffrant ; on voyait, malgré son courage, qu'il se sentait près du martyre. Alphonse et Laure ne songeaient qu'à la cérémonie; Alphonse voyait mademoiselle de Sainte-Albe près de lui, se donnant à lui : il était ivre de bonheur.

Quand le prêtre eut prononcé les derniers mots, eut donné la dernière bénédiction.... un bruit affreux se fit entendre dans la rue. Une partie de la population en armes descendait d'un faubourg; les chants les plus horribles se faisaient entendre. Le prêtre dit : Je suis perdu ! Laure

Digitized by Google

semblait ne rien entendre. Alphonse la serra sur son cœur avec une vive tendresse.

Peu à peu la foule s'écoula ; mais de loin en loin on poussait des cris de mort, et tout annonçait que la tranquillité publique ne serait pas long-temps respectée.

Le prêtre ne disait rien ; mais on voyait quelles étaient ses craintes, et Laure comprit que leur présence augmentait ses périls. Ami, dit-elle à Alphonse, il faut partir.

Alphonse jeta un regard suppliant sur le prêtre ; il le trouva glacé d'effroi. Il se saisit avec un mouvement convulsif du bras de Laure, ils descendirent un escalier tortueux, et se trouvèrent dans une obscurité profonde au milieu d'une des plus longues rues de Paris. La pâle lueur des réverbères leur faisait apercevoir de temps à autre des hommes armés de piques qui paraissaient endormis.

Long-temps ils marchèrent sans rencontrer de danger. Quelques sarcasmes leur étaient seulement adressés ; mais quand ils arrivèrent dans le quartier où demeurait leur hôtesse, le danger augmenta, de nombreuses patrouilles les interrogèrent, plusieurs fois ils manquèrent d'être

Digitized by Google

arrêtés. Enfin ils approchaient de leur maison, quand ils furent comme enveloppés par une foule furieuse qui descendait la rue en grondant. Heureusement l'ardeur qui entraînait vers un but ceux qui la composaient les empêchèrent d'apercevoir les deux jeunes époux... Ils les laissèrent continuer leur marche ; mais Laure s'était crue perdue. Heureuse d'être sauvée avec Alphonse et par lui, Laure, si réservée, si timide et si pure, ivre de reconnaissance, lui prodiguait les noms les plus doux, et les assurances les plus passionnées.

Alphonse a depuis vécu au sein de la félicité, mais jamais il n'a ressenti un bonheur pareil à celui qu'il éprouva dans ce moment. Elle l'aimait donc avec passion, cette Laure que si long-temps il avait crue indifférente !... Elle était là toute à lui, sans réserve, pleine d'amour!... Il bénissait tous les dangers qu'ils avaient courus... et sa joie était profonde quand d'une main pressée il frappa à la porte de leur demeure...

Le lendemain la citoyenne Régulus embrassa Alphonse sur les deux joues, et lui dit : Je ne crains plus d'être compromise.

X...

Digitized by Google

ANTOINE PINCHON.

Conte américain.

Antoine Pinchon fut de son temps un hardi voyageur. Il fut un des premiers aventuriers qui poussèrent jusqu'aux Dacotas. Dans ce temps-là, il faisait bon trafiquer avec les Indiens. L'Indien était encore loin de cette astuce plus qu'européenne qui le distingue de nos jours; l'Indien avait la bonhomie d'un homme primitif peu versé dans la connaissance des échanges et s'accommodant aussi bien d'un bouton d'uniforme qu'il s'accommode aujourd'hui d'une pièce d'or. Je le

Digitized by Google

répète, c'était le bon temps du négoce. Le négoce venait de naître sous ces vieilles forêts et il était d'une docilité à toute épreuve. Aujourd'hui tout est bien changé. Aujourd'hui un Indien vous vendrait plus difficilement une peau de martre qu'il n'aurait vendu, au temps d'Antoine Pinchon, sa femme, ses petits et lui-même. Le siècle de fer a paru en Amérique, que voulez-vous?

Il faut dire aussi qu'en même temps que l'Indien était plus facile dans les transactions commerciales, il était aussi beaucoup mieux pourvu des marchandises que lui demandait l'Europe. La pelleterie, cette précieuse denrée, courait çà et là, en chair et en os, dans les bois, sur le bord de la mer, partout; féroce, vivace, nombreuse, familière, hardie, se laissant approcher tant que voulait le chasseur. Les renards donnaient leur fourrure sans trop se débattre; les martres se laissaient tuer sans trop s'enfuir; le buffle accourait sous la flèche, offrant de lui-même sa vaste poitrine : c'était un paradis terrestre pour le chasseur.

A présent le paradis terrestre est devenu quelque peu stérile. La marchandise des forêts a pris

Digitized by Google

la fuite, le buffle a emporté dans les terres sa peau robuste. Les Dacotas paieraient volontiers pour voir une martre un jour de foire, comme nous payons pour voir un mouton à six pattes; c'est à peine si dans les plus sombres forêts, le plus habile chasseur, après toute une saison de fatigues, rapporte un paquet de peaux de rats musqués, excellent préservatif contre les rhumatismes de la marine marchande. Mais c'est déjà trop parler négoce, d'autant plus qu'Antoine Pinchon, quand il dit adieu à son joli hameau canadien, n'avait pas d'autre ambition que l'ambition du chercheur de mondes. Faites donc place au Christophe Colomb de Montréal!

Car il était né à Montréal, dans le printemps des pommiers, sous la fleur du pommier; d'un père normand et d'une mère normande, en plein accent, en plein esprit, en plein courage normand. Hasardeux et entêté comme une tête ronde et grosse qu'il était. Jeune enfant il avait été volontaire comme un dindon de France; or sa plus grande volonté avait été de ne rien faire et de ne rien apprendre, ni à lire, ni à écrire, ni à saluer, ni à se moucher avec un mouchoir de poche, ni à se servir du peigne ou de la brosse ou du sa-

Digitized by Google

von, toutes choses trop civilisées pour cette nature de paysan, entée sur une nature de sauvage. Bref, à force de ne rien vouloir, il s'était élevé au niveau brut d'un véritable Canadien. Il était bien plus qu'un Canadien, ma foi! il était Canadien Normand, ce qui signifie tout autant qu'Anglo-Saxon. Jugez!

Tout petit qu'il était, il méprisait la messe autant que Voltaire, il avait les pédans en horreur autant que Lafontaine, il détestait les moines autant que Diderot; il jurait comme Jean Bard et buvait comme Piron, il eût défié le duc de Richelieu en amour, c'était un diable. A vingt ans il était l'effroi, même du cabaret; à vingt ans il avait battu son père, fait des dettes, enlevé des filles, et comme Shakspeare il était forcé de s'expatrier par précaution.

C'était comme vous voyez un sujet passablement distingué.

Sa résolution ne fut pas tellement hâtée de quitter le monde civilisé, qu'il n'eût pas eu le temps de réfléchir et de prendre son élan avant de franchir cette mince limite, qui, dans ces régions sauvages, sépare la forêt de la ville, la hutte de la maison, le mocassin du soulier ferré,

Digitized by Google

et le chapeau du diadème de plume autour de la tête. Il fit donc acte d'homme libre même dans cette action forcée. Il suivit en ceci la haute estime qu'il avait vouée à quelques-uns de ses camarades des hautes terres du Nord, en capote bleue et au baudrier luisant, costume habituel des aventuriers de forêts. Il aimait ces chevaliers d'industrie de la solitude, ces faiseurs de dupes des déserts, ces coupe-jarrets de prairies. Tout en buvant avec eux, il ne se lassait jamais de leur entendre raconter leurs fabuleuses aventures; c'étaient en effet d'étranges accidens. — Histoires de cavernes pleines de chacals; — d'antropophages accroupis au foyer, et dévorant des os humains tout garnis de chair; — de cannibales qui se mangent entre eux, tout vifs et presque tout crus; — et autres histoires de crânes et de morts délicieuses à entendre.

Aussi eût-il donné son temps et son argent pour ces histoires. Ces histoires-là, c'étaient ses mélodrames; ce cabaret-là, c'était la Gaieté ou l'Ambigu; c'était son émotion dramatique du boulevard; il écoutait bouche béante, en vrai Parisien. Antoine Pinchon avait la vocation de Pizarre, il fut Antoine Pinchon.

Digitized by Google

Son père n'eut donc pas grand'peine à lancer dans les voyages l'intéressant jeune homme. La nature avait parlé, il n'eut pas besoin d'attendre la voix du Constable, il s'engagea donc sous les ordres d'un aventurier provençal, M. Louis, qui cherchait des hommes de bonne volonté pour l'exploration de la rivière de Saint-Pierre; puis après avoir écouté en ricanant l'admonition paternelle, il se lança dans le désert à la suite de son chef, qui lui promit 500 livres de gages par an.

Nous ne sommes guère en fonds ni en veine de nous attendrir sur les exploits de Pinchon. Aussi bien l'admiration n'est-elle pas facile à exprimer pour un pareil héros. Toutefois nous ne doutons pas que ses aventures écrites par quelque plume pittoresque et savante, n'excitassent autant d'intérêt que les aventures de Romulus et de Rob-Roy, si l'histoire d'Antoine était écrite par Plutarque ou par Walter-Scott. Quant à nous, nous donnerons cette histoire toute nue, telle qu'elle nous est venue, et le lecteur pourra juger ce que cela eût été sous de pareils écrivains.

Pinchon partit donc joyeux et leste, laissant

Digitized by Google

au rivage la bénédiction paternelle, mais emportant dans sa poche une bourse garnie d'écus à l'effigie du plus puissant des Louis. Il monta le vaisseau de son provençal avec six gaillards de sa force, et la rivière retentit long-temps d'une grave chanson nouvelle du pays, dont M. Moore a fait la plus délicieuse ballade de petits jeunes gens et de belles petites maîtresses qui ait jamais légèrement retenti sur un piano d'acajou.

Le voyage gaiement commencé continuait gaiement. Ils glissèrent bientôt sur les bords unis de l'Utawa; à leur aspect, les bourgeois et les bourgeoises de l'endroit sortirent de leurs maisons blanchies, et allant au devant d'eux, leur offrirent l'hospitalité du rivage, du porc bouilli et des pois rôtis; cela dura tant que la civilisation put les suivre, leur tendant les mains d'un rivage à l'autre avec le sourire de la bienvenue; mais peu à peu le rivage se dégarnit; la civilisation, qui avait fait si bonne conduite à nos aventuriers n'osa pas aller plus loin; elle marchait lentement, elle s'arrêta tout à coup en plein désert. Alors plus de bourgeois, plus de bourgeoises, plus de maisons blanches, plus de porc et plus de pois rôtis. Tout s'en fut, l'illusion

Digitized by Google

s'envola la dernière, comme fait le ramier quand tous les autres oiseaux ont quitté l'arbre épais. La disette les jeta tous dans les grandes inquiétudes à mesure qu'ils entraient dans les grandes eaux; ils n'eurent plus pour nourriture qu'une once de farine mélangée avec du suif indien, véritable pommade à faire pousser des cheveux dans la gorge. Toutefois, la traversée se fit tant bien que mal; tout l'équipage conserva si bien sa belle humeur, que, malgré les coups donnés et reçus par Antoine Pinchon en guise de pitance, tout le monde arriva bien dispos et bien portant sur le bord du lac Nipissing.

Ce fut là que notre héros rencontra sa première prouesse, et découvrit le germe d'héroïsme qui se tenait caché chez lui. Ils cotoyaient la rive Nord du lac Huron, ils allaient d'une île à l'autre, tantôt avec la voile, quand la brise était bonne, tantôt avec la rame, quand le vent mollissait; tout à coup le bateau frappe contre un rescif, l'eau pénètre de toutes parts; nos hardis marins, voyant entrer la mer, se mettent à pleurer comme des enfans que le courant entraîne, chacun était à son propre danger sans songer à celui de tous. C'en était fait de l'équi-

Digitized by Google

page et de notre histoire sans Pinchon. Mais Pinchon est là, Pinchon découvre l'horrible voie d'eau, il la bouche. Il étend les couvertures du navire, il jette sur les couvertures le suif et la farine, l'eau n'entre plus. Le bateau se relève, Pinchon et mon histoire sont sauvés, Dieu merci! Le chef du navire, voyant cette belle conduite de Pinchon, augmenta ses gages de cinquante écus par an et le déclara *ancien* sur l'entre-pont. Ainsi il était *ancien* à l'âge où les hommes sont à peine des hommes, et à plus forte raison des marins.

Cependant ils marchaient toujours tant bien que mal, mangeant le suif qui avait bouché le trou du navire, et se le disputant comme de beaux chiens. Parvenu à la partie Est du lac Winebago, le navire fût arrêté par un mauvais vent en poupe, et ils eurent tout le temps d'admirer la basse-còur du rivage, basse cour de forêts toute pleine d'oies et de canards; à voir descendre les nuées de cygnes et de pélicans on eût dit la neige qui tombe, ou le nuage uni, blanc et continu! Outre les canards et les oies, les pélicans et les cygnes, ils virent arriver une armée de sauvages en costume de guerre, qui

Digitized by Google

réclamaient autour du bateau le denier du voyageur, c'est-à-dire tout ce que le bateau contenait, corps et ame; nos voyageurs auraient été plus à l'aise à quelque douane anglaise ou française, qu'en présence de ces insulaires; le Provençal, malgré tous ses jurons, ne savait à quel saint se vouer.

Dans ce pressant danger, Pinchon, qui avait son sang-froid des tempêtes, demanda à M. Louis, — s'il voulait sauver le navire? Et comme M. Louis ne répondait pas, il se mit encore une fois à le sauver sans attendre de réponse. Alors il demanda à ces sauvages ou leur fit demander: — Que voulez-vous? Les sauvages s'écrièrent: — Nous voulons de la poudre? — C'est bien, dit Pinchon. Et il se mit en devoir de leur donner de la poudre. Il plaça donc les barils dans le centre du bâtiment, près du réservoir aux boulets. Après quoi il fit signe aux sauvages d'approcher: ceux-ci arrivèrent, tendant, les uns leurs cornets à poudre, d'autres leurs chemises de calicot, ceux-ci leurs mains jointes; et il donnait la poudre, et il la jetait sur leurs mains, sur leurs visages, sur leurs poitrines; et les sauvages emportaient la poudre jusqu'au rivage; et quand

Digitized by Google

la traînée fut prête, il y mit le feu avec sa pipe, et ce fut effrayant à voir. Et toute la troupe des sauvages ne fut que feu et fumée, et le rivage retentit de hurlemens, et Pinchon se mit à rire comme un philosophe stoïque; et tout-à-coup le vent changea, et le vaisseau continua sa route au milieu d'une forte odeur de roussi et de vives imprécations sauvages en très-bon Néerlandais. Telle fut la seconde prouesse de notre héros.

En ce temps-là Pinchon qui se connaissait en hommes, fit amitié avec un homme de sa trempe, physique et morale. Il se prit de belle passion pour un de ses compagnons, Michel Le Duc, fort versé dans l'escrime et les langues indiennes, commerçant également recommandable comme porte-faix et comme escroc. De son côté, Michel Le Duc ne tomba pas moins amoureux d'Antoine Pinchon. Le digne couple, ayant mis en commun ses ressources, son adresse, son esprit, devint bientôt plus maître de l'équipage que ne l'était lui-même le patron provençal. Nicolas et Michel firent la loi à ce vaisseau dans lequel ils étaient entrés comme aspirans de seconde classe. Leur capitaine n'en fut plus le maître qu'à force d'eau-de-vie, de porc salé, de louanges et d'argent

Digitized by Google

comptant. Du reste, pourvu que Michel fût aussi content qu'Antoine, et Antoine aussi content que Michel, la manœuvre allait comme il plaisait à Dieu.

Pauvre capitaine provençal ! Il regrettait amèrement la traite des noirs, qu'il avait quittée, et souvent il se prenait à soupirer en songeant qu'au lieu d'acheter des peaux de bêtes féroces, il aurait fait un excellent marchand de peaux de lapins ; mais il n'était plus temps de faire ces réflexions.

On descendit ainsi le Wisconsin, et tout en remontant le Mississipi, on fit rencontre d'un grand nombre de Dacotas, qui allaient en troupes comme de vrais sauvages. Ces bonnes gens étaient chargées de pelleteries en si grand nombre, et si belles, et si tachées, que le maître de la barque fit jeter l'ancre, et vint à terre portant des paroles de commerce et d'échange. Il avait en effet de très-beaux grains de verres de couleur, de très-superbes boutons de cuivre, de très-précieuses bagues de laiton, de très-soyeux mouchoirs de coton, de la très-rouge indienne et de la très-brûlante eau-de-vie à l'usage des ces messieurs ; le tout à donner pour quelques fourrures. Il venait tout exprès

Digitized by Google

pour se faire tromper par les sauvages, à l'en croire. Les sauvages qui riaient déjà se mirent à rire plus fort encore. Il prièrent les Européens d'assister à leurs jeux; c'étaient la course et la flèche, comme dans l'Énéide. Il y avait aussi, comme dans l'Énéide, des prix pour les vainqueurs. C'étaient des pelleteries à faire plaisir à un Czar. L'équipage assista donc à une de ces courses à pied.

Les sauvages couraient on ne peut mieux. Pinchon, qui n'avait pas encore l'embonpoint qu'on lui a connu depuis, mais qui cependant prenait déjà la tournure d'un marin consommé, demanda à courir contre le plus musculeux de la bande, un grand sauvage nerveux, coriace, tout nu, tout cru et sans ventre; la place du ventre, voilà tout; et en dehors de ce ventre étaient des jarrets de fer, souples comme l'acier; puis une poitrine, ma foi! on l'eût dit alimentée par un soufflet de forge. Quand l'équipage entendit que Pinchon voulait courir avec le sauvage, l'équipage fut si étonné, qu'il y eut un matelot qui fit le signe de la croix.

On fit donc un pari considérable. Les sauvages entassèrent fourrures sur fourrures pour leur

Digitized by Google

coureur; Nicolas et Michel tinrent les enjeux. On donna le signal : les lutteurs prirent leur essor ; au bout du bois, le sauvage qui avait cinquante pas d'avance tomba la face contre terre, comme tiré par un fil invisible. Antoine Pinchon toucha le but en allant au pas. L'équipage s'emparait des enjeux pendant que le pauvre coureur indien regardait à ses pieds l'obstacle inattendu qui l'avait fait si brusquement tomber. A ses pieds il n'y avait pas un seul obstacle; la terre était unie comme une glace : seulement le bout d'une ficelle verte sortait en ricanant de la poche gauche de Michel Le Duc, l'ami, l'associé et l'égal de Nicolas Pinchon. Pauvre sauvage !

Alors Pinchon et Michel, qui avaient beaucoup de fourrures, proposèrent au capitaine provençal d'acheter leurs fourrures. Le capitaine y consentit. On débattit long-temps sur le prix ; à la fin, comme les fourrures étaient belles et le bateau mauvais, il fut arrêté que le capitaine donnerait son bateau pour les fourrures. On se tapa dans les mains, on but le coup du marché; rien ne manqua à la vente : Michel et Antoine prirent le bateau, le Provençal les fourrures; et tout en prenant les fourrures, il n'aspirait plus

Digitized by Google

qu'à l'instant où il serait délivré de Michel et d'Antoine.

Mais le capitaine était loin du compte avec Nicolas et Michel. Il avait ses fourrures, il était sur le rivage, et quand il voulut faire monter les fourrures dans le bateau, Nicolas et Michel lui crièrent : — Le bateau est à nous ! nous ne voulons ni passager ni fourrures; restez où vous êtes, vous et vos fourrures, adieu ! ou bien si vous voulez revenir avec nous, donnez-nous vos fourrures pour le passage, et vous aurez le passage, le blé et du suif pour manger avec votre blé, le tout à discrétion.

Le marchand, éperdu de chagrin, livra les fourrures pour n'être pas assassiné et pillé par les Indiens : on mit ses fourrures en réserve dans le bateau.

Et puis quand il eut livré toutes ses fourrures on oublia le marchand sur le rivage pour reconnaître, par quelque petit présent, l'hospitalité des Indiens.

C'étaient de grands plaisans, Nicolas et Michel! J'oubliais de vous dire qu'avant de partir ils avaient fait la plaisanterie de prendre chacun une

Digitized by Google

femme indienne, à laquelle ils avaient donné leur nom et un enfant; ils partirent, laissant ces pauvres femmes avec le nom et l'enfant qu'elles en avaient reçus : triste présent!

Du reste leur voyage, même avec leur conscience en croupe, fut des plus agréables. Ils arrivèrent à Michillimackinac avec leur bateau et leurs fourrures, qu'ils vendirent avec un gain honorable, vu surtout ce qu'elles leur avaient coûté. Puis ils demandèrent au gouverneur un service plus régulier, et le surintendant du dépôt, faisant droit à leur demande, nomma Michel Le Duc interprète, et donna à Nicolas Pinchon une barque et des hommes pour s'avancer dans l'intérieur du pays.

Ce diable de Le Duc ne voulut pas laisser partir à jeûn la barque de son Pinchon, et pour cela il imagina un très-bon tour.

Il y avait à Michillimackinac un *mangeur de lard*, comme on appelle les nouveaux engagés qui arrivent à Québec. Ce garçon, innocent et chrétien, était de plus gardien du dépôt. C'était lui qui tenait le magasin aux fourrures. Michel résolut de se servir du mangeur de lard pour remplir la barque de son associé Nicolas.

Digitized by Google

Il prit donc l'air, le costume, et presque le visage d'un révérend missionnaire, M. Badin, qu'on attendait dans l'établissement de jour en jour, et la veille du départ de Pinchon on vit arriver le faux missionnaire. Il fut reçu avec acclamation par le village. Il y avait si long-temps que le village était privé de son père spirituel! Aussi la foule fut grande au confessionnal. Le misérable Michel se réjouit avec le sacrement de pénitence : ceux qui ne furent pas ses dupes lui servirent de bouffons. Le malheureux gardien fut le dernier à venir. Il avait été occupé tout le jour à chercher quelque péché au moins mortel, et c'est à peine si, tout en épluchant sa conscience, il y trouvait quelque péché véniel. Enfin il arrive, il raconte au prêtre ses crimes, innocens comme ceux d'une fille de seize ans. Le faux Badin, à ce récit, pousse de longs soupirs de contrition; il menace de l'enfer le pénitent qui est à ses pieds : il fait parler le diable. Bien plus, il lui annonce la visite du diable. — Ce soir à neuf heures, tu le verras venir; mon fils! jette-lui les pelleteries à la tête avec des signes de croix, mon fils! Jette-lui tout, peaux de castors, hermines, loutres, tout ce qui tombera sous ta main; puis

Digitized by Google

bouche-toi les yeux, et prie tout bas. Je te bénis, mon fils!

Les deux amis s'enfuirent la même nuit dans la barque du gouvernement, avec les rameurs du gouvernement, emportant les fourrures du gouvernement. En chemin ils échangèrent leurs peaux contre de l'or et une pacotille; puis ils arrivèrent, dans les premiers mois de l'hiver, au cap Pépin, et s'arrêtèrent à la pointe aux Sables. Là, ils établirent une espèce de banque sauvage. Ils confiaient à des Indiens en crédit quelque partie de leur pacotille, payable à l'époque où le printemps remplace la saison des chasses.

Et comme ils ne savaient à quoi passer leurs plus longs momens d'oisiveté, ils se marièrent, pour la seconde fois, à des filles indiennes, leur apprenant à la fois le jeu, le vin et l'amour, et les civilisant au grand complet, jusqu'à la chique et à la fumée de tabac inclusivement.

C'était là une joyeuse vie! d'autant plus joyeuse que nos héros avaient à défricher en grand ce nouveau monde moral. Et quel monde! des ames d'Indiens, neuves encore, mais aussi portées à la corruption que si elles avaient pris naissance au faubourg Saint-Marceau! Une vraie cire pour

Digitized by Google

tous les vices de l'Europe, pour les passions de l'Europe. Des oreilles aussi intelligentes que leurs estomacs! si bien que nos deux professeurs émérites, Antoine et Michel, donnèrent des leçons de corruption à qui en voulait dans la forêt. Ils se mirent en chaire, mangeant, buvant et se mariant à l'admiration de tous. Les Indiens accouraient et regardaient bouche béante, l'esprit aussi béant et les sens aussi béans que la bouche! Je vous laisse à juger quels progrès!

Les leçons amusaient autant les professeurs que les disciples, d'autant plus que les premiers espéraient y trouver leur compte. Mais, ô vanité de la science humaine! il se trouva que les enseignemens de nos commerçans eurent bientôt tourné contre eux-mêmes. Ils avaient semé la fraude, ils recueillirent le vol. Leurs dignes disciples les Indiens se mirent à rire au nez des deux professeurs, quand ceux-ci, après la saison des chasses, voulurent rentrer dans leurs avances. Il n'y avait plus ni foi, ni religion, ni conscience, ni probité, ni souvenir du gage reçu, ni, en un mot, aucune espèce de conscience chez les Indiens, après un hiver passé à entendre et à voir agir leurs dignes modèles. Pinchon s'était

Digitized by Google

ruiné à force d'avoir été avocat éloquent et persuasif de la corruption. Pinchon se mordait les poings, et regrettait l'innocence des Indiens, plus qu'il n'eût regretté l'innocence de sa femme ou de sa fille aînée, le digne commerçant!

Cependant, pris dans son piège, ou, si vous aimez mieux, pris dans son propre vice, son habileté ordinaire ne l'abandonna pas. Il voulut montrer combien, à somme égale, le vice civilisé l'emporte sur le vice sauvage, l'habileté sur l'astuce, le scélérat blanc sur le fripon crépu. Pinchon fut de tous temps fort jaloux de témoigner, en toutes circonstances et en tous lieux, et à tout prix, pour la gloire et pour la supériorité des blancs.

Comme donc un de ses meilleurs élèves en ivrognerie, en débauches, en parjures et en mensonges de toutes sortes, un de ceux à qui il avait donné le plus d'eau-de-vie et de munitions, et d'enseignemens pratiques, fut venu devant sa boutique pour se moquer de lui, Pinchon! dansant devant lui, négociant dupé! en chantant de folles chansons, les bras ornés de boutons d'argent et le corps orné aussi d'une culotte de peau; Pinchon, à la vue du luxe dont il était la victime

Digitized by Google

et la dupe, à la vue de ces boutons d'argent et de cette culotte qu'il avait payée, humilié de se sentir l'inférieur et la dupe d'un pareil chevalier d'industrie, Pinchon, ne pouvant ni se battre en duel, ni jouer aux cartes avec son ennemi qui se refusait à toute espèce de duel, tant il était encore peu civilisé..... bref, la fureur emporta Pinchon; il ne se connut plus à l'aspect du sauvage triomphant; il tomba à l'improviste sur le sauvage, et, moyennant un croc en jambes et un grand trou à la tête, il lui ôta facilement ses boutons d'argent, sa culotte de peau et même ses deux longues oreilles, qu'il arracha très-proprement avec son poignard. Puis, d'un coup de pied il rejeta le sauvage dans ses forêts, en lui rendant ses oreilles toutefois; car Pinchon était honnête à sa manière, et il ne voulait rigoureusement que ce qui lui revenait.

Vous sentez que pareille action fit du bruit dans le désert. Le sauvage, sans oreilles et tout sanglant, parla aussi haut aux Indiens que le poignard de Virginie aux Romains primitifs. Il y eut émeute dans la forêt. La colère des sauvages s'en vint toujours grossissant jusqu'à la tente de nos deux marchands : ce fut un épouvan-

Digitized by Google

table bruit. Les Indiens voulaient la mort de Pinchon. Ils brandissaient à outrance leurs tomahawks ! ils étaient laids à faire peur. L'associé de Pinchon, Michel, se trouvant seul dans cette horrible mêlée, ne savait que répondre à toutes ces dents blanches sur des lèvres noires qui s'écriaient : *Pinchon ! Pinchon !* Michel avoue que ce jour-là il ressentit quelque chose qui ressemblait à de la peur.

Tout à coup, au moment où Michel était le plus embarrassé, cherchant son associé de tous ses regards et de toute sa peur, il vit au loin venir quelque chose à quatre pattes, suivi par des chiens. C'était un animal énorme qui marchait lentement ; c'était Pinchon à quatre pattes. Il avait arrangé sur son corps les dépouilles d'un daim, et il arrivait ainsi vêtu, disant qu'il était changé en bête, et donnant tous les signes de la folie la plus complète : si bien qu'il devint tout d'un coup une chose sacrée. La colère de l'Indien fit place au respect ; et les mêmes hommes, qui tout à l'heure auraient dévoré Pinchon, s'il fût resté homme, le voyant devenu bête, le comblèrent de salutations et de caresses. Chacun s'empressa de lui faire ses offrandes comme à un

Digitized by Google

Dieu ; les plus endurcis lui payèrent ce qu'ils lui devaient, avances et intérêts ; il n'y eut pas jusqu'au sauvage sans oreilles qui ne vînt baiser Pinchon à l'orteil. Pinchon, en se débattant, lui cassa une dent d'un coup de pied, ce qui fit beaucoup rire les sauvages, ses amis. Ainsi, grace à sa prétendue folie, il sauva tout ce qu'il avait perdu, sa peau par-dessus le marché de fourrures. Il quitta ces rivages chargé de pelleteries et de bénédictions.

Une fois sorti de ce mauvais pas, rien ne pouvait plus l'étonner ou lui faire peur. Il était devenu si délié, si souple, si expert, si fertile en expédiens, qu'il eût défié à lui seul tout le nouveau monde. Il était bien mieux qu'un sauvage civilisé ; il était un civilisé devenu sauvage. Même taille, même forme, même habileté, même souplesse, même insouciance apparente, même sommeil monotone. Et avec cela l'activité, la conversation, l'effronterie, le mensonge, l'escroquerie, le vol, toutes les qualités qui se recueillent d'ordinaire dans les carrefours et dans les tripots d'une ville capitale. Si bien qu'il n'y eut jamais d'aventurier plus accompli ; se déguiser, changer de parti, se vendre deux fois, acheter les autres, ne payer personne, et cela à toute heure,

Digitized by Google

la nuit et le jour, l'été et l'hiver, en mer, en rivière, dans la forêt, sur la montagne; — il était sublime ! Son ancien, Le Duc, ne pouvant plus le suivre d'un pas égal, renonça à être son ami et se fit son laquais, voulant au moins le suivre de loin. Le grand homme y consentit.

Je ne pourais entrer dans tous les détails de cette vie aventureuse de notre marchand. La liste de ses exploits serait trop longue et vous paraîtrait incroyable. Dans le nombre je choisis les plus vraisemblables. Entre autres, ce qui lui arriva au port de Wisconsin, à son retour du pays des Sious, est une chose très à part dans les choses possibles. Il était donc dans son bateau, remontant le fleuve; ce bateau était chargé de pelleteries jusqu'aux bords. Vint l'orage, puis la tempête, la barque fut remplie d'eau, il fallut prendre terre et faire sécher les précieuses fourrures au soleil. On prit terre, on étala les fourrures au soleil et l'on attendit. Le soleil survint beau et radieux. Comme il pénétrait les pelleteries de son feu bienfaisant, un énorme serpent à sonnettes s'en vint mollement s'étendre sur les molles fourrures. Chacun sait que le serpent à sonnettes est dans le fond un bon et pacifique

Digitized by Google

animal quand il est repu, et tant que durent ses longues et faciles digestions, pas traître surtout et fort estimé dans son pays parce qu'il avertit toujours son ennemi avant de l'attaquer. L'animal était donc étendu au soleil sur les marchandises de Pinchon : la familiarité déplut à Pinchon, et il paria vingt écus qu'il irait seul dire à l'animal ; *va-t'en !*

Ce qui fut dit fut fait. Pinchon se traînant à terre, car il avait appris à ramper sur le ventre presque aussi bien qu'un boa, s'en fut au serpent qui le regardait tranquillement venir. Il approcha de l'énorme bête, puis, tout à coup tirant son sabre, il coupa le col du reptile, qui fut aussi étonné que les Indiens. C'est un exploit dont la forêt a retenti long-temps ; Antoine en eut presque la cuisse cassée du dernier coup de queue, tant ce serpent était un terrible animal. Mais il paraît qne Pinchon le surprit soit dans cet état de moitié veille, si délicieux pour le serpent, soit dans un de ces instans de découragement et de dégoût auxquels toutes les puissances de ce monde sont sujettes. C'était un des plus grands serpens qu'on pût voir, et l'un des plus musculeux : il avait vingt-trois grelots bien comptés.

Digitized by Google

Hélas! ce héros, Antoine Pinchon, après tant de bonheurs de toutes sortes, échappé qu'il était aux civilisés et aux sauvages, au buffle et à l'homme, à l'Indien et au serpent, au carcan et au tomahawk; par la mer, par la poudre, par l'eau-de-vie, par l'amour, par le mariage, par la paternité, par le sacrilége; tanné de corps et d'ame; fumé comme un hareng, et fait pour se conserver jusqu'à cent ans! Cet homme à l'épreuve de tout, ne fut pas à l'épreuve d'un mouvement de jalousie. La femme fit trébucher cet inébranlable héros. Son ami, son domestique, son associé, son esclave Michel, n'ayant pas pu le suivre dans ses exploits de commerce et de guerre, n'avait pas renoncé à le suivre dans ses exploits d'amour. S'il s'était avoué son inférieur vis-à-vis les tigres et les serpens à sonnettes, il était toujours resté son égal pour ce qui est des femmes à subjuguer. Cette égalité-là déplaisait à Pinchon dans ses momens d'oisiveté et de repos. Il voulait que son domestique fût tout à fait son domestique en amour comme en guerre, sauf à ne pas lui payer ses gages pour ne pas l'humilier; car Pinchon se souvenait de leur ancienne égalité. Voilà ce que Michel ne comprit pas. Il alla sur les brisées

Digitized by Google

amoureuses de son maître. Pinchon le surprit aux bras d'une squaw qu'il aimait. Je ne vous dépeindrai pas sa fureur! il fut si furieux, qu'il appela Michel en duel, un duel à mort.

Michel Le Duc accepta le duel en homme civilisé, sauf à se battre en sauvage après. La ville et la forêt avaient leur part égale dans le cœur de Michel comme dans celui de Pinchon.

Cela fit un beau spectacle aux Indiens. Les deux champions se rendirent sur le terrain, chacun armé de deux fusils du nord. Ils prirent vingt yards de terrain, et chacun mit son ennemi en joue. La main de Pinchon lui tremblait pour la première fois; son œil était obscurci, sa poitrine râlait, il était mal à l'aise. Il visait Michel au cœur, il toucha au chapeau. Michel releva son chapeau, et au même instant, avec un joyeux sourire, il jeta une balle dans le ventre de son maître. Pinchon bondit en l'air à cinq pieds de haut, puis son corps retomba comme une masse, aux grands éclats de rire des sauvages; Le Duc alla dîner avec la squaw. Faites-vous donc tuer pour les femmes sauvages après cela!

Ainsi mourut Pinchon. Nous avons fait sa biographie parce qu'il fut le premier qui jeta, dé-

Digitized by Google

veloppa et mûrit les germes les moins incontestables de la civilisation de l'Europe dans cette longue terre des Dacotas, qui était encore sauvage avant lui. Antoine Pinchon fut le premier bienfaiteur de ces forêts : il leur enseigna le parjure, le mensonge, le vol, et le viol, et la pluralité des femmes, et l'abandon des enfans, et le mensonge, et la violation du serment; il leur enseigna l'ivrognerie, la gourmandise, la colère, les sept péchés capitaux, moins la paresse, le plus innocent de tous, qui est d'ailleurs un péché tout indien; il civilisa à lui seul plus de vingt mille sauvages, et par ses actions comme par ses exemples, par sa vie comme par sa mort, il définit la vertu à la manière de Brutus, *un nom !*

On conçoit que, grace à sa moralité et à son peu de préjugés en amour, Antoine ait laissé de sa race dans le pays. C'est là une graine qui pousse vite, jetée au hasard et féconde comme l'ivraie; mais semblable au bon vin qui tourne à l'aigre, ces petits civilisés sont devenus sauvages à s'y méprendre. L'Europe a cédé dans leur ame la place à l'Amérique; le Dacotas a étouffé le Normand. Toutefois le bon sang ne peut tout à fait mentir. On a retrouvé à plusieurs reprises la race

Digitized by Google

Pinchon à la tête des affaires Dacotas. Un descendant au cinquième degré de notre héros a signé un traité à Saint-Pierre, en l'an 1800, avec le général Pikle. Ce jeune homme, outre son incontestable capacité politique, était un très-célèbre buveur de whisky.

C'est un fils de ce même descendant au cinquième degré qui fit au colonel Shelling cette réponse mémorable. Le colonel lui demandait pourquoi il portait le deuil de son père en se barbouillant le visage de suie : — Nous mettons de la suie à nos visages, répondit celui-ci en vrai Pinchon, parce que la suie est moins chère et aussi noire qu'un habit noir. Chargez-vous de notre deuil, nous nous chargerons du vôtre, si vous voulez.

Enfin, à la septième génération, on a montré à Londres, par curiosité, un petit Pinchon qui avait la tête et les griffes d'un chat. Les badauds de Londres, moyennant six pences, allaient admirer ce monstre sans se douter que ce monstre était sorti, certainement, d'un pur sang normand, transvasé quelque peu, il est vrai.

JULES JANIN.

LORENZO SAMPIERRA.

I.

C'est une histoire vraie qui ressemble au roman à faire peur.

Lorenzo Sampierra naquit à Lucques au mois d'août 1608 ou 1610 ; la date est incertaine. L'académie de la Crusca et celle des Arcades de Rome, jalouses d'éclaircir ce point important d'histoire littéraire, ont commencé, il y a un demi-siècle environ, des recherches dont le ré-

Digitized by Google

sultat définitif n'est pas encore connu : aussi l'imagination des biographes s'est-elle donné impunément carrière.

Les uns prétendent que ce nom de Lorenzo est celui même du Caravage qui aurait tenu le jeune Sampierra sur les fonts de baptême ; circonstance qui, si elle est véritable, rendrait à l'année 1608 l'honneur d'avoir vu naître l'illustre inconnu, puisque le Caravage est mort en 1609.

D'un autre côté, il paraît que tout récemment un savant bolonais, très-versé dans la science canonique, est parvenu à constater le mois de la Vierge de l'année 1622 comme étant celui où le jeune Lorenzo fit sa première communion, dans l'église de Saint-Sébastien à Lucques. Cette intéressante découverte aurait pulvérisé la première conjecture; les différens commentatenrs, gens délicats ès-points religieux, se refusant obstinément à reconnaître que le père de Lorenzo Sampierra eût enfreint cette loi fondamentale de l'église, qui prescrit à tout chef de famille d'envoyer à la sainte-table l'enfant dont la douzième année est révolue. Voilà pourquoi auprès du public compétent la date 1610 trouve plus de crédit que l'autre.

Digitized by Google

Enfin, et pour acquit de notre conscience d'historien, nous sommes mis dans l'obligation de parler d'un dernier conteste autrement grave, celui qui fut soulevé par un membre de l'académie tudesco-celtique de Trieste, lequel irait jusqu'à ravir à notre héros ni plus ni moins que la réalité de son existence et de ses malheurs, sous prétexte que *Sampierra* n'étant pas un nom italien, et ne se trouvant dérivé en droite ligne d'aucun autre idiome, un personnage ainsi désigné ne saurait être qu'imaginaire; le même académicien s'engageant du reste à démontrer la bâtardise dans la nomenclature italienne de toute désinence autre que l'*i*.

Quoi qu'il puisse advenir de ces graves débats, toujours est-il constant que le jeune Lorenzo habitait sa ville natale en janvier 1630, qu'on le découvre l'année suivante à Bologne parmi les disciples de l'Albane, et trois ans après à Anvers prenant des leçons de Rubens. C'est-là qu'il connut Van-Dick et qu'ils se lièrent; on a les plus fortes raisons de soupçonner qu'une esquisse de ce grand artiste, que possède aujourd'hui le musée britannique, est celle d'un portrait de Lorenzo Sampierra. La tête est un chef-d'œuvre, et il est facile de voir aux singularités que pré-

Digitized by Google

sente la face que la ressemblance a dû être frappante.

Le front vaste est légèrement mamelonné vers la ligne temporale; il va se prolongeant vers le sommet, conformation qui, suivant le docteur Gall, indiquerait beaucoup d'exaltation dans les idées; les cheveux sont abondans, noirs et plats, les yeux grands et bruns, et couronnés d'un sourcil tellement délié qu'on dirait un filet de soie noire recourbé, le nez long et mince, avec une saillie au détachement du front; la bouche est petite, les lèvres comprimées, le menton assez proéminent; l'angle facial doit être fortement déterminé, si l'on en juge par l'attache des oreilles, lesquelles semblent fuir loin derrière la tête.

Le visage maigre, et dont le teint est d'un jaune revers de botte, n'a rien d'agréable à la première vue; mais son étrangeté provoquant l'examen, vous vous surprenez après quelques minutes d'attention à découvrir une physionomie toute nouvelle dans son ensemble. C'est une tête régulière et pure dans ses contours principaux; dans les yeux toutes les passions contenues qui fermentent, et puis un insaisissable rayon

Digitized by Google

qui illumine tout cela intérieurement; une tête de génie!

Le buste est un peu frêle, le cou long, les épaules arrondies. L'appesantissement du regard, quelques sillons égarés çà et là sur le visage, une contraction à la lèvre supérieure, tout éloigne l'idée de la première jeunesse et rattache une trentaine d'années à cette figure.

Maintenant, enveloppez le buste dans un surtout de velours violet à manchettes un peu usé, point de col de chemise, une main, la seule qu'on voie, blanche et dont l'index est à moitié couvert par un brillant; imaginez le bras posé sur un balustre et supportant légèrement le corps, et vous aurez une idée assez exacte du costume et de l'attitude de Lorenzo Sampierra, regardant, par une des percées de son atelier à Rome, la procession qui rentrait dans la cathédrale le jour de la Fête-Dieu 1640.

Quand la chasuble du dernier diacre eut disparu du porche, Lorenzo vint se rasseoir dans une méditation profonde, devant une toile de grande dimension, où quelques parties seulement étaient indiquées à la craie; puis se levant tout à coup et comme excité par un secret dé-

Digitized by Google

pit, et saisissant un morceau de laine qu'il passa rapidement sur l'ouvrage ébauché, il eut effacé le tout en un clin-d'œil.

Sans doute qu'il était sous l'influence d'une pensée noire et dévastatrice, songeant au passé, et regardant l'avenir avec effroi.

— Douze années d'étude ! dit-il en montrant du doigt un torse peint assez médiocre, placé dans le plus bel endroit de l'atelier; — et il haussait les épaules avec dégoût.

Puis il se promena silencieusement, et de l'air d'un homme qui prendrait un intérêt particulier aux enjambées qu'il exécute. Au bout de quelques minutes il interrompit brusquement sa promenade et courut ouvrir une espèce d'armoire, débris sculpté, dont le rideau de soie jadis verte cachait mal quelques chemisettes, des fraises à tuyaux d'orgue, un assez beau justaucorps de satin, et d'autres menus objets d'habillement, épars sur des banquettes passablement poudreuses.

Lorenzo chercha à tâtons, et tira de cet intérieur obscur, assez semblable à celui d'un confessionnal, un immense carton noir sur lequel son nom était écrit en lettres d'or. Il en fit jouer

Digitized by Google

le fermoir, de nombreux dessins volèrent disséminés sur le parquet.

C'était de ses études.

Des têtes, des bustes, des torses, vus de face, de profil, en haut, en bas, à l'envers, par derrière, droits, couchés, courbés, renversés, des silhouettes grimaçantes, des croquis sérieusement commencés, terminés en caricature; l'esquisse d'un temple, d'un mausolée, d'un palais; celles de la Vénus et du Gladiateur, des Mercures, des hermaphrodites, des sphinx, des chimères; tous les rêves de la mythologie exploités, contournés, crayonnés; des études d'ornemens, d'armes, d'animaux, de sites, de meubles, de vases, de costumes; — des scènes d'intérieur: un moine dans son couvent, un guerrier sous les armes, une femme dans son prie-dieu (le boudoir d'alors); — des inspirations demandées à toutes les écoles, des manières empruntées à tous les maîtres, peu de Vierges de Raphaël pourtant, mais nombre de portraits; entre autres curiosités, une suite de plus de trois cents dessins reproduisant le corps humain sous toutes ses faces, dans toutes ses attitudes; la figure humaine représentée, si l'on peut dire, dans toutes ses crises, l'ame traduite jusque

Digitized by Google

dans ses nuances les plus passagères; — des simulacres de bas-reliefs et d'arabesques, des figures fantastiques à la manière de Léonard de Vinci, jusqu'à des copies de gravures sur bois des temps antérieurs à Durer et Holbein.

A coup sûr nous ne mentionnons pas le quart de ce qui s'y trouvait. Véritable pandæmonium d'artiste! Dans tout cela beaucoup de copies, beaucoup d'originaux aussi.

Cette vue, qui rappelait à Lorenzo d'heureux temps et de douces amitiés, fut comme un cordial qui le calma.

— L'école italienne est en décadence, disait-il en parcourant négligemment ses ébauches, on fait grimacer partout l'Albane et le Véronèse. A Rome, à Venise, à Milan, tous ces singes-là ne sont occupés qu'à broyer de la couleur. C'est à qui empâtera le plus sa toile. — De la couleur sans dessin! de la chair sans contours! les barbares! Nous sommes effacés par les Flamands, ô honte! Mais patience...

Il se passa la main sur le front, et abandonnant sa place il revint se planter devant la toile muette, dans l'attitude d'une méditation nouvelle et plus profonde.

Digitized by Google

Trois fois il prit la craie et trois fois il la rejeta. Il tourna autour de sa palette et considéra ses pinceaux d'un air égaré. Il commençait à ressentir un peu de fièvre, peut-être l'inspiration lui venait-elle; quand tout à coup : — Au diable les tableaux d'histoire et les peintures de sacristie, s'écria-t-il du ton d'un homme qui se reproche de n'avoir pas pris plus tôt la détermination qu'il annonce. Que fait Van-Dick mon ami, dont notre maître Rubens confondait les esquisses avec les miennes? que fait-il, je vous prie? des portraits, —Je veux faire des portraits, moi!

Cela dit, il courut barbouiller le torse, déshabilla non sans colère un mannequin qui occupait la moitié de son étroit atelier, et creva du poing la grande toile sur laquelle il avait bien livré vingt batailles et fait lever le soleil autant de fois, celle où tout à l'heure encore rentrait la procession....

Avant cette dernière exécution à mort, il s'était assuré que la toile ne pouvait plus servir. Précaution judicieuse!

C'est qu'il y a des momens où la passion est obligée de composer avec la misère. Lorenzo était si pauvre, qu'il n'eut pas, même en cher-

Digitized by Google

chant bien, réuni deux médicis dans son escarcelle.

Il n'avait pas terminé cette réflexion désolante que lui suggérait tout naturellement l'aspect de son atelier désert, lorsqu'on frappa à la porte.

— Il signor Sampierra? dit, en donnant à sa voix une inflexion interrogative, un petit homme qui, la tête ramassée dans les épaules et le corps enveloppé dans un ample manteau noir, se tint immobile à l'entrée. Si deux gros yeux n'eussent relui sous le capuche, on eût pu prendre cette masse opaque et informe pour un véritable sac de charbon.

Lorenzo sans répondre avait étendu la main vers l'inconnu qui lui remit un papier satiné, tout parfumé, à rosaces, un billet de femme.

Le vieillard souriait malignement.

Après avoir lu, l'artiste, dont l'émotion était visible, considéra l'étranger porteur du message.

— C'est vous qui êtes chargé de me faire la conduite, eh bien! marchons...

— Un moment, mon jeune seigneur, reprit l'autre; j'ai des instructions particulières que je

Digitized by Google

dois vous soumettre au préalable... si par hasard elles ne vous agréaient....

— Elles m'agréent fort, cria Lorenzo dont le visage était pourpre.

— Mais vous ne les connaissez point.

— N'importe ; et le jeune homme échangeait son pourpoint usé contre un mieux fourni, ajustait ses manchettes brodées et relevait sa moustache noire.

Le vieillard souriait toujours, le regardant faire.

— Mon beau cavalier, reprit-il, la dame qui vous mande désire garder l'incognito.

Lorenzo interrompit sa toilette, et regarda fixement l'inconnu, qui sortit de dessous son manteau une sorte de masque de velours percé pour la respiration, mais sans ouverture pour les yeux.

— N'est-ce que cela ? je m'y attendais, dit-il, en achevant d'ébouriffer les nœuds de sa chaussure.

Cet incident du masque, alors fort commun, et dont les suites étaient d'ordinaire assez fâcheuses pour celui qui s'y soumettait, ne changea rien à la détermination du jeune homme ; seulement il eut soin de choisir sa meilleure

Digitized by Google

dague, et il glissa dans la manche de son pourpoint, et sans que l'autre s'en aperçût, un de ces petits stylets génois à manche d'ébène, dont la lame triangulaire n'avait guère moins de trois pouces de longueur.

Ainsi paré, et après avoir passé ses gants de daim et pris sa toque de velours, surmontée d'une plume blanche, il se disposa à suivre l'étranger.

II.

— Je vois à votre langage, seigneur cavalier, que vous vous êtes étrangement mépris sur le motif qui m'a fait désirer de vous recevoir.

Ainsi parlait à Lorenzo, qu'on eût vu pâlir sous le masque qui l'étreignait, une jeune dame d'une beauté éblouissante devant laquelle il était assis de l'air d'un homme singulièrement dépaysé.

— Seigneur cavalier, poursuivit-elle, vous êtes peintre, et peintre habile, m'a-t-on dit, ayant reçu des leçons du sieur Rubens, célèbre maître flamand; ainsi, vous comprenez, sans que je vous le dise, pourquoi je vous ai mandé.

— Noble dame, répondit l'artiste en sou-

Digitized by Google

pirant, disposez de moi et de mes faibles moyens : je suis votre serviteur, mais auparavant je présume que vous me délivrerez de ce vilain masque, qui me dérobe la vue de vos perfections.

— Au préalable, il me faut de votre bouche un serment de chevalier.

— Lequel? demanda-t-il.

— Que vous ne chercherez de votre vie à connaître qui je suis, ni à quel personnage peut être destinée cette portraiture que vous voilà disposé à faire de ma personne.

— Je le jure, dit Lorenzo avec empressement.

Son masque tomba.

Ils se regardèrent l'un l'autre un moment en silence; le jeune peintre voyait réalisés, et au-delà, devant ses yeux tous les charmes que lui avaient laissé deviner le timbre enchanteur d'une voix douce et mélodieuse, et cette émanation ineffable et indescriptible qui décèle la présence d'une jolie femme.

Il était vivement ému; elle lui prit la main avec une familiarité modeste :

— Je vois dans vos yeux que vous créerez un chef-d'œuvre.

Digitized by Google

— La création est faite, je n'ai plus qu'à copier, répondit-il.

— Demain donc, sur le midi, je vous attends; munissez-vous d'une toile haute : c'est des pieds à la tête que je veux avoir ma peinture.

Lorenzo s'en fut, ravi et confus à la fois de cette entrevue. Il est inutile d'ajouter que son masque lui fut remis à la porte, et qu'une litière le ramena chez lui.

Quand il revit son atelier, qu'il avait quitté une heure auparavant, il crut sortir d'un long sommeil, d'un plus long rêve. Il était donc enfin connu, puisqu'on l'avait distingué, puisqu'une dame, belle, riche, noble sans doute, l'avait fait venir. Il savourait par avance sa gloire ; car ce portrait serait une merveille. Il en avait déjà disposé les lignes, coloré les contours; toutes les beautés de son modèle se formulaient, s'harmoniaient dans sa tête, jaillissaient dans son cœur. Ce modèle, il croyait l'aimer : erreur! c'était son œuvre qu'il adorait déjà.

Le matin de ce jour-là il n'avait pas de génie; il s'en sentait à présent. Qui expliquera ce phénomène? Par quelle influence mystérieuse toutes les forces de sa vie se trouvèrent-elles concentrées et en équilibre dans son imagination? Est-

Digitized by Google

ce un souvenir d'émulation qui fouetta son sang, une haute résolution prise ou reçue d'en haut, ou tout simplement un regard de femme?

Il se coucha ivre à moitié de contentement, d'émotion, d'impatience. Il ne dormit pas. Son tableau était fait : il ne lui restait plus qu'à le jeter sur la toile. Il l'eût écrit cette nuit-là, son tableau, mais il n'avait pas de toile; d'argent, pas davantage. Pensée poignante! Il considérait, dans une intention qu'on devine, le brillant (seul héritage paternel) qui scintillait à son doigt, quand le petit homme de la veille, son bon génie, son mauvais génie plutôt, entra dans la chambre, et lui montra une bourse qu'il déposa sur un coffret :

— Voici, dit-il, cent écus d'or que je vous apporte de la part de ma gracieuse maîtresse; vous en recevrez le double après besogne faite : n'oubliez pas que je viendrai vous prendre sur le midi.

Lorenzo se tordit les bras, se rongea les ongles, regarda le soleil et disposa sa toile : il ne fit pas autre chose jusqu'à midi.

Qui pourrait dire les émotions, le charme, le supplice de cette première séance? Ses déterminations de la veille, son enthousiasme de la

nuit, il ne les retrouvait plus : les sentimens les plus opposés se disputaient son ame, allumaient et refroidissaient sa verve, exaltaient et égaraient son pinceau. C'était de la crainte et de l'espoir, de la confiance et de l'abattement, du feu et de la glace dans ses veines ; le ciel et l'enfer tour à tour !

Il ne fit rien ce jour-là, ni le suivant. Il regarda, aspira, s'énivra de son modèle; puis tout lui vint à la fois, pensée, trait, dessin, couleur, expression ! En peu de temps le portrait fut achevé, ou peu s'en faut; un chef-d'œuvre ! Van-Dick et Rembrandt étaient surpassés.

Il pensa à le faire voir à ses amis, aux peintres du Vatican, à le porter à Rubens, à le promener par toute l'Europe. A quoi ne pensa-t-il pas? A tout, hors à une chose : c'est que ce portrait ne lui appartenait point.

Une lettre, un coup de foudre le lui apprit. On le remerciait de ses services, on le complimentait sur son ouvrage, on lui envoyait de l'or. Eh! que lui importait cet or, ces éloges? c'était son tableau qu'il voulait; son tableau c'était sa fortune, sa gloire, sa vie.

Par momens il le cherchait dans tous les coins de son atelier; il parcourut la ville en tous sens,

Digitized by Google

pénétra dans toutes les maisons, se faufila dans tous les palais; deux fois on l'arrêta comme voleur, et on le relâcha comme fou.

C'est qu'en effet il le devenait! fou! Cette perte immense, irréparable, avait ébranlé son cerveau, bouleversé ses idées, tué sa verve. — Que ne faites-vous un nouvel ouvrage? lui avait-on demandé; ce que j'ai fait, je ne le referais pas, répondait-il. — Il disait vrai.

Une année se passa ainsi dans l'espoir, dans l'incertitude, dans le découragement. Comme personne n'avait vu ce tableau, on finissait par croire que ce que le pauvre artiste en contait était pure forfanterie, ou la fièvre d'une tête depuis long-temps dérangée. Imagination charitable!

Une nuit qu'il était entré au palais Corsini, resplendissant d'or, de diamans, de femmes, il crut reconnaître son modèle. En trois bonds il fut à ses côtés. « Mon portrait, cria-t-il. » La jeune dame le regarda fort étonnée.

C'est un artiste, un fou! dit un homme de finance, qui décrivait les pas d'une danse lourde et plate comme sa figure.

Je pardonne de tout mon cœur à ce cavalier, dit la dame, ce n'est pas la première fois qu'une

Digitized by Google

ressemblance frappante avec la maîtresse du cardinal S..... m'a valu de ces désagrémens.

Lorenzo n'en attendit pas davantage, il courut s'informer partout du cardinal S.....

Il y avait à Rome quatre cardinaux ainsi nommés, et chacun de ces cardinaux avait pour le moins, quatre maîtresses. Le pauvre artiste n'était guère plus avancé.

Les mois, les années s'écoulaient, sa vie s'affaissait, son talent était perdu, il tomba dans la misère; il devint fou tout-à-fait, on songea à l'enfermer.

Il retrouvait néanmoins encore quelques *éclairs* lucides. C'est dans un de ces momens qu'au balcon d'une maison d'équivoque apparence, il eut une vision qui lui remit en mémoire les circonstances inouïes de son malheur. Cette vision, c'était cette femme qu'il avait peinte, ce modèle après qui il courait depuis si long-temps. — Elle reconnut le malheureux, et recula de trois pas à sa vue. Décharné, l'œil éteint, les pommettes saillantes, le front ridé, la bouche contournée, la chevelure blanchie, il était méconnaissable. Cette femme en eut peur, car, pour le plaindre, il eût fallu comprendre son malheur, et elle ne le comprenait pas.

Digitized by Google

Elle l'avait causé, ce malheur, mais involontairement. Lorenzo le sentit, quoique fou, et le lui pardonna. Les fous ont de bons momens.

— Mais ce cardinal? demanda-t-il.

— Ce cardinal! répondit-elle, voilà six mois que nous nous sommes quittés. C'était sa perte que cette séparation, je le lui avais bien dit, et il est mort quinze jours après.

— Et mon... votre portrait?

— Il l'a conservé précieusement dans sa galerie de San-Spoletto. C'est un chef-d'œuvre dont il se montrait si jaloux, que jamais, je pense, il ne le fit voir à personne.

— Mon Dieu, mon Dieu! dit Lorenzo en versant des larmes amères, et mon nom n'est pas au bas.

La dame le regarda d'un air hébété. C'est vrai, dit-elle, après une pause.

— Et vous n'avez parlé de cette peinture à ame qui vive.

— Si fait, répondit-elle, à l'intendant du cardinal, qui l'a mise de côté pour la vente.

— Pour la vente! répliqua l'artiste, aiguisant son exclamation par un geste diabolique, mais ce portrait n'est point achevé.

C'est demain qu'elle a lieu, et je ne doute pas,

Digitized by Google

malgré cela, que votre œuvre ne soit haut prisée, répliqua l'étrangère qui croyait présenter quelque consolation au pauvre artiste, — du feu sur sa blessure.

Il y a quinze lieues de Rome à San-Spoletto. Lorenzo partit dans la nuit. Qu'allait-il y faire, lui, misérable, inconnu, mendiant et fou? Ce qu'il y allait faire? il allait voir. Il arriva, il voulut entrer, on l'en empêcha. Je suis venu pour voir mon portrait, dit-il très-sérieusement, — on ne l'écouta pas, — pour l'acheter; — on lui rit au nez. — Achetez des souliers, mon ami, dit un connaisseur charitable en lui mettant un écu dans la main. — J'entrerai mort ou vif, cria le malheureux; — on le laissa entrer vif.

La galerie du cardinal était riche et variée. On y distinguait des portraits de Vélasquez, rares et neuves curiosités alors; mais l'attention de la compagnie très-nombreuse était surtout attirée par deux compositions: une marine de Claude Lorrain et un portrait en pied inachevé, sans nom d'auteur.

Il n'y eut qu'un cri d'admiration quand on découvrit ce dernier; Lorenzo pensa se trouver mal.

— Le nom du peintre, demandait-on de tous

Digitized by Google

côtés. — C'est moi, c'est moi, criait Sampierra d'une voix sourde et cassée. — On passa à l'adjudication. — Il la suivit, imperturbable, et fut cause que le portrait se vendit vingt fois plus qu'il n'avait coûté; il poussait avec fureur les surenchères, et si la dernière ne lui resta point, c'est qu'on ne pouvait raisonnablement remettre une peinture de ce prix à un homme qui n'avait pas de souliers.

Lorenzo s'arrachait les cheveux.

— Je donnerais volontiers encore une partie de la somme pour retrouver le peintre, dit l'acquéreur, grand homme sec, au teint olivâtre, bizarrement costumé.

— Me voici, cria le malheureux; — l'autre haussa les épaules.

— Quoi! s'écriait Lorenzo dans un intervalle de lucidité extraordinaire, parce que je suis en haillons vous ne m'en croyez pas; jugez mes œuvres et non mon enveloppe. Je suis Sampierra, vous dis-je à tous, disciple du grand Rubens, émule du grand Van-Dick. C'est cette tête (et il se frappait la tête) qui a conçu ce portrait, ce bras qui l'a exécuté. Cet ouvrage est le mien, je l'atteste, je le jure. Celui qui me le contestera qu'il se montre, qu'on le voie, où est-il? Per-

Digitized by Google

sonne ne vient? c'est que personne ne peut venir; c'est que je puis appeler Rome entière en témoignage de mes malheurs. Mais j'oublie, je pardonne tout. Voilà mon tableau. C'est bien lui, tel qu'on me l'enleva, hélas! inachevé ! — Mes quinze plus belles années, je les ai données à ce chef-d'œuvre. Je desséchais en l'attendant. Fortune, repos, plaisirs, que m'importait pourvu que je l'eusse? Je l'ai demandé, voyez-vous, à mes études, à mes veilles, à mes rêves, à Dieu. Dieu me l'envoya et on me le prit, et depuis je n'ai fait que le pleurer. — Ah! ne me le rendrez-vous pas?

Les assistans se regardaient stupéfaits.

— Prouvez qu'il est de vous en le terminant, dit l'acquéreur qui achevait de compter la somme à l'intendant du cardinal.

Une joie sauvage brilla sur les traits ranimés de l'artiste.

— Vite, des couleurs, des pinceaux, cria-t-il.

Il se recueillit un moment, puis il effleura la toile d'une main mal assurée.

Des murmures et des huées s'élevèrent dans la foule.

Alors on put le voir s'approcher, reculer, hésiter. Son visage s'assombrit, ses yeux se voilè-

Digitized by Google

rent, et pâlissant tout à coup, il se laissa aller le long du cadre, tout d'une pièce et comme frappé de la foudre.

—Mais il est mort! dirent en le relevant ceux qui l'entouraient.

— Mort! répétèrent les assistans.

Il l'était.

Philippe Busoni.

Digitized by Google

ÉPISODE

DE

LA VIE D'UN PACHA.

Lorsqu'après avoir quitté Lattaquie, le voyageur est parvenu au sommet des montagnes qui suivent la direction de la côte, il découvre au loin l'Oronte, qui coule au milieu de vastes plantations d'oliviers. Près de la rive du fleuve on aperçoit les maisons grisâtres de Djesser Chogr dominé par la haute coupole de sa mosquée, par son minaret éclatant de blancheur. Sur cette route qui conduit à Alep, l'antiquité se révèle de tous côtés, non pas par des temples, des co-

Digitized by Google

lonnes encore debout, mais par des tronçons, des débris de ruines qui couvrent le sol, comme les pierres couvrent nos chemins En sortant des rues sales, étroites et rapides de Djesser rendues presque impraticables par les restes d'un ancien pavé de pierres énormes et à demi enlevées, on arrive au pont de l'Oronte, qu'ombragent des touffes de saule, et dont les arches étroites et obstruées servent à élever l'eau pour faire tourner quelques moulins.

La partie du pont qui tient à la rive opposée au bourg est construite seulement de larges pièces de bois, faciles à renverser, tandis que l'autre partie est solide et d'une construction ancienne. De plus, l'entrée du pont est défendue par une porte assez forte pour résister à une surprise, et donner le temps de le détruire.

C'est devant cette porte qu'une riche caravane était arrêtée un matin des premiers jours du printemps de 1812. La plus étrange confusion avait dispersé çà et là les divers élémens de cette caravane. Les chameaux erraient au milieu des plantations d'oliviers; les mulets, abandonnés à eux-mêmes, se roulaient dans la poussière ou se plongeaient dans le fleuve. Quel-

Digitized by Google

ques chevaux étaient attachés à des cordes retenues par un pieu planté en terre. Les ballots, contenant les plus riches marchandises, étaient jetés pêle-mêle sur le sol, tandis que les chameliers et les marchands de la caravane étaient engagés dans une vive discussion avec des espèces de soldats qui gardaient la porte du pont. Ceux-là parlaient avec une volubilité extraordinaire, entremêlant leurs discours de cris qui retentissaient au loin, tandis que leurs impassibles interlocuteurs ne leur répondaient que par des bouffées de fumée, ou par des phrases courtes et nonchalantes, telles que : Vous ne passerez pas ; — l'aga ne le veut pas ; — attendez qu'il soit de retour.

Enfin l'aga arriva. Petit, gros, boiteux ainsi que l'indiquait son nom, Topal Aga gouvernait Djesser depuis plus de dix ans, en dépit de la Porte, et rançonnait les caravanes obligées de passer par ses domaines. La manière dont il s'empara de ce bourg, qu'il convoitait depuis long-temps, fut simple et naturelle. Une belle nuit, suivie de trente de ses amis, il entra dans la maison de l'aga, placé à Djesser par le pacha d'Alep, le tua dans son sommeil, épousa sa veuve, et depuis personne ne s'avisa de lui con-

Digitized by Google

tester la légitimité de ses droits. D'ailleurs, pour se rendre plus redoutable, il s'était réuni au gouverneur d'Idleb, petite ville située à dix-huit heures d'Alep. Saïd Aga était arrivé à la même fortune que son allié, mais par des moyens moins violens. Il avait honnêtement épousé la mère de son prédécesseur, et à la mort de son beau-fils, s'était adjugé son héritage, sans perdre son temps à solliciter l'agrément du pacha d'Alep.

Il ne faudrait pas cependant croire que ces deux agas fussent de véritables brigands. Sans s'embarrasser des droits du Grand Seigneur, ils s'étaient attribué, il est vrai, la souveraineté des deux bourgs, avaient établi un droit de transit *dans toute l'étendue de leurs États* sur les nombreuses caravanes obligées d'y passer pour se rendre à Alep; mais à part l'illégalité de cet impôt, payé d'ailleurs sans difficulté, nous devons avouer que, cherchant à éloigner toute concurrence, ils avaient établi une parfaite sécurité sur les routes où ils faisaient une garde plus sévère que jamais il n'en fut.

Lorsque Topal Aga parut à la tête d'une vingtaine de cavaliers, les chameliers et les marchands de la caravane cessèrent leurs cris et

Digitized by Google

prirent une attitude respectueuse, les soldats quittèrent leurs pipes et se levèrent. L'aga dèscendit de cheval, alla s'asseoir en silence sur un petit divan placé dans une encoignure de la porte, prit une pipe qu'on s'était empressé de lui préparer, aspira quelques gorgées, puis jetant un regard impérieux sur les gens de la caravane :

—Qu'est-ce, mes maîtres? dit-il, il me semble que vous faisiez beaucoup de bruit tout-à-l'heure. Je croyais entendre des chakals affamés hurler contre la lune par une soirée d'hiver. Je n'aime pas qu'il y ait tant de tumulte à Djesser.

—Seigneur aga, répondit un chamelier à voix basse, vos gens ne nous laissaient pas continuer notre route, bien que nous n'ayons fait aucune difficulté de payer le droit établi. — Et c'est pour cela que vous jetiez des cris comme un juif qu'on met sous le bâton?

—Mais, seigneur, reprit le chamelier, la journée d'ici à Dana est longue. Vous savez que le chameau est un animal patient, cependant il crie bien fort lorsqu'on le détourne de son chemin.

—Et vous, chamelier, vous imitez vos chameaux, interrompit l'aga; beau modèle pour de

Digitized by Google

vrais croyans ! D'ailleurs, ne vous a-t-on pas dit que j'en ai ordonné ainsi? car j'ai une fâcheuse nouvelle à vous apprendre, mes maîtres : je ne suis pas content des caravanes qui vont à Alep. Entre honnêtes gens il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une parole. Cependant j'ai appris qu'on me trompait depuis long-temps. J'ai établi ici un droit modéré pour chaque espèce de marchandise, et l'on fraude en faisant passer de la cochenille pour du sucre, des draps pour de la toile. En conséquence, pour m'indemniser du dommage qu'on m'a injustement fait, j'ai arrêté que le droit sera doublé, et nous visiterons dorénavant soigneusement les caravanes. C'était pour vous donner cet avis moi-même, que j'avais ordonné qu'on vous arrêtât jusqu'à mon retour.

Il fallut payer cette nouvelle avanie, opération qui ne se fit pas sans de nouveaux cris d'une part, et sans quelques coups de bâton de l'autre.

Cependant le pacha d'Alep était loin de reconnaître la légitimité des impôts prélevés par les deux agas. Regheb Pacha était un homme adroit, lettré, ne manquant pas d'énergie. Plusieurs fois il avait reçu de la Porte l'ordre de détruire ces rebelles ; mais pour une pareille expédition il n'avait ni l'argent ni l'autorité né-

Digitized by Google

cessaires. Le corps des janissaires, alors tout-puissant, ne lui laissait que l'ombre du pouvoir.

Cependant il lui vint une idée lumineuse ; il songea que Djabri-zadè, son confident, son conseiller intime, pourrait lui prêter l'argent dont il avait besoin. Djabri-zadè était un des principaux aïans de la province, rusé, insinuant, riche, habile à jouer la pauvreté ; musulman zélé, la terreur des juifs et des chrétiens, qu'il rançonnait le plus habilement du monde, favori constant de tous les pachas qui se succédaient à Alep, auxquels il savait seul révéler toutes les ressources financières de leur gouvernement.

Un jour Djabri-zadè venait, selon sa coutume, après la prière du matin, faire sa cour au pacha. Déjà il s'était assis et le kawas lui avait apporté la longue pipe, déjà il avait savouré la fumée délicieuse du tabac de Lattaquie, lorsque le pacha lui lançant un regard oblique : — Par Dieu, lui dit-il, je veux perdre mon titre de pélerin si vous n'êtes pas l'homme le plus heureux de mon gouvernement. — En quoi, seigneur, me trouvez-vous heureux ? répondit Djabri, singulièrement alarmé des louanges données si énergiquement à son prétendu bonheur. — Vous osez me

Digitized by Google

le demander, reprit le visir ; il faut que vous ayez l'audace d'un de ces honnêtes effendis qui vivent de faux témoignages au mehekemet. Depuis que je suis à Alep, votre existence, semblable à un collier de perles égales et magnifiques, n'a-t-elle pas été une série continuelle de prospérités ? La première année n'avez-vous pas fait des bénéfices énormes sur la douane que je vous ai affermée ?

— Seigneur, vous avez sans doute oublié, répondit Djabri-zadè, que pour compléter les mille bourses que je dus vous payer, je fus obligé de vendre mes pipes et mes divans ? Je n'aurais plus qu'à me faire le bouffon de quelque café, ou bien à aller chanter les versets du Koran à la porte de la grande mosquée, si Dieu ne m'avait envoyé que de pareilles prospérités. — Djabri-zadè, interrompit le pacha, votre grand-père, Dieu me pardonne, était petit-fils de quelque rabbin ? car vous mettez autant d'art à paraître pauvre, qu'un saraf juif appelé devant le cadi. — Aussi vrai que je suis bon musulman, reprit Djabri-zadè avec chaleur, vos douanes ont été une mauvaise affaire pour moi. — Soit, dit le pacha, je veux bien me souvenir qu'à cette époque vous avez publiquement vendu vos pipes

Digitized by Google

et vos divans pour me faire croire que vous étiez ruiné; j'oublierai même, si vous voulez, qu'en même temps, mais plus secrètement, vous achetiez le bazar des draps, dont vous êtes encore l'honorable propriétaire. Mais l'année suivante que je vous nommai Mutsellim de la ville? — Hélas! répondit piteusement Djabri-zadè, il est vrai que j'aurais pu faire une belle fortune; mais ces maudits janissaires me laissaient tout au plus glaner; c'est à peine s'il me resta de quoi payer le tabac que j'avais fumé dans l'année — Aussi n'achetâtes-vous alors, reprit le pacha, que le Khan Vesir. — C'était pour un de mes neveux mineurs, et dont j'administrais les biens, interrompit Djabri-zadè, mis à la torture par la mémoire impitoyable du visir, et voyant bien où tout ce luxe de souvenirs, toute cette dépense de paroles devaient aboutir. — Un neveu mineur dont vous administrez les biens, Djabri, c'est un acte méritoire, et qui n'a pas été sans profit pour vous assurément. Il me semble voir une poule sous la tutelle d'un renard; mais vous êtes un homme opiniâtre et bien peu reconnaissant. Vous allez nier sans doute encore que le crédit dont vous n'avez cessé de jouir auprès de notre personne, ne vous ait été précieux; vous

Digitized by Google

savez faire valoir pareille marchandise. De mon côté, j'ai rarement refusé une grace, quand vous vous intéressiez au solliciteur. — Mais, seigneur, vous devez aussi convenir, reprit timidement Djabri-zadè, que je ne suis pas seul à profiter de cette profusion de graces, vous me rendrez la justice d'avouer que j'ai toujours su faire la part à qui il appartenait. — Oui, c'est vrai, dit le pacha en riant, je dois en convenir. Vous êtes un bon et fidèle chien de chasse; quand vous avez saisi le gibier, vous n'en dévorez que les trois quarts, laissant au chasseur les os et la peau de la bête. Aussi, pour reconnaître d'aussi loyaux services, je veux mettre le comble à mes bons traitemens pour vous. J'ai résolu de vous faire participer à une excellente affaire que je médite. Djabri ne répondit rien, sentant que le moment critique était venu, et vivement effrayé d'une bonne affaire proposée par un pacha, avec tant de circonlocutions. Pour se donner une contenance, il avala trois gorgées de tabac, qu'il rendit par le nez en regardant obliquement le visir. Oui, Djabri, une bonne affaire, reprit le pacha, et je veux vous y associer. J'ai enfin résolu d'exterminer ces deux brigands d'Idleb et de Djesser. Les ordres que j'ai reçus nouvellement de la Porte ne me

permettent pas de différer leur châtiment. Vous me fournirez l'argent nécessaire, et je vous promets une bonne part dans les dépouilles de ces misérables. Osez soutenir encore que vous n'êtes pas l'homme le plus heureux de mon gouvernement !

Djabri-zadè paraissait en effet accablé de son bonheur. Il ne répondit pas, il avait laissé sa pipe glisser sur le divan, et il regardait le pacha d'un air hébété.

Enfin il se prit à dire : il n'y a de dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète, ne trouvant pas d'autre formule que cette solennelle profession de la foi musulmane pour exprimer sa profonde stupéfaction.

— Bravo! Djabri, dit alors le pacha tout joyeux de la sortie de son conseiller; bravo! je vois enfin que vous êtes un bon musulman. Que je sois aveugle, si jusqu'à présent je ne croyais pas avoir affaire à un juif! Puis, prenant un air sérieux : — au surplus, je ne plaisante pas, il faut absolument que vous me fournissiez vous-même les moyens de terminer avec ces rebelles,

Djabri, jusqu'à ce moment, avait conservé un reste d'espoir d'échapper à l'avanie dont le pacha

Digitized by Google

le menaçait; aussi, malgré son inquiétude violente, ses transes cruelles, il forçait ses lèvres à exprimer un sourire qui était là comme pour dire : J'espère bien que tout cela n'est qu'une plaisanterie; mais il vit le pacha quitter son ton railleur et répéter sérieusement l'appel qu'il avait déjà fait à sa bourse, sa figure prit l'expression désespérée d'un condamné qui voit la sentence de mort écrite sur la figure de son juge. Cependant il tenta un dernier moyen; il chercha à ramener le ton de plaisanterie, qui, tout à l'heure, l'avait si cruellement torturé. La triste réalité, qui s'offrait alors toute nue, lui fit regretter l'incertitude où il était quelques minutes avant; aussi appelant à son aide le talent poétique dont il était pourvu comme une arme qu'on se ferait de l'objet le plus inoffensif dans un moment de danger imprévu, il se mit à improviser les vers suivans, qu'il récita d'un ton passablement dégagé.

« Le juif n'est pas toujours couvert du turban noir; ses pieds n'ont pas toujours des babouches rouges; sa monture n'est pas toujours un âne. On le voit quelquefois la tête enveloppée de la mousseline éclatante de Bagdad, un benich rouge sur les épaules; il dompte un noble cour-

Digitized by Google

sier arabe, lance le djerid, et va prier à la mosquée. Mais, parmi tous les juifs différens qui peuplent ce monde, le plus malheureux de tous est celui que l'on veut rançonner lorsqu'il n'a pas un para. »

— Les rimes sont riches, dit le pacha du ton d'un connaisseur, le vers est harmonieux, l'application seule est mauvaise. Puis il frappa dans ses mains. Un kawas parut, et reçut l'ordre d'appeler le kiahia-bey. Nous allons, dit froidement le pacha, régler tous les trois les dispositions à prendre pour l'expédition qui m'est ordonnée. En effet, deux heures après tout était réglé, et il était convenu que Djabri-zadè devait avancer au pacha la somme de 200,000 piastres.

Djabri se trouvait dans une trop fausse position pour opposer un refus formel aux volontés du pacha. Son assiduité au seraï l'avait rendu suspect aux janissaires. Aussi ne pouvait-il attendre de ces derniers le moindre secours, le pacha se portât-il envers lui à quelque acte de violence; Djabri avait tout lieu de penser au contraire que depuis quelque temps le pacha et les janissaires étant sur le pied de mutuels ménagemens, ceux-ci saisiraient avec ardeur une occasion facile de témoigner leur bonne volonté au visir en le lais-

Digitized by Google

sant dépouiller. Dans ce cas, le pacha, alléché par l'occasion et échauffé par les obstacles, pouvait ne plus s'en tenir à une avanie de 200,000 piastres, et pour dernier résultat, lui retirer ses bonnes graces. Enfin Djabri se détermina, non sans de douloureux soupirs, à se rendre aux désirs du pacha, et une fois cette résolution prise, il s'occupa avec ardeur des préparatifs de la campagne, espérant que, si elle venait à réussir, il pourrait au moins tirer quelque chose des 200,000 piastres qu'il avait si malheureusement aventurées. En conséquence, il mit tant de zèle dans les apprêts de l'expédition, que personne ne doutait que ce ne fût lui qui l'avait suggérée au pacha.

Douze jours s'étaient écoulés, et tout était prêt pour entrer en campagne; le pacha avait réuni une petite armée de douze cents hommes. C'était six cents délibach, montés sur d'assez bons chevaux turkemans, la tête couverte de leur long bonnet de feutre, et justifiant pleinement le nom attribué à leur corps (tête folle), car ils étaient bien les plus déterminés vauriens que l'on eût pu rassembler de cinquante lieues à la ronde. Venaient ensuite cinq cents Albanais, excellens fantassins, sachant ajuster avec adresse

Digitized by Google

leur longue canardière, se battant bien, mais pillant encore mieux.

Lorsque le pacha se vit à la tête de ces forces imposantes, il lui vint une idée à laquelle il ne s'était pas encore arrêté; il pensa que s'il avait deux ou trois pièces de canon, il n'aurait plus à douter du succès de son entreprise. Soudain cette idée se mit à croître, à se développer, à s'étendre dans son cerveau, si bien qu'il demeura persuadé qu'il ne pouvait rien entreprendre sans avoir du canon. Mais il fallait en obtenir des janissaires, qui s'étaient attribué la garde du château, où depuis deux cents ans se rouillaient quelques mauvaises pièces de canon en fer, les seules qui fussent à Alep. Le pacha envoya donc, chez l'aga des janissaires, demander trois pièces de canon.

Cette demande excita une étrange confusion dans le corps des janissaires. Jusqu'alors ils avaient vu sans grande inquiétude le pacha rassembler des troupes, sachant bien qu'ils avaient en main tous les moyens de les détacher de son parti, le jour où il aurait voulu s'en servir contre eux; mais la demande de trois pièces de canon leur parut cacher une intention évidemment hostile. Ils gardaient dans leur château ces pièces

Digitized by Google

de canon comme des reliques sacrées ; car à coup sûr ils ne voulaient ni ne savaient s'en servir. Mais c'était pour eux une sorte de talisman que leur imagination se plaisait à entourer de tout ce que l'artillerie a de redoutable, et, sans s'informer si ces canons étaient bien en état de réaliser la terreur que leur nom seul leur inspirait, ils ne doutaient pas que si le pacha les avait en son pouvoir, c'en était fait de leur domination, c'en était fait de leur existence : ils refusèrent donc les canons demandés.

Lorsque le pacha fut informé de la résolution des janissaires, il sentit profondément ce qu'un pareil refus avait d'humiliant pour un visir. Regheb avait long-temps lutté contre l'usurpation de ce corps; mais vaincu par l'inégalité des forces, il lui était cependant resté de cette lutte, où il avait déployé toute l'énergie de son caractère, ce qui reste ordinairement à une ame qui ose se roidir contre la force des choses, le respect de ses ennemis. Aussi, profitant habilement de l'influence toute morale qu'il exerçait sur le corps des janissaires, il avait conservé à Alep plus d'autorité qu'aucun pacha avant lui n'en avait exercé ; bien que jeté par la Porte au milieu d'une ville factieuse, sans force, sans appui,

Digitized by Google

et sans aucun moyen d'en créer autre que ceux qu'il puisait dans le prestige de sa haute dignité et dans la force de son énergique caractère.

Après le refus qu'il venait d'essuyer, son courage endormi eut un de ces réveils qui, plusieurs fois, avaient mis le serdar et tous ses agas à ses pieds; car, soit conscience de l'injustice de leur puissance, soit respect pour le délégué du chef de l'Etat et du vicaire du prophète, soit que ces rebelles se ressouvinssent toujours comment en Turquie finissent les rebelles, ils avaient, au milieu de leur toute-puissance, des momens de confusion et de terreur qui les poussaient à aller baiser, avec toute la soumission rampante du dernier des rayas, la robe du visir dont une heure avant ils bravaient l'autorité.

Regheb pacha avait convoqué tous les aïans de la province. Ils remplissaient le divan de la grande salle, et regardaient avec anxiété le visir qui, assis à l'angle du divan, attendait en silence les agas qu'il avait fait appeler. Vers la porte, cent kawas debout, les yeux fixés sur le pacha, interrogeaient un regard de tous leurs regards. On annonça les chefs des janissaires, qui entrèrent lentement, et s'approchèrent du pacha pour porter sa robe à leurs lèvres et à leurs fronts. Le

Digitized by Google

visir se renfonça dans le divan, comme à la vue d'un animal immonde, et sans les regarder, il leur fit de la main signe d'aller s'asseoir.

Effendis, dit alors le visir avec une froide dignité, en désignant les agas, voici désormais vos pachas; c'est à eux que je vais laisser le soin de gouverner cette province : car aussi bien je suis ici plus inutile qu'un aveugle à la porte d'une mosquée; je retourne à Constantinople apprendre à notre maître, le glorieux sultan Mahmoud, qu'on se joue de ses visirs à Alep comme s'ils étaient les bouffons du bazar, qu'il peut désormais y envoyer quelque vil bohémien, paré du turban viziriel; tel abject qu'il soit, il aura toujours trop d'ame pour ramper assez bas au gré des janissaires.

A cette vive apostrophe, les aïans conservèrent un silence solennel, mais parmi les janissaires il y eut anxiété, confusion, le serdar voulut parler.

Taisez-vous, Mehemed Aga, reprit le pacha, je suis encore visir ici. Personne ne doit ouvrir la bouche que je ne l'interroge. Et d'ailleurs, qu'auriez-vous à répondre? N'êtes-vous pas à votre gré assez maître à Alep, et moi n'y suis-je pas assez avili? où dans cette ville votre pouvoir n'est-il pas souverain et le mien méconnu?

Digitized by Google

Quelle disposition ai-je prise à laquelle vous ne vous soyez pas opposé? quand vous est-il arrivé de ne pas insulter mes kawas chargés d'exécuter mes volontés? N'avez-vous pas porté votre insolence jusqu'à fermer les portes du Mehekemet et à vous faire les cadis de cette ville, comme vous en étiez déjà les pachas? Avez-vous obéi au firman qui vous ordonne de marcher contre les infidèles dont les armes menacent le salut de l'Empire? En vain le Grand Seigneur a envoyé un de ses capidji-bachi pour appeler les janissaires d'Alep à la défense de notre sainte religion, aucun de vous ne s'est armé pour cette cause sacrée. Il est plus beau en effet d'exercer impunément ici un pouvoir usurpé, de ruiner la ville par vos avanies, de l'affamer par vos indignes spéculations, d'interrompre le cours de la justice par la terreur que vous inspirez. Il ne vous faut un pacha que pour voiler votre rébellion, colorer d'une apparence légitime la tyrannie dont vous écrasez également le peuple et le visir. Vous ne me ménagez que pour qu'on croie que la ville est gouvernée au nom du Grand Seigneur; je suis las d'un pareil mensonge, las de tant d'abjection, las qu'on vienne me baiser la robe pour mieux m'insulter après. Demain j'aurai quitté

Digitized by Google

la ville, et l'on saura qu'il n'y a plus désormais que des rebelles à Alep. Janissaires, voilà ce que j'avais à vous dire. J'ai fini; sortez; et comme ils hésitaient : sortez, vous dis-je, s'écria le pacha.

Lorsque les janissaires furent sortis, les aïans supplièrent le visir de ne pas abandonner la province confiée à ses soins. Il resta sourd à leurs prières.

Cependant les agas étaient consternés. La résolution du pacha était ce qui pouvait leur inspirer le plus de terreur. Regheb, rassemblant autour de lui des forces imposantes, n'aurait obtenu des janissaires qu'un peu plus de *franchise* dans leur rébellion. Ils se seraient insurgés. Une population se serait levée toute armée à leur voix, et peut-être, ignominieusement chassé d'Alep, eût-il été ensuite exilé ou proscrit par la Porte, qui punit la mauvaise fortune comme un crime. Mais n'attaquant que de la voix l'insolence des janissaires, les menaçant de leur laisser la partie libre, de se dépouiller d'un vain titre qu'ils avaient rendu eux-mêmes sans prestige et sans pouvoir, ne conservant un instant l'attitude et la majesté d'un visir que pour déclarer qu'il renonçait à l'être plus long-temps, Regheb avait brisé

Digitized by Google

l'orgueil de ses ennemis. Ils ne songèrent plus qu'à conjurer l'orage et à désarmer le visir par une prompte soumission.

Le pacha se hâta de profiter de son triomphe, qu'il savait bien ne devoir être qu'éphémère ; il n'ignorait pas que s'il eût repoussé un seul instant les janissaires qui revenaient à lui comme à leur maître, une heure après il les aurait peut-être revus les armes à la main, prêts à massacrer celui devant lequel ils s'étaient en vain prosternés. Idole d'un moment, il accueillit le premier culte qui lui fut offert.

Un mois s'était écoulé.

Regheb Pacha était depuis deux jours campé avec ses troupes et ses trois pièces de canon à Khan Touman, vieux et magnifique caravan-sérail, situé à trois lieues d'Alep ; il attendait, pour se porter en avant, l'arrivée d'un émir arabe qui s'était engagé moyennant 50 mille piastres, déjà payées, à se joindre à lui avec deux mille cavaliers. Depuis vingt-quatre heures le moment fixé pour le rendez-vous était passé, et le pacha, retiré dans sa tente, commençait à soupçonner la perfidie du bédouin.

La lune, qui était à son premier croissant, allait se coucher et ne jetait plus que des rayons

Digitized by Google

pâles et obliques, tout était silencieux autour du vaste bâtiment, qui, à la clarté de la lune, paraissait être une construction des génies dans le désert; car il semble que le désert commence déjà là; l'on ne découvre au loin aucun vestige d'habitation humaine; c'est un horizon sans fin, de sables, de rochers, de monticules arides.

Le Khan Touman n'est pas seulement destiné à donner un abri aux voyageurs, c'est aussi une sorte de forteresse où les caravanes peuvent se renfermer et trouver un asile contre les incursions des Arabes. Aussi le pacha s'y était retiré, lui et une partie de ses troupes; hors des murs, on avait élevé quelques tentes pour le chef des delibach et ses officiers. Le reste couché pêle-mêle, en plein air, enveloppé de manteaux, dormait d'un profond sommeil. Seulement quelques soldats gardaient les chevaux que l'on avait attachés en groupes avec des cordes retenues par des pieux en fer, fixés dans le sol.

D'un côté opposé, deux hommes couchés sur un tapis fumaient à côté d'un feu près de s'éteindre : c'étaient des sentinelles. On ne les place pas autrement en Turquie. N'était le foyer de leur pipe, qui brillait dans l'obscurité d'un

Digitized by Google

éclat intermittent, on aurait pu les croire endormis, car ils se mettaient plus en dépense de fumée que de paroles. Cependant l'un d'eux faisant un geste d'impatience : au diable soit la pipe, lorsque le cœur n'est pas tranquille, dit-il. Je fumerais ce soir tout le tabac que l'on récolte à Lattaquie, que je ne sais quelle inquiétude troublerait obstinément mon repos. Oui, j'aime la fumée, lorsque, couché sur un bon divan, je n'ai qu'à songer aux yeux noirs d'Ildis la danseuse, ou de Schemsieh la bohémienne; mais lorsque, étendu sur ces maudits rochers, je me prépare à jouer un jeu qui peut mal finir, aussi vrai que je suis Albanais, c'est l'eau-de-vie de la montagne que je préfère.

Après cette sincère déclaration, il tira de sa poche un énorme flacon, le vida à moitié, ne manquant pas de faire précéder cette opération, bien que peu orthodoxe, de l'invocation d'usage à la divinité : puis il offrit même régal à son camarade.

— Tu ne vois donc pas, Mehemed Aga, répondit celui-ci, que j'ai laissé croître ma barbe. Je suis venu à résipiscence, mon enfant; vrai, le vin ne m'a jamais porté bonheur; c'est un poi-

Digitized by Google

son, comme le dit notre saint prophète, qui fascine les sens.

— A ton aise, Osman Aga, si je deviens jamais pacha, je te prendrai pour mon iman : un vieux Albanais qui renonce au vin, c'est chose merveilleuse. Il me semblait qu'il aurait plutôt renoncé à piller les villages, à rançonner les rajas. Tout en faisant ces réflexions judicieuses il remplissait sa pipe, malgré l'humeur qu'il venait de témoigner contre elle, puis cherchant un morceau de feu sous les cendres : « C'est pourtant une belle chose que l'eau-de-vie, s'écria-t-il avec enthousiasme », et il allait décrire tout ce qu'elle avait de séduisant ; mais soit qu'il trouvât que ses idées étaient au-dessous du sujet, soit qu'il pensât qu'il valait mieux prouver son admiration par des actes que par des paroles, il reprit son flacon, et but de nouveau.

— Je pense, dit-il alors en s'essuyant les moustaches, que le scheik Ibrahim changera sa tente noire contre une maison en lourdes pierres, ou bien que nous le verrons garçon du café de Beïnamieh avant qu'il vienne remplir sa promesse. Je m'étonne que les pachas se laissent encore séduire par les paroles de ces mangeurs de chameaux. Que je sois à jamais condamné à

Digitized by Google

appeler cinq fois par jour les croyans à la prière du haut du minaret de la grande mosquée d'Alep, si les deux mille cavaliers que nous attendons nous coûtent cher à nourrir. Ils se livrent sans doute à une occupation plus digne d'eux, peut-être sont-ils à cette heure à piller la caravane de Bagdad. Jamais pareil bonheur ne m'arrivera à moi pauvre Albanais. Je voudrais cependant bien piller une caravane de Bagdad : que de perles, que de schals j'aurais pour ma part! Je laisserais là le fusil et l'yatagan, et j'ouvrirais une boutique au bazar. Je porterais une grosse pelisse en samour, et j'aurais un petit nègre pour me remplir ma pipe. Mais non, je garderais ma vie de soldat; j'aurais cinq cents hommes sous mes ordres : je ferais la loi aux visirs. Ils me paieraient grassement, et me feraient asseoir et fumer sur leur divan. J'aurais un sabre du Khorassan, des pistolets anglais à ma ceinture et un schal des Indes à ma tête. Puis j'achèterais une Géorgienne : j'en ferais la reine de mon harem.

On pense bien que l'eau-de-vie était pour quelque chose dans cette abondance de paroles. En effet, mehemed Aga était presque ivre, tandis qu'Osman restait plongé dans un si-

Digitized by Google

lence obstiné. Il veillait, mais ses yeux étaient éteints, son visage demeurait immobile, et gardait encore quelque chose d'une précédente et douloureuse expression. Cependant peu à peu on voyait cette immobilité disparaître, ses yeux s'allumer d'un feu lentement progressif, ses lèvres s'ouvrir comme à l'approche d'un sourire; car deux fois déjà il avait tiré de sa poche un petit morceau d'une pâte noirâtre qu'il portait machinalement à sa bouche : c'était de l'opium.

Mehemed était complètement ivre de son ivresse d'eau-de-vie, lorsque l'opium, commençant à s'emparer d'Osman, le plongea dans les transports qui n'appartiennent qu'à lui. C'eût été une étude psychologique pleine de poésie que l'étude de ces deux ivresses qui se développaient à côté l'une de l'autre, et se heurtaient par leurs contrastes tranchés : l'une qui n'était qu'un reflet un peu plus brillant des rêves d'un soldat, l'autre empreinte de toute la mysticité orientale. D'un côté c'était des souvenirs de camp, de combats, de pillages; de l'autre c'était l'exaltation d'une ame religieuse qui s'égare, mais qui s'égare en cherchant le ciel. Ici le bonheur de comprendre, de sentir la divinité, était exprimé

Digitized by Google

par des images étincelantes d'audace; là la vie aventureuse d'un soldat albanais était représentée avec l'alternative des plaisirs et des peines qu'elle contient, avec l'avenir indéfini d'ambition qu'elle laisse entrevoir. Il y avait de la poésie dans l'ivresse de Mehemed, mais ce n'était qu'une poésie terrestre, grossière, tandis qu'Osman avait oublié la terre, les camps; il n'était plus soldat, il était devenu prophète inspiré. Ses paroles étaient des odes de Hafiz.

Cependant le sommeil vint faire justice des rêves des deux Albanais et les confondre dans un même accablement; mais il restait encore une différence dans ces deux sommeils comme il y en avait eu dans les deux ivresses qui les avaient précédés. L'un était lourd, profond, stupide, immobile, tandis que l'autre, nerveux, convulsif, semblait indiquer que l'imagination était encore en lutte avec l'impuissance de la matière.

Depuis une heure les deux sentinelles étaient plongées dans un complet anéantissement, lorsqu'un homme sortit avec mystère d'une des tentes destinées aux delibachs. Sa tête était couverte d'un vieux schal de Cachemire, un méchelah blanc était jeté sur ses épaules, sa

Digitized by Google

main soutenait un sabre recourbé, dont le fourreau était en argent ciselé. Des pistolets d'un travail exquis brillaient à sa ceinture. Il s'approcha des Albanais et sembla s'apercevoir avec plaisir qu'ils étaient endormis; puis il regardait au loin, interrogeait l'obscurité, s'impatientait du silence qui l'entourait. Il fit le tour du Khan, revint à la place où il s'était d'abord arrêté, s'appuya sur son sabre, et resta plus d'une heure dans une immobilité sculpturale, paraissant craindre que le moindre mouvement ne troublât l'attention qui le possédait tout entier. Cependant une ombre se dessina sur le monticule voisin, le léger frémissement du sable pressé sous les pas se fit entendre, un homme parut à quelque distance, et, après un moment d'hésitation, s'avança vers celui qui paraissait l'attendre depuis long-temps.

Lorsque ces deux personnages furent réunis, ils se touchèrent la main avec affection, faisant chacun de leur côté le geste de la porter à la bouche et au front.

Est-il possible, dit ensuite celui qui venait d'arriver, que Khalil Aga soit au service d'un pacha, d'un esclave de la Porte? J'aurais juré

Digitized by Google

voir plutôt le cadi de la Mecque ivre au milieu d'un bazar.

Que veux-tu ? Dieu l'a voulu ; depuis que le pacha de Damas m'a expulsé de son territoire, où je m'étais si bien établi, sans firman et sans barat, je mène une pénible vie. J'ai rassemblé quelques centaines de mes anciens amis, et ne pouvant plus combattre les visirs, je me suis mis à leur service. L'Arabe sert d'escorte à la caravane qu'il ne peut pas piller. Il faut bien baiser la main d'un ennemi lorsque l'on ne peut pas la couper.

De sorte, reprit Topal Aga, car c'était lui qui se trouvait en ce moment en conférence avec le chef des delibachs du pacha, de sorte que tu viens aider ce valet du grand-visir à combattre ton ancien ami.

Topal Aga, dit Khalil, il faut suivre le chemin que Dieu nous a tracé, qu'il conduise à une ville ou bien qu'il aboutisse au désert. Aussi vrai que la lame de mon sabre a été forgée dans le Khorassan, j'aimerais mieux me joindre à toi pour faire rentrer ce vieux loup dans sa tanière. Mais Dieu ne l'a pas voulu.

Quelque scheik t'aurait-il prédit un malheur,

Digitized by Google

si tu te réunissais à moi? demanda Topal en faisant mine de s'éloigner.

— Ce n'est pas cela, répondit Khalil, car au contraire le dernier scheik que j'ai vu m'assura que je ferais ma fortune sur un grand chemin. Mais je te le répète, il était écrit que nous devions nous battre l'un contre l'autre. Il faut se soumettre à sa destinée.

Mais pourquoi, reprit Topal Aga avec humeur, as-tu accepté mon rendez-vous, étant en pareille disposition ?

— Est-ce que jamais je suis resté sourd à la voix d'un ancien ami qui demande à me *voir*, s'écria le delibach ? ne pouvais-je pas espérer d'ailleurs que tu avais quelque proposition convenable à me soumettre ?

— En vérité, reprit l'aga de Djesser? est-ce à la cour du pacha que tu as pris ce langage incertain comme s'il cachait une perfidie ? Parle franchement comme au jour où tu ne mangeais pas le pain d'un visir.

— Topal Aga, répondit Khalil, il paraît que les faveurs du sort ont nui à ta mémoire. Tu as oublié ce que c'est que de n'avoir qu'un sabre pour lutter contre la fortune; sans cela tu m'aurais déjà compris. Mais puisque tu n'acceptes

Digitized by Google

une pipe que lorsqu'elle est bien allumée, je vais te servir à ton goût; je crains seulement que la fumée de mes discours ne te porte à la tête. Le pacha m'a enrôlé moi et les miens pour l'expédition dirigée contre toi, moyennant cinquante mille piastres, et il ne m'a pas encore payé; comprends-tu maintenant ?

Est-il vrai? s'écria Topal en caressant sa barbe, geste expressif qui peint toujours chez un Turc un profond étonnement; Khalil Aga se paie des promesses d'un visir...

Oh ! il me donnera autre chose que des promesses, interrompit le delibach, il faudra bien qu'il me paye, soit avec des roupies de Constantinople, ou des sequins du Caire, soit avec des talaris d'Espagne, ou des étoiles de Venise, au cours du bazar, et non pas au tarif marqué par son caprice. J'ai pris mes mesures pour n'avoir aucune inquiétude sur ce point. Mais tu dois comprendre que, n'étant pas encore payé, je ne puis quitter le pacha pour me joindre à toi.

— C'est vrai, répondit Topal Aga, se rendant à la force d'un argument aussi péremptoire; puis il caressait de nouveau sa barbe, cherchant un moyen de sortir de l'embarras où il se trou-

Digitized by Google

vait. Tout à coup il s'écria : Et si je t'assurais le paiement de tes cinquante mille piastres, plus vingt bourses que voici et que tu recevras de la main d'un ami ? et il présentait au delibach une ceinture en cuir dont il venait de se débarrasser. Tu hésites? continua-t-il, tu préfères le service de ton pacha ?

— Non, dit Khalil ; mais comment espères-tu me faire payer ?

— Va réveiller tes soldats, répondit Topal, fais-les monter à cheval en prétextant des ordres du pacha ; nous les conduirons à une heure d'ici où campent mes troupes, là tu t'*expliqueras* avec eux. Et si tes discours ne suffisaient pas, nous pourrions employer d'autres moyens. Avant la fin de la nuit, nous viendrons surprendre le pacha, et une fois maîtres de sa personne, nous le ferons souscrire à tout.

Cet arrangement parut plaire à Khalil Aga, car après quelques minutes de conversation à voix basse, il se dirigea vers le lieu où campaient ses troupes. Bientôt on put apercevoir une sorte de confusion animer ces hommes tout à l'heure endormis, entendre des éclats de voix comprimés ; puis, après une demi-heure le delibach reparut suivi de tout son monde. Ce dé-

Digitized by Google

part, malgré le bruit qui devait l'accompagner, ne parut pas avoir troublé le repos qui continuait à régner dans le camp, ce qui pourrait passer pour extraordinaire aux yeux de ceux qui ne connaissent pas l'incurie des Turcs en pareilles occasions. D'ailleurs, dans le cas où l'on s'en fût aperçu, Khalil avait vingt raisons à donner pour motiver cette démarche, et toutes également satisfaisantes.

Le pas des chevaux qui entraînaient la partie la plus imposante de la petite armée du pacha, ne se faisait plus entendre qu'à peine, lorsqu'un enfant sortit précipitamment du khan et se mit à courir de toutes ses forces vers les fuyards, guidé par le bruit faible et lointain des pieds des chevaux qui résonnaient en frappant sur les rochers. Sa course était si rapide, qu'il parvint à suivre à une faible distance le corps des delibachs, et il serait arrivé en même temps qu'eux au but de leur excursion, si, dans la crainte d'être aperçu, il ne s'était caché derrière un rocher d'où il put examiner ceux qu'il avait suivis avec tant d'ardeur. L'endroit où ils s'arrêtèrent avait été l'emplacement d'un village; quelques carcasses de maison, un cimetière, une ruine de mosquée, c'est tout ce qui restait pour attester

Digitized by Google

que des hommes avaient vécu là, il y a dix ans ; car en Turquie, la destruction se révèle sous tous les aspects. C'est un spectacle hideux que ces ruines d'hier qui couvrent l'empire ottoman, comme des cadavres sans sépulture. On trouva, il y a dix ans, un tartare du pacha d'Alep, assassiné à vingt minutes de ce village, qui fut immédiatement mis à feu et à sang, selon la justice distributive adoptée en pareille occasion. Un mois après on découvrit que les auteurs du meurtre étaient quelques cavaliers d'une tribu turkeman, alors en guerre avec le pacha. Mais déjà le village n'était plus.

L'enfant caché derrière le rocher vit les delibachs s'arrêter près de la mosquée ruinée, et aussitôt des hommes sortir avec précipitation d'un grand nombre de tentes qu'il n'avait pas d'abord aperçues, et jeter des cris d'allégresse en venant embrasser les nouveau-venus. Il fut quelques instans à contempler cette scène avec stupeur, puis tout à coup il reprit, avec la même rapidité qu'avant, sa course vers le camp du pacha ; rochers, monticules, ruines (et l'on ne saurait dire ce qui est là le plus abondant), il franchissait tout avec la vélocité de la gazelle. Enfin il arriva au khan, marcha droit vers la

Digitized by Google

tente du pacha, réveilla l'esclave qui dormait en travers de la porte, se fit reconnaître et pénétra dans la tente.

Une lumière mourante l'éclairait encore ; le pacha, étendu sur son divan, dormait d'un sommeil agité. L'enfant hésita quelques minutes, n'osant pas troubler le repos de son maître; mais cédant à un sentiment plus puissant, il s'agenouilla au pied du divan, prit une main du visir qui avait glissé à terre, et la pressa avec force contre ses lèvres et son front, espérant le réveiller par cette marque de respect et d'amour. En effet, le pacha tressaillit, sauta sur ses armes, mais reconnaissant son jeune esclave, qui, prosterné à ses pieds, pâle et épuisé de fatigue, le regardait avec une douloureuse sollicitude, il porta ses mains à son front comme pour rassembler ses souvenirs; enfin il allait parler, lorsque l'enfant s'écria d'une voix tremblante d'émotion et de terreur :

— On vous trahit, partez, retournez à Alep. Les delibachs ont fui... vos ennemis...

Ses forces lui manquèrent; il se laissa glisser sur le tapis, et tomba aux pieds du pacha. Le visir le releva avec une anxiété toute paternelle, le coucha sur le divan, et sortit aussitôt de la

Digitized by Google

tente en appelant son kiahia, ses kawas. Tout fut aussitôt sur pied à la voix du maître, et l'on eut bientôt reconnu la défection des delibachs.

Abandonné par les troupes, trompé par l'émir arabe, qui avait promis de se joindre à lui, le pacha eut un instant de rage, mais suivi presqu'aussitôt de cette résignation que les Turcs savent toujours opposer aux arrêts de la destinée. Lorsque ses gens furent rassemblés, il ordonna froidement de reprendre le chemin d'Alep.

Il n'y avait pas une demi-heure que le visir avait quitté Khan Thouman, lorsque les delibachs, Saïd Aga, Topal Aga, l'investissaient avec toutes leurs troupes, ne doutant pas d'y trouver la proie qu'ils y avaient laissée. Cependant ils furent étonnés du silence qui régnait encore sous les tentes du visir; car le soleil allait paraître sur l'horizon. Enfin ils s'aperçurent que le khan, les tentes, tout était vide, et portait les traces de la précipitation et du désordre d'une fuite. Ils ne trouvèrent plus que nos deux sentinelles albanaises encore endormies. On chercha à les réveiller pour en obtenir quelques renseignemens; mais on ne put y parvenir, et l'on n'en tira que quelques mots entrecoupés, suivis

Digitized by Google

d'un assoupissement plus profond encore. Inutiles, on leur coupa la tête.

Les rebelles, furieux de leur désappointement se mirent aussitôt à la poursuite des fuyards avec toute la vitesse de leurs chevaux. Après une heure d'une course non interrompue, ils étaient parvenus au faîte d'une colline qui dominait la plaine, lorsqu'ils aperçurent le pacha entouré de ses kawas, et suivi de ses piétons albanais. Le visir vit alors qu'il n'avait plus d'autre ressource que celle de gagner rapidement la ville pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, ce qu'il parvint à faire, à la faveur des Albanais, qui, en se repliant sur Alep, arrêtaient par des décharges continuelles l'ardeur des rebelles toujours obstinés à poursuivre le visir. Cependant, lorsque ces derniers furent en vue de la ville, lorsque Alep apparut avec l'aspect blanchâtre de ses bâtimens que fait ressortir la teinte brune du sol dont elle est entourée, avec ses jardins si frais qui l'enlacent comme une ceinture verdoyante, ils s'arrêtèrent; et, après avoir délibéré quelques instans, ils disparurent.

Sous le poids d'une expédition si malheureusement terminée, poursuivi par des rebelles jusqu'aux portes de la ville, entouré de janis-

Digitized by Google

saires insolens et factieux qui se réjouissaient de son abaissement, nous pourrions croire, nous autres Européens, que Regheb Pacha, rentré dans son seraï, aurait été cacher sa honte au fond de son harem; car nous ne connaissons pas les trésors inépuisables de la résignation orientale, nous qui nourrissons un amour-propre insensé, et qui rougissons des disgraces du sort comme de choses honteuses. Il n'en est pas ainsi chez les Turcs. Regheb Pacha avait lutté autant qu'il était en lui contre les difficultés de sa position. Vaincu dans cette lutte, il reprit avec calme son rôle précédent, sans regret, sans confusion, sans rougeur, mais non pas sans espoir, tel lointain qu'il fût, de vengeance contre le premier des auteurs de son désastre que le sort livrerait sans défense à son ressentiment.

Quelques jours après cet événement, un homme entra brusquement un matin dans la première salle du mehekemet, demandant à parler au cadi. Il lui fut répondu que ce magistrat n'était pas encore sorti du harem. Sans dire un mot de plus, et sans paraître faire la moindre attention à la nombreuse réunion au milieu de laquelle il se trouvait, notre homme s'assit, tira

Digitized by Google

sa pipe qui figurait à sa ceinture à côté de ses pistolets, la chargea, battit le briquet, alluma son tabac, et se mit à fumer avec la même assurance que s'il eût été dans le dernier café du bazar. Ce n'est pas que les assistans, au nombre desquels figuraient ces êtres indispensables à tout mehekemet bien organisé, des huissiers, des sergens, de faux témoins et ces honnêtes personnages qui sont comme les chiens de chasse du cadi, chargés de lui apporter la proie, et partageant avec lui les dépouilles, ce n'est pas dis-je, que la réunion qui se trouvait ce jour-là au mehekemet d'Alep, ne fût tentée de désapprouver hautement les manières du nouveau-venu ; mais sa mine avait quelque chose de si rébarbatif, ses façons indiquaient un homme si sûr de lui et si peu soucieux des autres, que nul n'osa lui rappeler qu'il se trouvait dans le sanctuaire de la justice, et non pas dans un khan de chameliers.

—Ah ! çà, respectables effendis, se prit à dire assez brusquement le *personnage sans façon*, il paraît que notre cadi préfère les douceurs du harem aux profits du mehekemet, et qu'il ne craint pas de se faire attendre au risque de dégoûter quelque plaideur impatient. Aussi vrai

que je suis né, que je vivrai, et que je mourrai sur les grands chemins, je l'en estime davantage; car s'il faut vous parler le cœur à découvert, tous vos mehekemets me paraissent des boutiques de ruses et de fourberies, où l'on dépouille un vrai croyant sans qu'il s'en aperçoive. Quant à moi je n'aime pas tant de détours. Lorsqu'il m'arriva parfois d'en faire autant, j'avais toujours le langage clair, on ne pouvait s'y tromper, j'allais droit au but, et je ne craignais pas le grand jour.

Ces paroles, débitées avec une audace sans exemple, n'étaient pas faites pour donner aux auditeurs un courage auquel ils avaient déjà renoncé à la vue seule du personnage; aussi y eut-il un moment de profond silence. Cependant une voix se hasarda à dire le plus doucement possible :

— Je pense cependant que le respectable aga est trop bon musulman pour n'avoir pas tout le respect convenable en faveur de la justice.

— Tu m'en demandes bien long, vieux pélerin, répondit l'aga. Au reste, ajouta-t-il en se levant, je vais m'en expliquer avec le cadi; car le voici qui vient de s'installer à son divan.

En effet, on venait d'ouvrir la portière de la

Digitized by Google

salle d'audience, et le cadi, assis à l'angle de son divan, armé d'une longue pipe, était entré dans l'exercice de ses fonctions.

Notre homme, sans cesser de fumer, s'avança vers le cadi, le salua familièrement, et alla s'asseoir sur le divan, n'attendant pas d'y être invité. Puis, sans faire attention que le cadi l'observait avec étonnement, il porta gravement sa pipe à sa bouche, fuma quelques instans de manière à obscurcir l'atmosphère de la salle, après quoi, tirant de sa poche une lettre longue et carrée : voyez, illustre mollah, dit-il en la présentant au cadi, si vous pourrez lire ce griffonnage.

Le cadi prit la lettre avec l'empressement d'un homme qui espère trouver l'explication d'un fait merveilleux et dont l'étrangeté l'accable, la lut lentement et laissa pendant la lecture échapper, malgré son impassibilité habituelle, les marques d'un profond étonnement. Voici au reste la traduction à peu près littérale de la pièce en question :

« Gloire des cadis du sublime Empire, mine inépuisable de justice et d'éloquence, Noureddin Effendi, vénérable mollah d'Alep la blanchâtre, puisse la splendeur de ton nom éclairer toujours,

Digitized by Google

comme un second soleil, ce monde périssable! nous, pauvres agas d'Idleb et Djesser, misérables serviteurs de Dieu et indignes esclaves du magnifique sultan, c'est pleins de confiance en ton inaltérable équité, que nous nous adressons à toi pour obtenir la justice qui nous est due.

« Depuis plus de dix ans, brûlés du désir d'être utiles à nos frères les vrais croyans, nous nous sommes établis, l'un à Idleb, l'autre à Djesser, et nuit et jour aidés de bons et honnêtes musulmans, nous veillons à la sûreté des routes, écartons les gens suspects envoyés par l'enfer, afin que les caravanes, les marchands et les pélerins puissent voyager en toute sécurité, nous bornant à accepter desdites caravanes une légère rétribution qu'elles nous offraient avec la meilleure grace possible. Personne, ni grand, ni petit, ni homme, ni femme, ni vieillard, ni enfant, n'avait eu à se plaindre légitimement, soit de nous, soit de nos gens; chacun au contraire avait à se féliciter du succès de nos efforts, car les routes étaient sûres, les brigands avaient disparu, lorsque le plus illustre des visirs, la terreur des ennemis de la religion et le soutien des malheureux, l'œil clairvoyant de la sublime Porte,

Digitized by Google

et le conseiller le plus habile du magnifique sultan, Regheb Pacha (que sa gloire soit éternelle!) eut la funeste idée de marcher contre nous dans l'intention de nous détruire. Dieu a permis que nous échappions aux suites pernicieuses de cette expédition inspirée par le diable, et le vénérable Regheb Pacha, poursuivi par nos troupes, fut obligé de rentrer précipitamment à Alep.

« Nous avons appris alors que ce funeste dessein avait été suggéré au très-honorable visir, que nous regardons toujours comme notre ami, par l'artisan de ruses et d'intrigues, l'oppresseur des pauvres et le fléau d'Alep, Djabri-zadè Effendi.

« Considérant que ce pernicieux personnage, non-seulement a exposé le pacha son maître aux suites humiliantes d'une injuste expédition, mais encore nous a causé un dommage notable, par la nécessité de nous mettre en état de défense et de marcher contre les troupes du visir, nous, pauvres agas d'Idleb et de Djesser, nommons pour notre procureur notre frère Sélim Aga, qui t'invitera à vouloir bien immédiatement et sans délai, selon la justice de Dieu et les doctrines de la loi, condamner le susdit Djabri-zadè, au-

teur de noires malices du démon, à nous payer la somme de cent mille piastres en réparation du tort que ses perfides conseils nous ont occasionné. »

Le cadi avait depuis long-temps fini la lecture de cette singulière missive, qu'il la regardait encore de ces regards qui ne voient rien, mais qui sont les symptômes de la plus complète stupéfaction.

Cependant notre homme avait deux fois rempli sa pipe et achevait une tasse de café, qu'il buvait lentement et par bruyantes aspirations, lorsque, voyant le cadi les yeux immobilement fixés sur la lettre :

— Par Dieu, seigneur, dit-il, à vous voir l'air aussi pensif qu'un vieux chameau qui rumine, on dirait que cette lettre vient de l'enfer et que vous me prenez pour un bohémien. Que j'aie le cou tranché avec un yatagan semblable à une scie, avant que vous me fassiez croire que cette lettre n'est pas écrite en turc. Je m'y connais, grace à Dieu; car, comme le dit le proverbe, qui ne sait pas le turc ne croit pas en Dieu.

Sélim Aga, dit le cadi, vous connaissez le contenu de cette lettre.

— Assurément, répondit l'aga.

Digitized by Google

— Et vous vous êtes chargé d'une pareille mission, reprit le cadi.

— Je n'ai pas hésité un seul instant, répondit Sélim.

— Si vous ne voulez pas, dit le cadi, que ce soir le canon du seraï annonce à toute la ville l'exécution de l'honorable agent des agas d'Idleb et de Djesser, reprenez cette pièce, et, croyez-moi, sortez bien vite d'Alep.

— Mollah, reprit l'aga, crois-tu que ma tête soit semblable à une pastèque? Penses-tu que je me sois chargé de la mission qui m'amène ici sans avoir pesé quelles pouvaient en être les suites? Au reste, que je sois étranglé ou que je ne le sois pas, c'est mon affaire. Ton devoir est de rendre la justice à tout sujet du grand sultan qui se présente à ton tribunal. Dépêche-toi donc de rendre ta sentence, car je suis pressé.

— Mais ne faut-il pas instruire le procès? reprit le cadi.

— Ecoute, mollah, dit alors Sélim, s'il te faut des témoins, j'en ai là de tout prêts, bien que cette affaire, connue de toute la province, n'ait pas besoin d'être appuyée sur des témoignages. Voilà tout ce que je puis faire pour toi. Ensuite je n'ai plus qu'un mot à dire : si à l'instant tu

Digitized by Google

n'inscris pas la sentence telle que la justice la réclame au bas de cette pièce, je retourne auprès des deux agas qui viendront à Alep suivre le procès dans toutes les formes à la tête de trois mille cavaliers et de quatre mille Albanais.

Ce fut alors que le cadi se vit dans une cruelle perplexité. La dernière expédition du pacha avait étrangement accru la terreur qu'inspiraient les agas d'Idleb et de Djesser, aussi la menace que leur fondé de pouvoir venait de faire entendre n'avait rien d'invraisemblable. D'un autre côté, en admettant les prétentions de ces terribles plaideurs, le cadi risquait de déplaire au pacha. Plusieurs fois il chercha à sortir de cette alternative par des détours qui prouvaient sa vieille expérience du mehekemet; mais l'imperturbable Sélim le ramenait toujours sur le terrain dont il voulait s'éloigner. — Enfin, dit le cadi, poursuivi dans tous ses retranchemens, lorsque j'aurai rendu ma sentence, vous savez que je n'ai ni le droit ni la force de la faire exécuter.

— Je le sais, répondit froidement Sélim; aussi je compte m'adresser au pacha.

Ce dernier trait d'audace confondit le cadi, il vit bien qu'il fallait délivrer la fatale sentence; mais appelant à son aide toute la subtilité de son

Digitized by Google

génie, il fit en sorte de la rendre claire aux yeux de l'aga, tout en y laissant à dessein quelques-unes de ces phrases si usitées dans le meheke-met, qui disent tout ce qu'on veut leur faire dire.

Voici à peu près comme elle était conçue :

« Après avoir pris une entière connaissance de tout ce que contient la pièce ci-dessus, estimant trop les honorables agas qui me l'ont adressée pour révoquer leurs paroles en doute, comme il est d'ailleurs possible que leurs intentions et leur conduite aient été calomniées auprès du très-illustre visir Regheb Pacha ; qu'il est constant que l'expédition tentée contre eux par ledit visir a dû leur occasionner un dommage considérable ; que d'ailleurs il n'est que trop vrai que de perfides conseillers se glissent souvent sur le divan des pachas, et y distillent leurs pernicieux avis, que la voix publique désigne l'honorable Djabri-zadè Effendi comme ayant suggéré au visir sa malheureuse entreprise contre lesdits agas d'Idleb et de Djesser ; moi, pauvre et misérable cadi, je pense qu'il est conforme à la justice de Dieu, de condamner ledit Djabri-zadè à indemniser les très-honorables agas d'Idleb et de Djesser du dommage qu'ils ont éprouvé à cette

occasion, laissant cependant la sagesse de l'illustre visir Regheb Pacha décider cette question, puisque personne plus que cet excellent ministre de la Sublime Porte n'est à même de connaître la vérité de cette affaire, et que d'ailleurs le procureur desdits agas, l'honorable Sélim, a l'intention de se présenter au divan pour obtenir les moyens jugés nécessaires à l'exécution de la présente sentence. »

Lorsque le cadi eut achevé ce chef-d'œuvre de subtilité judiciaire, il le relut avec complaisance, et resta un instant dans l'extase de son adresse. En effet, il vit que si le pacha venait à lui reprocher d'avoir été si favorable aux rebelles, il pourrait lui faire croire qu'il n'en avait ainsi agi que pour lui livrer leur agent, la résolution que Sélim avait annoncée de se présenter au seraï étant venue fort à propos pour lui offrir cet admirable expédient.

Aussi ce fut avec un véritable enthousiasme qu'il fit à Sélim la lecture de cette mémorable sentence.

Sélim, après avoir suivi, avec plus de sagacité qu'on ne pouvait en attendre d'un soldat, tous les détours de ce labyrinthe judiciaire : — Mollah, dit-il au cadi qui s'applaudissait encore en se-

Digitized by Google

cret de son heureuse invention, ne crois pas m'avoir fait la dupe de ta vaine finesse. Je vois où tu veux en venir; mais que m'importe? c'est là tout ce qu'il me fallait. En disant ces mots, il prit le papier, salua le cadi et sortit du mehekemet.

Il marcha droit vers le seraï, traversa gravement les kawas et les soldats du pacha, et pénétra sans hésiter dans la salle d'audience où le visir était en tête-à-tête avec son conseiller ordinaire, le vénérable Djabri-zadè.

Sélim alla baiser la robe du visir avec respect, mais toujours avec la même assurance, et lui présenta en silence la lettre des deux agas à la suite de laquelle se trouvait la sentence du cadi.

Le visir prit la lettre, la lut d'abord avec indifférence, mais laissa bientôt percer sur son visage le trouble et la variété des émotions que cette lecture lui causait.

Lorsqu'il eut parfaitement et complètement compris la portée de l'écrit qui lui était présenté, il prit au premier moment la résolution d'être encore pacha au moins un instant, et de sacrifier à sa dignité l'insolent qui venait l'insulter jusque dans son palais. Ce fut sous l'empire de cette résolution, que, prenant un ton ironique

Digitized by Google

dont le persiflage était l'avant-coureur de la mort :

— Noble envoyé, dit-il à Selim, c'est sans doute avec empressement que tu as accepté la mission dont on t'a chargé auprès de moi : aussi il me tarde de te témoigner la satisfaction qu'elle me cause. Qu'il soit revêtu d'une pelisse d'honneur, dit-il aux kawas qui venaient d'entrer.

Un moment après, on apporta une pelisse magnifique de satin vert et de samour. Sélim s'en laissa gravement revêtir, bien qu'il ne fût pas dupe des honneurs ironiques que le pacha lui rendait.

— A présent, digne fils de bey, dit le visir, viens t'asseoir à mes côtés; qu'on lui apporte une pipe, et qu'on lui serve le café.

Sélim vint s'asseoir sans sourciller auprès du pacha, accepta la pipe qui lui fut offerte, et but lentement et avec une entière tranquillité la tasse de café qui lui avait été donnée par le cafetier en chef du pacha, aux cris des kawas, et avec tout le cérémonial en usage envers les personnages les plus distingués. Lorsqu'il eut fini, il porta sa main à sa bouche et à son front en s'inclinant vers le pacha. Puis il se remit à fumer

Digitized by Google

avec la même impassibilité que s'il eût été devant un chamelier qu'il rançonnait.

Le calme imperturbable de Sélim ne rendit que plus furieux le désir de vengeance qui animait le pacha. Vingt fois déjà il avait été sur le point de faire à ses kawas le signe fatal, lorsque, réfléchissant que sa victime ne pouvait lui échapper, il résolut, à la manière des tigres, de jouer encore avec elle, pour voir jusqu'où l'ambassadeur des agas rebelles porterait son assurance.

— Sélim Aga, mon précieux ami, dit le pacha, j'admire la noble confiance avec laquelle vous êtes venu me rendre visite ; que ma tête figure un jour toute salée à la porte impériale du seraï de Constantinople, si je n'en suis pas touché. Cependant d'autres auraient pu penser qu'il eût été plus prudent d'entrer dans l'antre d'un lion à jeun que de se hasarder à présenter un pareil papier aux regards de Regheb Pacha, aujourd'hui et dans son seraï. Qu'en dis-tu?

— Moi ! seigneur, répondit Sélim avec indifférence, je crois qu'il est des moyens de dompter les lions et d'apprivoiser un visir.

— Oui, mais celui qui le tente le premier, reprit le visir pâle de colère, est souvent victime de son audace.

Digitized by Google

— C'est vrai, répondit Sélim, mais Dieu est grand.

— As-tu jamais pensé, dit le pacha, à te préparer à avoir la tête tranchée?

— Jamais, reprit l'aga; à quoi bon? je vous assure que c'est bien peu de chose. Je me rappelle le dernier à qui j'ai coupé la tête : il mourut sans s'en douter. C'était un des Albanais que le pacha d'Alep avait laissés, il y a quelques jours, à Khan Touman.

— Voilà un nouveau titre, interrompit le pacha, que tu as à ma reconnaissance; je te remercie de me l'avoir appris.

— Visir, dit alors l'aga, à quoi bon ce ton railleur? crois-tu que je sois ta dupe, et qu'à tes premiers regards je n'aie pas aperçu que tu as résolu ma mort? Parle donc franchement : quant à moi, je t'en donnerai l'exemple; tu n'as qu'un signe à faire pour que ma tête tombe à tes pieds, je le sais, je le savais avant de venir auprès de toi; mais quel fruit retireras-tu de ma mort? aucun, pas même le plaisir de la vengeance; car en me frappant tu ne frappes qu'un soldat obscur; et cependant sais-tu ce qu'il résultera de mon supplice? Demain Saïd Aga et Topal Aga assiégeront Alep à la tête de dix mille hommes;

Digitized by Google

les janissaires se révolteront contre toi ; entouré d'ennemis de tout côté, ta tête alors ira rejoindre la mienne... Ordonne maintenant ma mort si tu l'oses...

Tandis que Sélim parlait, le pacha avait déjà pris une autre résolution. Il avait entrevu l'espoir d'une vengeance plus éclatante. Renvoyer l'agent des rebelles avec de riches présens, admettre leurs prétentions, leur envoyer une lettre remplie du langage le plus affectueux ; enfin les inviter à venir au seraï serrer dans une entrevue les liens d'une naissante amitié : tel était le plan qu'il avait adopté ; et lorsqu'il les tiendrait en son pouvoir, retiré avec eux dans une salle du seraï, avec quel délice il ordonnerait leur mort. Il ne doutait pas du succès de sa ruse. En effet, elle a tant de fois réussi, les rebelles en Turquie sont pleins d'une confiance si naïve, les visirs savent si bien affecter l'amitié la plus sincère et l'affection la plus vive ; ils sont si habiles à déguiser un arrêt de mort sous des formes si aimables !

Aussi le pacha abandonnant tout projet de vengeance contre Sélim : — Par Dieu, mon frère, dit-il en lui prenant la main, on voit que tu es plus habitué à converser avec des chameliers qu'avec

Digitized by Google

des visirs ; que je reste un mois sans faire mes ablutions si j'avais la moindre intention de te faire du mal. Aussi vrai que j'ai fait sept fois le tour de la caaba, je suis enchanté de ta visite. J'espère qu'elle va devenir l'époque de ma réconciliation avec mes véritables amis les agas d'Idleb et de Djesser. Je me repens sincèrement d'avoir voulu leur causer quelque dommage; je te charge de le leur dire.

Le pacha fut interrompu dans l'effusion de sa nouvelle amitié par l'arrivée du cadi, qui fut étrangement étonné de voir Sélim, revêtu d'une pelisse d'honneur, et assis auprès du pacha.

— Vous nous avez offert, Noureddin Effendi, dit le visir au cadi, qui venait de prendre place au divan, une occasion de témoigner à la fois et notre amour pour la justice et notre affection pour nos amis Topal Aga et Saïd Aga ; nous vous en remercions sincèrement.

Le cadi s'inclina respectueusement, ne comprenant rien aux remerciemens que le pacha lui faisait avec tant de chaleur.

— Effendi, dit le visir d'un ton sévère en s'adressant à Djabri-zadè qui, craignant de se compromettre dans la scène qui se passait devant

Digitized by Google

lui, avait gardé jusqu'alors un silence absolu ; vous n'êtes pas heureux depuis quelque temps. Voici une mauvaise affaire que Dieu vous envoie pour vous punir sans doute de vos méfaits. Vous êtes accusé de m'avoir malicieusement conseillé l'expédition que je viens de faire contre les agas. En conséquence, vous êtes condamné à leur payer, à titre d'indemnité, la somme de cent mille piastres. Je n'ai jamais su ce que c'était que d'arrêter le cours de la justice, et malgré l'amitié que j'ai pour vous, j'exige que vous apportiez à l'instant la somme demandée, afin que ce brave aga puisse la remettre à nos amis, en témoignant combien je serais heureux de les voir. Je vous prie, ajouta le pacha, comme cédant à un nouveau désir que lui inspirait une volonté bien sincère de se lier aux agas, je vous prie de les inviter de ma part à venir me voir : une bonne entrevue réunit les cœurs les plus divisés.

Les figures des trois personnages assis sur le divan pendant ce discours du pacha exprimaient toutes l'étonnement, mais chacune avec une nuance différente. L'expression qu'on lisait sur le visage de Djabri était en même temps douloureuse et résignée ; celle du cadi trahissait les

Digitized by Google

efforts d'un homme qui cherche à comprendre une énigme ; tandis que Sélim laissait percer, à travers l'étonnement qu'on pouvait lire sur sa physionomie, une légère expression d'incrédulité et de raillerie.

Cependant Djabri fournit les cent mille piastres, Sélim les porta aux agas, et le pacha attendit, mais en vain, leur visite ; seulement il ne tarda pas à apprendre que le chef des delibachs qui l'avait trahi avait été payé sur les cent mille piastres.

Mais un an après il fut plus heureux dans ses projets de vengeance. Le scheik Ibrahim, ayant oublié la trahison dont il s'était rendu coupable, vint à Alep pour affaires importantes. Le pacha le fit prier de venir le voir, le reçut avec les démonstrations d'une amitié passionnée, l'entretint long-temps de l'air le plus aimable et fit un signe à ses kawas, lorsque le prince bédouin se retirait, enchanté de l'accueil du pacha, et portant à son turban le mouchoir brodé que, selon l'usage ; il avait reçu du visir en signe de sauvegarde. Au sortir de la salle il fut aussitôt saisi et traîné dans la cour. Djabri, qui entrait en ce moment, pénétra subitement chez le pacha, et, croyant qu'il n'était question que de faire ran-

Digitized by Google

çonner le Bédouin, fit toutes sortes de représentations au visir sur les conséquences d'un pareil acte de violence. Le pacha l'écoutait en silence et d'un air approbatif, lorsqu'un kawas apporta la tête sanglante de l'Arabe sur un plat. — Djabri, dit alors le pacha à son favori, pâle d'horreur, enfin je me suis vengé sur quelqu'un de ma défaite de Khan Thouman.

EDOUARD DISAUT.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ILE DES FLEURS.

On sait que les efforts des Anglais pour s'emparer du Canada furent long-temps infructueux, et que même, après que ces succès partiels les eurent rendus maîtres de Québec, leurs rivaux conservaient encore assez de puissance pour les inquiéter dans leurs nouvelles conquêtes. En 1760, M. de Lévis, successeur du brave Montcalm, tenta de reprendre la capitale du Bas Canada; mais il fut repoussé sur Montréal, où M. de Vaudreuil, gouverneur de la province,

Digitized by Google

avait établi sa résidence, et là il concentra toutes ses forces, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Bientôt il apprit que les ennemis approchaient, et approchaient en vainqueurs; l'île aux Noix, l'une des clefs de la contrée, était en leur pouvoir; des milliers de colons augmentaient leurs rangs, et les sauvages prêtaient l'appui de leur courage sanguinaire pour achever de subjuguer la Nouvelle France. Il ne restait plus d'autre espoir à ses défenseurs que celui de vendre chèrement ce qu'ils ne pouvaient sauver. En ce temps d'excitation et d'inquiétude, on a remarqué, comme dans toutes les grandes crises politiques, des incidens particuliers dont l'intérêt romanesque donne une couleur moins monotone aux détails arides de l'histoire. Parmi les traditions que nous avons eu le bonheur de recueillir sur cette époque, l'anecdote suivante nous a paru la plus touchante; nous tâcherons de la rapporter telle qu'elle nous fut contée par une jolie Française-Canadienne, en vue de l'île singulière, où plusieurs scènes de cette petite histoire se sont passées.

Digitized by Google

Pendant l'été de 1760, vers la fin d'une belle journée, un jeune homme dont la tournure et le costume indiquaient un des principaux habitans de Montréal, s'arrêta devant le portail de l'église des Récollets, pour en considérer les sculptures. Il fut tiré de la rêverie où l'avait plongé la contemplation de ces emblèmes de mortalité par le bruit d'une porte que l'on ouvrit tout près de lui, et que le moine qui en sortit, pressé de remplir quelque mission importante, négligea de refermer. Attiré par l'ombrage agréable de ces ormes superbes que la main sacrilége du prétendu perfectionnement moderne a renversés de nos jours, le jeune homme entra dans la vaste et belle cour du monastère, déposa sous l'un des arbres son épée et son chapeau orné de plumes et se disposait à se reposer un instant sur le gazon frais et touffu, lorsque, apercevant le père Clément, supérieur du couvent, il se tint debout dans une attitude respectueuse. Le moine s'avança vers lui, et le bénit avec une douce ferveur, qui montrait que son cœur était d'accord avec ses lèvres lorsqu'il implorait le ciel pour l'un de ses semblables. « Mon père, » lui dit le jeune visiteur, « je mériterais

Digitized by Google

plutôt des reproches que cet accueil plein de bonté, puisque je me suis introduit dans ce lieu sans y être autorisé. — Sois le bienvenu, mon fils, dans cette enceinte sacrée, » répondit le vieillard. « Je te connais pour un des officiers de M. de Vaudreuil, l'un des défenseurs de la foi, de la sainte Église. Cette terre, ces murs sacrés, seront toujours un asile ouvert à ceux qui te ressemblent. Mon devoir m'appelle dehors; mais tu peux jouir librement dans cette solitude du repos que les fatigues de la guerre ou les travaux du conseil t'ont peut-être rendu nécessaire. »

— « Je vous rends graces, mon père, » *dit le* jeune homme, « je ne suis fatigué ni de corps, ni d'esprit, la fraîcheur attrayante de ce lieu m'a seule invité à y pénétrer. Maintenant la chaleur est moins accablante, et je sortirai avec vous. »

— « J'attends, pour me rendre où je suis attendu, le retour de frère Ambroise, qui vient de sortir pour avoir des nouvelles d'un mourant auquel j'ai administré les derniers sacremens il n'y a pas une heure. »

— « Vous parlez d'Eugène Bougainville, mon père. — Oui, mon fils; ne savez-vous rien de son état présent? — Je n'en ai rien appris depuis

Digitized by Google

ce matin, et l'on croyait alors que sa dernière heure n'était pas éloignée; mais je craignais encore, avec tous ceux qui s'intéressent à lui, qu'il ne pût guérir pour subir une destinée bien plus cruelle que la mort. »

— « Le ciel est plus compatissant que les hommes; il le sauvera de l'ignominie à laquelle il serait condamné s'il vivait. »

— « Peut-être, mon père, le croyez-vous coupable des crimes dont il est accusé? »

— « Je crois que ses passions mal gouvernées l'ont entraîné à des folies de jeunesse; mais je le crois innocent de tout acte, de toute pensée de trahison envers son roi et son pays; bien plus, je le crois aussi sincèrement dévoué à l'un et à l'autre que l'était ce Montcalm, ce généreux guerrier qui se réjouit de mourir lorsqu'il apprit que l'ennemi triomphait. »

En ce moment le frère Ambroise rentra, et dit que Bougainville existait encore; mais que l'on ne supposait pas qu'il pût passer la journée. « Dieu l'assiste dans ce terrible passage, » dit le père Clément en faisant le signe de la croix. Après quelques minutes employées par les trois personnages à prier tacitement, le jeune

Digitized by Google

officier reprit son chapeau, rattacha son épée, et, s'adressant au supérieur : « Mon père, » lui dit-il, « vous paraissez instruit des particularités de l'histoire de M. de Bougainville, et si ma demande ne vous semble pas indiscrète, je serais heureux de les apprendre de vous. Arrivé d'hier seulement à Montréal, je ne sais de cette déplorable affaire que ce qui m'a été conté par des personnes ignorantes ou prévenues, et je désire entendre la vérité de la bouche de quelqu'un dont le caractère et la position lui permettent de la dire. — Vous saurez tout ce qui m'est connu, mon fils; je me félicite de pouvoir justifier un innocent calomnié. Mais mon devoir m'appelle loin d'ici, et je vous invite à m'accompagner dans ma course, nous traiterons ce sujet en cheminant. »

Le jeune homme accepta la proposition, il sortit avec le supérieur; et, tout en descendant l'une des rues étroites qui coupent la ville à angles droits, le dernier commença sans préambule le suivant récit.

« Eugène de Bougainville eut le malheur de perdre ses parens lorsqu'il était encore dans la première enfance. Ils étaient nobles, riches et

Digitized by Google

alliés éloignés de notre gouverneur, M. de Vaudreuil, auquel ils confièrent leur fils orphelin, et qui remplit dignement la charge que cette confiance lui imposait. Le jeune Bougainville paya ses soins vraiment paternels, par la soumission et la tendresse qui leur étaient dues, et jouit de la faveur de son tuteur jusqu'à l'époque où, après un séjour de quelques années dans ce pays, il prit un attachement que M. de Vaudreuil refusa d'approuver et de sanctionner. L'objet de cet attachement était la fille d'un officier français et d'une Indienne dont la rare beauté et l'intelligence remarquable l'avaient captivé. Comme il était maître d'une grande fortune, il fit donner une éducation brillante à celle qu'il aimait, la convertit à sa religion, et l'épousa, bien qu'il appartînt à une famille considérable. Peu de temps après son mariage, les devoirs de son état l'appelèrent dans une partie éloignée de la colonie, et il mit sa femme sous la protection des sœurs de l'Hôtel-Dieu pendant son absence. Bientôt il périt victime de la barbarie des sauvages et sa veuve le suivit de près, laissant une petite fille, d'environ deux ans, aux soins et à l'amitié des religieuses. Cette enfant

Digitized by Google

faisait les délices de la communauté, quand un jour elle disparut avec sa nourrice indienne, qui avait toujours montré une aversion décidée pour les habitudes de la civilisation. Deux années s'écoulèrent, au bout desquelles, soit par caprice, soit par quelque motif que l'on ne connut jamais, cette femme remit l'enfant à la porte du couvent, sans se montrer elle-même, sans doute pour éviter de répondre aux questions qu'on lui aurait adressées. Aimée de L... (c'était le nom de la jeune orpheline), Aimée n'avait oublié, ni son premier asile, ni celles qui avaient protégé son enfance, et parut les revoir *avec plaisir*; mais la contrainte comparative dans *laquelle* il fallait qu'elle vécût, la fatiguait évidemment, et l'on voyait qu'elle s'était fortement attachée à la vie errante et libre qu'elle avait menée avec sa nourrice. Toutefois, elle demeura avec les sœurs jusqu'à l'âge de douze ans, et s'enfuit alors une seconde fois. Dix mois après, les religieuses la trouvèrent un matin dans leur chapelle, occupée à parer l'autel de fleurs. A force de prières et de caresses, elles l'engagèrent à rentrer dans la maison, et ce fut dans le cours de l'année suivante, qu'Eugène de Bougainville la vit, l'aima et se fit

Digitized by Google

aimer d'elle. Les défenses de la supérieure, les reproches de M. de Vaudreuil ne purent empêcher ces deux amans de se voir, de s'écrire, de se promettre une éternelle fidélité. La supérieure n'osait employer avec Aimée des mesures trop sévères, sachant trop bien qu'elle n'hésiterait pas à fuir dans les déserts, aussitôt qu'elle pourrait craindre que l'on n'attentât à sa liberté. On continua donc de lui permettre, comme elle y avait été accoutumée, de passer plusieurs heures dans le jardin ou dans le salon de la supérieure, avec un livre ou quelque ouvrage, au lieu de se joindre aux travaux des sœurs dans l'intérieur du couvent. Tous les visiteurs que la curiosité ou des affaires amenaient à l'Hôtel-Dieu, avaient ainsi occasion de la voir, et un grand nombre y étaient attirés par la réputation de sa merveilleuse beauté. Elle inspira de l'amour à Eugène de Bougainville, et malheureusement aussi, à Augustin Duplessis, ami du premier. Dès lors toute amitié cessa entre les deux jeunes hommes, et fut remplacée par la haine. Du Plessis, impétueux et dénué des principes d'honneur et de délicatesse qui eussent dirigé Eugène dans les mêmes circonstances, conçut pour Aimée une

Digitized by Google

passion violente, et s'efforça d'enlever son cœur à son ami par tous les moyens possibles. Quand il se vit repoussé avec mépris, il ne cessa point ses persécutions, et pour se venger de son rival, tâcha d'exciter en lui des soupçons sur la fidélité de sa maîtresse. Bougainville endura ses attaques, pendant quelque temps, avec assez de patience. Mais un jour, à la table de M. de Vaudreuil, du Plessis osa se permettre des mots injurieux pour la réputation d'Aimée, et l'indignation de son amant ne put se contenir davantage. Il se leva, et sans considérer ce qu'il devait à des officiers, ses supérieurs en grade et en âge, il s'approcha de l'offenseur, l'œil en feu, le bras levé, et l'aurait terrassé, si les assistans ne l'eussent arrêté. La voix de M. de Vaudreuil le rappela à lui-même; mais ne pouvant se rendre maître de sa colère, il sortit et fit sommer du Plessis de lui faire raison, les armes à la main, des faussetés qu'il avait avancées. Ils se battirent, du Plessis reçut dans la poitrine un coup d'épée et tomba en déclarant qu'il avait parlé comme un vil calomniateur. Malgré cet aveu qui prouva ses torts, sa famille et ses amis, indignés de sa mort, demandèrent le sang de son meurtrier, et en appe-

Digitized by Google

lèrent à M. de Vaudreuil comme dispensateur de la justice, pour que son pupille fût livré à toutes les rigueurs des lois. Ce devoir pénible fut épargné au marquis, par la fuite d'Eugène, qui prit à la hâte congé d'Aimée et sortit de l'île. Personne ne sut de quel côté il tourna ses pas; et plusieurs pensèrent qu'il avait passé dans l'armée anglaise. Les parens de du Plessis accréditèrent ces bruits déshonorans pour le jeune Bougainville; et tant de circonstances semblaient les confirmer, que M. de Vaudreuil lui-même, ne recevant aucunes nouvelles du fugitif, crut enfin à son apostasie. On ne put savoir non plus ce qu'était devenue Aimée, qui disparut huit jours après le départ de son amant : seulement on avait remarqué vers ce temps un léger canot balancé sur les flots des effrayans rapides de la Chine, et s'approchant de l'île solitaire qui gîte au milieu de leurs brisans. On pensa qu'elle était dans le canot; car il était connu que cette île avait été sa retraite pendant ses absences du couvent; et nul être humain, hors sa nourrice ou elle-même, n'aurait tenté d'y aborder. Mais pour revenir à Bougainville, vous savez sans doute qu'un parti de Français le tira dernièrement des mains d'une

bande de Mohawks, de l'autre côté du fleuve, et qu'il fut ramené ici blessé, mourant et prisonnier.

Il ne pouvait parler, et malheureusement l'on trouva sur lui des lettres des généraux anglais, dans lesquelles il était invité à joindre leurs drapeaux victorieux; et ces lettres, bien qu'elles ne renfermassent rien qui prouvât son consentement à ce qui lui était proposé, furent considérées comme des preuves de sa trahison. On récusa le témoignage d'un serviteur fidèle qui ne l'avait point quitté depuis sa fuite : il déclarait qu'après être partis de Montréal pour rejoindre *l'armée* française, son maître et lui furent pris par des Mohawks, qui les retinrent captifs, en leur promettant de jour en jour de les conduire à Québec, jusqu'à ce qu'enfin, dans une rencontre avec une nation ennemie des Mohawks, M. de Bougainville reçut les blessures que l'état dans lequel on le voyait devait faire juger mortelles. Le gouverneur croit cette déposition vraie; mais l'opinion publique s'est d'abord prononcée avec tant de force contre son pupille, et tant de circonstances lui sont défavorables, qu'il craint d'être accusé de partialité s'il refuse de sévir contre lui.

Digitized by Google

Cependant son cœur est déchiré par l'infortune de celui qu'il a si long-temps regardé comme un fils; il sent, ainsi que moi, qu'il ne peut échapper à la honte qu'en cessant de vivre, et voit avec une résignation douloureuse la probabilité de sa fin prochaine. Déjà il a fait ses adieux au malheureux jeune homme, qui n'a point reconnu son bienfaiteur. Le marquis n'a même pas osé recevoir le prisonnier dans son hôtel en ville, et l'unique marque de bonté qu'il se soit permise à son égard, a été de le faire transporter dans sa maison de campagne, où il achève sa vie sans autre secours que ceux de son domestique. C'est là, mon fils, tout ce que je puis vous apprendre. Nous voici devant l'église de l'hôtel. Bien ; venez-y prier avec moi pour les ennemis acharnés de Bougainville, et pour la paix de son ame prête à quitter ce monde. »

Profondément touché de ce récit, le jeune officier s'inclinait en signe de consentement, lorsqu'un gentilhomme de la suite du gouverneur l'aborda, et l'invita à se rendre immédiatement chez lui. Il dut obéir à cet ordre, mais il expliqua le motif de sa retraite au père Clément, le

Digitized by Google

remercia de sa complaisance, et demanda sa bénédiction avant de partir.

C'était un jour de fête : l'église était embaumée du parfum de l'encens et des fleurs qui ornaient les châsses et les autels, que des cierges nombreux éclairaient. Le père Clément, dans un véritable esprit d'humilité et de charité, implora la miséricorde de Dieu pour l'ame qui allait passer à l'éternité. Absorbé dans ses pieuses pensées, il ne s'apercevait pas qu'une autre voix s'adressait au ciel près de lui; enfin, un soupir à demi étouffé parvint à son oreille, et l'engagea à se lever et à regarder autour de lui, afin de découvrir d'où partait ce signe d'un cœur affligé. Un faible jour pénétrait dans l'édifice par un petit nombre de fenêtres étroites et très-élevées, et la lueur des cierges ne s'étendait pas beaucoup au-delà des images autour desquelles ils étaient placés Toutefois, à travers cette obscurité, le bon père distingua, non loin de l'endroit où il se trouvait, une femme prosternée devant un autel. Son front touchait presque la terre; son visage était voilé; son attitude indiquait la dévotion la plus humble, la plus profonde. Le prêtre, véritable disciple de son divin maître, avait la céleste bonté d'un Fé-

Digitized by Google

nélon ou d'un Chéverus, et la plus tendre compassion le saisit à la vue des tressaillemens convulsifs qui agitaient à chaque instant la suppliante. En examinant avec attention sa taille jeune et d'une proportion parfaite, il crut reconnaître une personne pour laquelle un singulier concours de circonstances excitait son intérêt au plus haut dégré. Son costume ne ressemblait ni à celui des paysannes des environs, ni à l'habit d'aucun ordre religieux. Elle était vêtue d'une robe noire flottante, serrée d'une ceinture richement brodée à la manière des sauvages, mais d'un goût moins baroque, et rattachée avec une agrafe d'or. Un long manteau de drap de couleur foncée, orné d'une broderie étrusque et bordé de fourrures, couvrait ses épaules; un bouton d'or le fixait sur sa poitrine. Le voile transparent qui couvrait en partie ses traits, laissait apercevoir une profusion de cheveux noirs et brillans, dont les boucles légères faisaient ressortir la blancheur éclatante du beau col autour duquel elles jouaient. Une petite main blanche, délicate, semblable à un flocon de neige, reposait sur la balustrade de l'autel, et sur cette main brillait une bague que le père Clément avait souvent remarquée au doigt

Digitized by Google

d'Aimée. A la vue de cette bague qu'il savait avoir été donnée par Eugène à son amante comme un gage de sa fidélité, les doutes du bon prêtre cessèrent, et il n'attendit pour aborder la jeune femme que la fin de sa prière. En ce moment, elle en prononçait les derniers mots presque à haute voix, « Dieu puissant, » disait-elle, « tu peux le sauver! Vierge sainte, prie pour moi, ferme la tombe qui s'ouvre pour le recevoir! » Se relevant alors, elle jeta son voile en arrière, et découvrit un visage qui, même dans l'affliction et les larmes, était rayonnant d'une angélique beauté. Elle se croyait seule avec Dieu; mais quand elle aperçut le moine, une paleur livide couvrit ses joues, et fut suivie aussitôt d'une vive rougeur. L'excellent homme avait été un père et pour elle et pour son amant; elle lisait sur sa figure vénérable la pitié que lui inspiraient leurs infortunes, et ne pouvant résister à sa douleur, ses sanglots redoublèrent, et elle tomba sans force sur les marches de l'autel. Le père Clément, vivement touché, accourut vers elle, et l'aida à se relever.

— « Ma fille, » dit-il, « tu viens de te recommander à la divine miséricorde par une humble

Digitized by Google

prière, tu as parlé le langage de la contrition, de la soumission, prends garde maintenant de souiller cette terre sacrée par les larmes d'une passion terrestre. »

— « Mon père, ne me reprochez pas ces larmes, » dit la malheureuse fille d'une voix entre-coupée, « Dieu les permet; c'est lui qui m'a affligée, pourrait-il briser dans sa colère le faible roseau sur lequel sa main s'est appesantie? »

— « Sa bonté est immense, ma fille. Je voudrais te faire sentir que, s'il t'a châtiée, c'est peut-être pour te rappeler à lui, à des devoirs qu'un attachement mondain a pu te faire négliger; peut-être, en frappant ton idole, a-t-il voulu vous convaincre l'un et l'autre de votre impuissance, de votre néant. »

— « Mon père, Dieu a formé mon cœur pour les tendres affections, pourquoi me punirait-il parce que j'aurais cédé aux émotions innocentes dont il m'a rendu susceptible? Jamais je n'ai négligé mes devoirs envers lui. Chaque matin ma première pensée est pour mon créateur, chaque soir ma dernière action est une prière; l'idée d'un Dieu protecteur s'est toujours mêlée à mes rêves de bonheur futur. »

Digitized by Google

— « Cependant tu as fui les lieux où il est adoré, les autels où son image est révérée; tu as renoncé aux œuvres de charité qu'il était de ton devoir d'accomplir dans cette sainte maison, pour aller au milieu des déserts, où pas un chant ne s'élève en l'honneur du Très-Haut, où l'éternel n'a point de temple! »

— « Mon père, l'univers est son temple. Comment un étroit espace que des mains humaines ont séparé du reste de la terre, serait-il exclusivement consacré à son service? Pensez-vous que l'humble offrande d'un cœur soumis et sincèrement repentant de ses fautes, soit *rejetée* du créateur, parce qu'elle lui est adressée du sein de la solitude où ses plus beaux ouvrages rappellent seuls sa présence? Oui, dans mon île hospitalière je l'ai prié avec une ferveur aussi vive, aussi pure que lorsque au milieu d'une foule dévote je me prosternais devant ce saint autel et ces objets consacrés. »

— « Il est donc vrai, » dit le père Clément avec plus de tristesse que de colère, « il est donc vrai, vous avez habité cette île déserte, vous avez bravé la fureur de ces effrayans rapides qui en défendent l'approche, et préféré leur bruit dis-

Digitized by Google

cordant aux sons majestueux de l'orgue, aux chants religieux de ces saintes filles qui vous ont nourrie dans leur sein comme un enfant chéri? »

— « Et que j'aime avec toute la tendresse d'une fille, en y joignant une reconnaissance plus que filiale. Croyez que je n'oublierai jamais ni leurs bontés, ni leurs pieux enseignemens que je n'ai jamais cessé et ne cesserai jamais de suivre. Mais ma mère était un enfant des forêts, elle m'a transmis avec son sang l'amour de la nature, de la liberté. Mon oreille n'est jamais fatiguée de la musique de ces vagues turbulentes dont vous parlez avec tant d'horreur. Ma dévotion s'enflamme en contemplant l'immense voûte du ciel soit lorsque le soleil radieux du midi l'éclaire, soit lorsqu'elle est ornée par des myriades d'étoiles; et mon œil parcourt avec un délice toujours nouveau le paysage inculte et ses aspects si riches, si variés. »

— « C'est là de l'enthousiasme propre à la première jeunesse et que le temps et les chagrins qu'il amène auront bientôt amorti. Alors, ma fille, tu regretteras l'asile paisible que tu as abandonné. Viens donc, pauvre brebis trop

Digitized by Google

long-temps égarée, laisse-moi te ramener au bercail. Tous les liens qui te rattachaient à la terre sont brisés, mais souviens-toi que tu peux gagner ici par tes œuvres une éternelle félicité. »

— « Mon père, vous m'avez dit que Dieu était présent en tous lieux, et j'ai senti qu'il était avec moi dans cette île que vous regardez comme un affreux désert. Là mes mains lui ont élevé un autel de gazon tel que celui sur lequel le pieux Abel lui offrait les premier-nés de son troupeau; de belles fleurs y répandent chaque jour leur parfum, des flambeaux y sont allumés en l'honneur de la Vierge. Quand ma nourrice m'emmena encore enfant dans ce lieu sauvage, à son exemple, je m'attachai à ces bocages fleuris, à ces vertes prairies qu'elle me faisait admirer. Elle m'enseigna aussi dès que j'en eus la force à conduire un léger canot à travers les brisans, à le diriger vers le seul point accessible de l'île, où nous vivions tranquilles, sûres qu'aucun être humain ne viendrait troubler notre solitude. Des animaux inoffensifs l'habitaient seuls avec nous, et d'excellens fruits, du miel, des racines, et le lait de quelques chèvres apprivoisées, nous fournissaient des alimens agréables et sains. »

Digitized by Google

— « Pourquoi, ma fille, après un retour volontaire, abandonnâtes-vous une seconde fois cette sainte maison ? »

— « Ma bonne nourrice craignant que sa mort ne me laissât sans protection, dans un âge où je ne pouvais me suffire à moi-même, me ramena un soir à Montréal, et me déposa dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, où vous savez que les sœurs me retrouvèrent. Quelques années après elle vint me chercher, et je n'hésitai pas à la suivre; mais je sentis bientôt le besoin de revoir celles à qui je devais tout, celles qui m'avaient appris à connaître Dieu, à le servir. Je voulus un jour venir faire mes dévotions dans notre église, et mêlée à la foule, voir mes anciennes amies sans en être vue, puis retourner dans ma retraite. Il en advint autrement, je cédai aux douces prières des sœurs, et quand je vis pour la première fois Bougainville, » continua-t-elle en rougissant et en versant d'abondantes larmes, « je commençais à aimer la tranquillité du cloître, à penser que je pourrais y vivre heureuse. Il fit changer tous mes sentimens, tous mes projets; ma dévotion devint encore plus ardente lorsque j'eus à remercier le ciel de m'avoir fait connaître

Digitized by Google

une nouvelle source de bonheur; mais je sentis que je ne pouvais servir Dieu comme je le devais, si je n'étais pas unie à mon Eugène. Vous connaissez les progrès de notre attachement, et les circonstances qui nous ont séparés. Lorsque Bougainville vint me dire adieu, je le suppliai de fuir avec moi dans l'île, où il serait en sûreté; mais il aima mieux rejoindre les troupes françaises et continuer à servir son pays en attendant que la grace qu'il comptait solliciter du roi, lui permît de revenir à Montréal. Quant à moi, je résolus de me retirer dans ma solitude autrefois si chérie. J'avais besoin de son silence, de son *isolement* pour me livrer sans contrainte à *la tristesse* de mon cœur. Un signal placé sur le rivage, dans un lieu convenu, devait m'avertir du retour d'Eugène, et pendant de longs jours, de longues semaines, je l'attendis vainement. Enfin, ce matin même je l'aperçus à l'instant où j'étais prête à me désespérer. Je lançai mon canot à la rencontre, non, hélas! de mon cher Bougainville, mais de son fidèle Gaston, qui m'apprit les funestes nouvelles que vous savez, mon père, si j'en juge par vos regards compatissans. »

—« Et vous l'avez vu, ma fille. »

Digitized by Google

— « Je l'ai vu,... je l'ai vu mourant! Il m'a regardée sans me reconnaître : l'angoisse de ce moment a été sans doute plus amère que celle de la mort. Mais quelle joie a succédé à cette angoisse? Ma nourrice était avec moi ; elle examina sa blessure; elle est renommée dans l'art de guérir parmi ses compatriotes, et elle m'assura qu'on pourrait le sauver. »

— « Impossible, mon enfant! On a lieu de croire que la flèche qui l'a blessé était empoisonnée. Ta nourrice ne voulait qu'éveiller en toi de fausses espérances pour calmer tes craintes présentes. »

— « Non, mon père, cela ne peut être : jamais elle ne m'a trompée ; voudrait-elle le faire en un tel moment? Mais il faut que je parte ; le jour baisse, je ne puis demeurer plus longtemps ici. »

— « Partir! à cette heure! Où voulez-vous aller, ma fille? Dans quel dessein vous éloignez-vous encore de ce saint asile ?»

— « Ne m'interrogez pas, au nom du ciel, mon père. S'il est sauvé, vous saurez tout ; mais je ne voudrais mettre en danger qui que soit, et vous

Digitized by Google

moins que tout autre, en confiant inutilement mon projet. »

En ce moment la voix des religieuses qui commençaient l'office du soir se fit entendre. Aimée tressaillit, et se hâta de sortir; le père Clément la suivit. « Ma fille, » disait-il, « refuseriez-vous de faire part de vos desseins à votre directeur spirituel? Malgré les conseils de votre meilleur ami, voulez-vous, en vous éloignant de ces murs à cette heure, vous exposer aux dangers de la nuit, peut-être à l'insulte, au lieu de joindre vos prières à celles de vos anciennes protectrices? »

— « N'affaiblissez pas mon courage, mon père, j'ai besoin de toute ma force pour le sauver. Si le dernier effort que je tente est sans succès, je m'engage solennellement devant Dieu et la sainte Vierge à revenir prononcer les vœux qui m'attacheront pour la vie à ce monastère. Parlez-moi, mon père. Je n'ose vous quitter sans avoir recouvré votre bienveillance. »

Le vieillard la regarda pendant quelques instans en silence; ses traits exprimaient la tristesse, le reproche, une affection paternelle.

Digitized by Google

Cependant l'approche de quelques paysans qui venaient assister aux vêpres, l'empêcha de répondre; il ne put qu'agiter sa main en signe d'adieu, et rentra par une porte privée dans l'intérieur du couvent.

Aimée fut tentée un moment de le suivre; mais cette impulsion se dissipait à mesure que le bruit de ses pas s'éloignait. Enfin, quand elle cessa de l'entendre, elle sortit, et vit avec satisfaction qu'elle pouvait arriver aux portes de la ville avant qu'elles fussent fermées. Elle se dirigea d'un pas rapide vers celle du midi; mais une sentinelle s'opposa à son passage, et lui demanda son nom et le motif de sa sortie de la ville. « Bon soldat, ne m'arrête point, » dit-elle en tournant vers lui un visage d'une si touchante beauté, en l'implorant d'une voix si douce, qu'il était impossible de leur résister. » Je viens de l'Hôtel-Dieu, et vais remplir un office de charité envers un mourant. — Allez, jeune fille, et que la sainte Vierge vous protège, » dit le soldat en se rangeant respectueusement pour la laisser passer. Un regard reconnaissant, une pièce d'or glissée dans sa main, récompensèrent sa complaisance; et, traversant presqu'à la

Digitized by Google

course le faubourg Saint-Antoine, alors composé de quelques maisons éparses, Aimée entra dans un étroit sentier qui conduisait au point le plus élevé du mont Royal. Elle s'assit sur l'une des saillies de la roche escarpée qui terminait la montagne en cet endroit, et dominait les bois dont elle était couverte à cette époque. Le soleil avait disparu ; mais le long et délicieux crépuscule de ces climats donnait encore à tous les objets ses teintes dorées, et répandait sur le paysage une douce sérénité.

Sous l'influence bienfaisante de cette belle et tranquille nature, Aimée sentit son cœur moins agité, et se livra à des pensées consolantes. Au-dessous d'elle s'étendait la ville, avec ses longues rangées de maisons grises, les murs plus élevés de ses couvens, les tourelles des Récollets, que l'on distinguait au milieu des ormes gigantesques de leur cloître, et le brillant clocher de Notre-Dame qui dominait sur tout le reste, surmonté de la croix, s'élançant comme un phare vers le ciel. Les couleurs françaises, qui devaient sitôt être remplacées par le drapeau anglais, flottaient sur la citadelle, que l'on vient de détruire pour construire de nouvelles rues, et sur d'autres bas-

Digitized by Google

tions moins importans. Au-delà, le majestueux Saint-Laurent roulait vers l'Atlantique l'immense masse de ses eaux colorées en ce moment par les rayons pourprés de la fin du jour, et parsemées d'îles charmantes qui, telles que des jardins enchantés, se montrent çà et là sur leur sein. Aimée chercha au loin en remontant le fleuve son île chérie, qu'elle avait nommée l'île des Fleurs; mais les forêts la cachaient à sa vue, bien que le son affaibli des rapides parvînt à son oreille attentive, grace à la solitude et au silence de cette heure. La dévotion de la jeune fille, excitée par ce spectacle imposant, ne put rester enfermée dans son cœur, et ses lèvres proféraient à voix basse l'office de la Vierge, quand un bruit soudain dans les buissons, tout près d'elle, vint la troubler. Elle tourna les yeux du côté où le bruit s'était fait entendre, et entrevit un homme enveloppé d'un grand manteau, qui descendait rapidement la colline, et disparut au milieu des taillis. Alors elle se ressouvint d'avoir vu en sortant de l'église un homme ainsi vêtu, qui se tenait debout en dehors du portail, et remarqué une fois ou deux en regardant derrière elle, pendant sa course dans les rues, le même individu

Digitized by Google

marchant sur ses traces. Toutefois, comme cette circonstance n'avait rien d'étrange dans une ville peuplée, elle l'eût oubliée si l'apparition de cette personne en un lieu si écarté et à une telle heure ne l'eût rappelée à sa mémoire.

Aimée resta quelques instans incertaine sur le parti qu'elle devait prendre, ne pouvant s'expliquer, dans le cas où cet homme aurait eu de mauvais desseins, la cause de sa fuite ; mais elle la comprit bientôt en voyant paraître sa nourrice, la bonne Maraka suivie d'un Indien d'une taille athlétique, dont l'inconnu avait sans doute cherché à éviter la rencontre. En souhaitant la bienvenue à ses amis, la jeune fille cessa de penser à l'incident qui l'avait alarmée. Elle jeta ses bras autour de la taille de l'Indienne, puis examina avec intérêt et reconnaissance une litière de branches d'arbres que le sauvage plaça devant elle d'un air satisfait : « Vois, mon colibri, » disait la bonne femme en français assez intelligible. « Yakou et moi nous avons entrelacé les rameaux de la luzerne odorante avec les branches flexibles du hêtre, pour former cette litière, un lit de mousse garnit le fond, et j'ai parsemé de lis d'eau, à l'endroit où reposera la tête de notre

Digitized by Google

pauvre blessé afin de le ranimer par leur doux parfum. »

— « Merci, bonne mère, » dit la jeune fille en pressant de ses lèvres vermeilles le front ridé de sa nourrice, « et moi je placerai contre son cœur ce morceau de la vraie croix pour le défendre contre les mauvais esprits, et je voue à la Vierge deux chandeliers d'argent, si nous obtenons par son intercession un heureux passage à travers les rapides, et le succès des appareils que tu mettras sur ses blessures. »

— « Ne crains rien, chère enfant, je connais des plantes d'une vertu merveilleuse qui croissent dans notre île : je les cueillerai toutes humides de rosée quand la lune sera au plus haut de son cours; et chaque goutte de cette rosée balsamique chassera le venin de son sang, le rappellera à la vie. Mais tu es faible, épuisée; tu ressembles à la pauvre mère, lorsque ton père se sépara d'elle pour aller combattre nos chefs. Ta joue est pâle, flétrie comme les feuilles de ces roses que j'ai vues tout le jour sur ton sein. Viens, ma fille; derrière ce rocher surgit une fontaine rafraîchissante, viens étancher ta soif avec son eau pure et limpide; tu trouveras sur

Digitized by Google

ses bords couverts de mousse des fruits que mon frère a cueillis pour nous, je présenterai à tes lèvres les meilleurs de ces fruits, tandis que tu reposeras tes membres fatigués. »

— « Non, ma mère, laissez-moi où je suis. Allez avec Yakou prendre quelque nourriture. Je resterai assise sur ce rocher comptant les belles étoiles à mesure qu'elles paraîtront au firmament, et priant comme j'ai coutume de prier dans les bois de mon île. Il sera temps de partir quand la clarté de la lune aura projeté l'ombre des sycomores jusqu'au pied de cette roche; alors si vous ne venez pas à moi, je vous appellerai. »

Accoutumée à céder aux *moindres* volontés de sa fille adoptive, et non moins accoutumée à la laisser sans crainte en des lieux déserts, Maraka suivit Yakou vers le ruisseau où leur repas du soir était préparé. Aimée reprit sa place sur le rocher, ouvrit son manteau et rejeta en arrière le voile qui couvrait son front pour mieux respirer la fraîche brise du soir. Le crépuscule fuyait rapidement devant la nuit Déjà les cimes les plus élevées des arbres étaient argentées par les rayons de la lune que l'on voyait devenir à chaque moment plus brillante à mesure qu'elle montait

Digitized by Google

dans les cieux. Une foule de pensées oppressaient le cœur de la jeune fille. La vie sauvage qu'elle avait menée sous la conduite d'un être indiscipliné que l'affection soumettait à tous ses caprices, avait augmenté l'empire que des passions et une imagination ardente exerçaient sur son esprit. Emue par la scène qu'elle contemplait, elle murmurait une prière, puis se rappelait avec attendrissement la douce pitié du père Clément; songeant ensuite à son amant blessé, mourant, elle fondait en larmes; mais bientôt l'espérance renaissait dans son ame, quand elle se le représentait heureusement transporté dans son île chérie, où elle le nourrissait des plus beaux fruits, le ranimait par la suave odeur de ses fleurs; enfin ces vagues rêveries se changèrent en un sommeil profond et paisible. Lorsqu'elle s'éveilla la lune avait atteint son zénith, et ses rayons tombaient à plomb sur le rocher. Comme elle se hâtait de se lever, elle entendit des pas et distingua l'ombre d'une personne qui devait être à côté d'elle. Croyant que c'était Maraka ou soncompagnon, elle se retourna vivement; mais au lieu de ceux qu'elle s'attendait à voir, la même figure qui l'avait suivie depuis

Digitized by Google

l'église, et avait disparu dans la forêt à la faveur du crépuscule, parut devant elle la regardant d'un œil menaçant. Aimée serra son crucifix contre son sein et s'écriant : « sainte mère de Dieu, protégez-moi, » elle bondit comme un faon de rocher en rocher, appelant à haute voix Yakou et Maraka. En un instant ceux-ci furent près d'elle ; mais quand elle leur conta le sujet de sa frayeur, ils pensèrent que c'était un rêve ou qu'un esprit lui était apparu. Toutefois Aimée ne pouvait se persuader que ce qu'elle avait vu ne fût pas réel, et cet incident, quelle que fût sa nature, lui inspira une crainte que la *nécessité* de déployer actuellement tout *son* courage, ne put complètement dissiper.

Minuit, l'heure convenue pour commencer leur entreprise, était arrivé, et sans plus attendre ils descendirent la montagne en silence, les deux Indiens portant la litière sur laquelle Aimée avait refusé de se placer, et celle-ci marchant à côté d'eux. Ils traversèrent avec une célérité incroyable l'espace qu'Aimée avait parcouru seule au commencement de la soirée, jusqu'à une place où ils tournèrent vers le nord, en suivant la lisière des bois dont ils sortirent près du château du gouver-

Digitized by Google

neur. Cet ancien édifice existe encore ; mais le pont-levis, les fossés qui le défendaient, même la noble avenue d'ormes qui y conduisait ont disparu , et sa grandeur, la forme de son architecture, attestent seules sa gloire passée.

Gaston, le fidèle valet de chambre de Bougainville, attendait Aimée et les Indiens avec une vive anxiété. Au premier son de leurs pas , il demanda et reçut d'eux le mot convenu , fit baisser le pont, et la petite troupe y passa précédée de la jeune fille, qui se trouva , en moins de deux secondes, à côté du lit de son amant.

A la nouvelle de l'approche des ennemis, tous les domestiques, à l'exception d'une vieille servante , avaient abandonné le château. Gaston avait donc pu choisir l'appartement qui lui convenait le mieux , et avait établi son maître dans la salle d'entrée, où il se trouvait alors enveloppé de son manteau et prêt à être transporté. Il paraissait endormi; cependant, lorsque Aimée se penchant sur lui, approcha de ses lèvres un des lis que Maraka avait semés sur la litière, cette odeur balsamique parut le ranimer. Il ouvrit les yeux, les attacha pour un instant sur le visage de son amie , prononça faiblement son nom ,

Digitized by Google

puis retomba dans son assoupissement léthargique. Le cœur d'Aimée battit d'espoir et de reconnaissance Elle crut voir le présage d'un heureux succès, le gage de la protection du ciel dans ce léger signe de connaissance. On plaça le malade sur la litière que les deux hommes emportèrent. Maraka les précédait, et la jeune fille, les yeux fixés sur son cher Eugène, marchait à côté de lui. Ils passèrent le pont, et traversant l'espace qui les séparait de la forêt, ils allaient entrer sous son ombre protectrice, quand leur marche fut arrêtée par trois personnes qui leur barrèrent le passage. Aimée reconnut à l'instant la grande et sinistre figure que trois fois elle avait vue sur son chemin. Les plumes tombantes de son chapeau formaient une ombre qui empêchait de distinguer ses traits; mais il se découvrit et la considéra d'un air sévère. C'était le frère d'Augustin du Plessis! elle poussa un faible cri et jetta ses bras au-dessus de la litière comme pour protéger son amant.

— « Ton amour ne peut le défendre contre les lois qui le poursuivent! » s'écria du Plessis. » Honte à celle qui se glorifie de sa tendresse pour un meurtrier, un déserteur! Ton sexe, ta beauté

Digitized by Google

angélique ne m'empêchent point de te haïr. Oui, je te hais, je te haïrai toujours. Tes charmes sont plus repoussans à mes yeux que la plus hideuse difformité, puisqu'ils ont causé la perte de mon frère ; il sera vengé ! »

— « Que toute l'amertune de ta haine tombe sur moi, « dit Aimée avec douceur. « Mais épargne cet objet infortuné de ta colère ; ne m'empêche point de le transporter en un lieu où il pourra du moins mourir en paix. »

— « Allez où il vous plaira, vous, Aimée, peu m'importe, » reprit du Plessis. « J'ai déjoué vos projets, je suis assez vengé ; et tout ce que je dèsire maintenant, c'est de cesser de vous voir. Quant à lui, il mourra dans ces murs où il est consigné, ou bien il vivra pour subir le châtiment dû à ses crimes. »

— « Barbare ! « cria Aimée, et l'indignation triomphant de sa timidité, elle dit à Gaston et à l'Indien qui restaient immobiles, comme paralysés par cette attaque imprévue : « Avancez, nous serons bientôt hors des atteintes de sa méchanceté. Gaston, si vous aimez votre maître, marchez, n'hésitez pas plus long-temps. »

— « S'il fait un seul pas, il est mort, » dit du

Digitized by Google

Plessis, et il ordonna à ses gens de s'emparer de la litière. Maraka essaya de les repousser, et le bruit de la lutte qui s'ensuivit, éveilla le blessé, qui répéta plusieurs fois le nom d'Aimée.

— « Je suis avec toi, mon amour, » s'écria-t-elle. « Nous sommes maintenant inséparables!.. » Au son de cette voix, Eugène se souleva et tendit les bras à son amie qui s'y précipita, en disant : « Me voici, cher Eugène, je ne t'abandonnerai point tant qu'il te restera un souffle de vie, et si tu meurs, je dormirai dans la tombe auprès de toi » Pour un instant il la pressa contre son cœur, puis ses bras tombèrent sans force, il échappa à l'étreinte de son amie et resta froid, insensible, sur le lit de mousse duquel, par un dernier effort de la nature, il s'était soulevé pour dire un long adieu à celle qu'il aimait. Pas une larme ne sortit des yeux de la malheureuse fille tandis qu'ils demeuraient fixés, avec l'expression de l'égarement, sur les traits glacés de son amant. Tout à coup, se retournant vers du Plessis : « Vois! » s'écria-t-elle, « tu l'as tué ; et tu m'as frappée du même coup. Quand nous reposerons tous deux sur la froide terre, ta vengeance sera peut-être satisfaite. Ma mère, » continua-t-elle en tombant sur

Digitized by Google

le sein de Maraka : « ma bonne mère, emmenez votre pauvre fille dans notre île, et qu'il y soit porté aussi, lui, afin que nous puissions reposer ensemble dans le même tombeau. » A peine ses lèvres achevaient de prononcer ces paroles, qu'elle perdit l'usage de ses sens et resta sans mouvement dans les bras de sa nourrice, aussi pâle, aussi glacée que celui dont elle déplorait la perte.

Pendant quelques minutes, les spectateurs de cette scène tragique, pénétrés de compassion et d'horreur, gardèrent un silence imposant; mais bientôt du Plessis, repoussant les remords qui venaient l'assaillir, s'avança vers la litière, et donna à ses gens l'ordre d'enlever le corps de Bougainville et de le porter au château. Les Indiens ne firent aucune résistance; Gaston suivit les restes de son maître pour lui rendre les derniers devoirs, et du Plessis, laissant Aimée évanouie avec ses amis, accompagna le funèbre cortège. Aussitôt que Maraka eut entendu le pont-levis se relever et les séparer de leurs persécuteurs, elle plaça Aimée sur la litière, et l'emporta, à l'aide de Yakou, sous l'ombre de la forêt, qu'ils longèrent pendant quelque temps parallèlement

Digitized by Google

à la ville, pour en sortir un peu au-delà du faubourg Saint-Antoine. Guidés par la lune qui brillait pure et sans nuages, ils descendirent la montagne en choisissant toujours les chemins les plus couverts, et traversèrent ensuite les bois et les prairies qui séparent le mont Royal du fleuve. Là, ils déposèrent la litière, sur laquelle Maraka se pencha avec anxiété pour voir si sa chère enfant respirait encore, ou si elle avait suivi son amant dans le monde des esprits. Les longs cheveux noirs d'Aimée tombaient comme un voile sur son cou et ses épaules d'ivoire, et quand la bonne nourrice les écarta doucement du beau visage qu'ils cachaient à moitié, le froid glacial du front et des joues la fit tressaillir. Arrachant à la hâte une poignée de duvet de chardons, elle s'assura, en la plaçant contre les lèvres de la malheureuse jeune fille, qu'elle n'avait pas cessé de vivre; car sa faible respiration détacha les graines emplumées, et Maraka les vit flotter dans l'air comme des atomes à travers les rayons de la lune. La bonne femme reprit un peu de courage, croisa le manteau de son élève sur son sein, et porta des regards inquiets sur l'espace qu'ils venaient de franchir. Aucun bruit, aucun mou-

Digitized by Google

vement ne troublaient le calme de la nuit, à l'exception du léger murmure de la brise et du continuel mugissement des rapides écumans sur leur lit de rochers. Au loin apparaissaient la ville et la montagne qui lui donne son nom, avec ses divers étages d'épaisses forêts, qui se dessinaient en lignes droites et irrégulières sur l'azur des cieux. Çà et là, on voyait la blanche cabane d'un Canadien briller à travers l'obscurité. Sur le penchant de la colline, se distinguaient les murs grisâtres de la maison des champs des Sulpiciens, dont les tours formidables rappellent encore le temps où cette terre n'offrait nulle sécurité pour l'humble foyer, que ces ennemis sanguinaires attaquaient souvent à l'heure même où, rassemblée autour de lui, une famille goûtait les douceurs du repos et de la société domestique.

Après avoir reconnu que leur marche n'avait pas été suivie, Maraka pénétra dans les broussailles qui couvraient la rive escarpée, et, tirant un léger canot du milieu des roseaux où elle l'avait soigneusement caché, dit quelques mots à son compagnon, saisit les pagaies, et s'assit dans la petite nacelle. Yakou prit Aimée dans ses bras, la posa dans le fond du canot, la tête appuyée

Digitized by Google

sur les genoux de sa nourrice, et, chargé de la litière, s'enfonça dans les bois, tandis que le frêle esquif s'éloigna du rivage avec la rapidité d'une flèche.

En face du point de départ de Maraka, surgissent deux petites îles, couvertes de bois, où les hommes n'avaient alors jamais pénétré, où la nature déployait toutes ses beautés primitives : aujourd'hui, l'une d'elles a subi l'empire de la civilisation, et renferme maintenant des habitations et des champs, dont la fertilité récompense les travaux de ceux qui les ont cultivés. L'autre, placée au milieu des effrayans rapides de la Chine, n'est visitée que par les tribus ailées, auxquelles seules on la suppose accessible. Des arbres magnifiques, produits de plusieurs siècles, bordent ses rives jusqu'au niveau du fleuve, et le chant des oiseaux, qui font leur nid en sûreté sous ces ombres impénétrables, est souvent entendu sur le rivage de Montréal. Protégé par les tourbillons dangereux qui l'entourent contre les entreprises spoliatrices de l'orgueil humain, ce petit coin de terre, embelli par la plus riche végétation, ressemble à la demeure de quelque fée. Il est le sujet de nombreuses traditions, et

Digitized by Google

les habitans superstitieux des pays environnans l'ont appelé l'île du Diable.

Dès l'enfance, Aimée l'avait connue sous le nom plus aimable de l'île des Fleurs, et sa nourrice lui avait montré à naviguer à travers les brisans pour arriver au seul point abordable de cette belle solitude. Au temps de la domination des sauvages, le père de Maraka, considéré dans sa tribu comme un grand magicien, découvrit ce point accessible : il ne communiqua sa découverte à personne, et la facilité avec laquelle on le voyait franchir la formidable barrière que l'on jugeait insurmontable, confirma tout ce que l'on croyait sur sa puissance surnaturelle. Pour conserver son importance et son crédit, il établit sa demeure dans les retraites les plus profondes de l'île, et n'en sortait que pour en recevoir les dons et les hommages que ses simples compatriotes venaient en foule lui offrir sur la rive opposée dès qu'ils apercevaient son canot sur les eaux. Cet homme mourut, et Maraka, son unique enfant, restée dépositaire de son secret, ne le confia qu'à sa fille d'adoption ; et bien que plusieurs eussent cherché le passage depuis la mort du magicien, comme la plupart furent entraînés par

Digitized by Google

les courans, les autres renoncèrent à l'entreprise, et la croyance que l'île était inaccessible au pouvoir humain ne fut point ébranlée.

C'était vers cet asile impénétrable que Maraka dirigeait sa course nocturne. Le canot glissait sur les vagues écumantes comme une créature douée de vie et d'instinct, tantôt se perdant au milieu de leurs gouffres terribles, tantôt raparaissant triomphant sur leurs crêtes dentelées, et voguant avec une merveilleuse dextérité entre les tourbillons et les écueils autour desquels ils se brisent. Enfin il entra dans une petite baie et s'arrêta sur la grève. L'Indienne prit Aimée dans ses bras, sauta à terre, et s'enfonça dans l'épaisseur des bois.

Après avoir suivi un chemin tortueux, pratiqué sous les plantes grimpantes qui s'élançaient d'un arbre à l'autre, elle atteignit une clairière au centre de l'île où l'on voyait briller une fontaine à côté d'une cabane. C'était là cette demeure qu'Aimée préférait mille fois aux cellules de son couvent : elle était construite à la manière des Indiens, mais on l'avait rendue plus commode et plus agréable que leurs wigwams. Quatre jeunes arbres plantés à égale distance

Digitized by Google

servaient de piliers principaux, et formaient un carré de trente pieds, fermé de tous côtés et couvert de longues lanières d'écorces de hêtre placées l'une sur l'autre comme des tuiles, afin de garantir l'intérieur de la pluie. Le toit était recouvert de mousse et les parois d'aubépine et d'autres buissons odorans dont les branches entrelacées entouraient la cabane d'une muraille de verdure. En dedans elle était divisée en deux chambres, l'une desquelles appartenait exclusivement à Aimée. Un tapis de mousse en couvrait le sol; le lit, les sièges, les tables, tout était rustique, et par les formes, et par les matériaux tirés de la forêt; mais tout présentait je ne sais quel aspect de sûreté, de soin pour le bien-être qu'on ne devait pas attendre dans un lieu semblable. Cependant Maraka ne s'arrêta point à l'habitation; elle porta la jeune fille, toujours évanouie, près de la fontaine, jeta sur son visage des gouttes d'eau fraîche et pure de cette source, et l'éventa avec de grandes feuilles du sycomore qui ombrageait leurs têtes. Ses efforts ne furent pas inutiles; Aimée ouvrit les yeux, soupira profondément, se releva, et, s'appuyant sur son coude, murmura une courte prière, puis re-

Digitized by Google

tomba sur le gazon en cachant son visage avec son bras. Pendant quelques minutes Maraka respecta son silence. Mais impatiente d'exprimer ce qu'elle sentait , elle s'aventura à lui parler.

— « Mon enfant, » dit-elle, « sais-tu que nous sommes dans notre île, que c'est ta fontaine chérie que tu entends à côté de toi, que ce sont tes fleurs qui embaument l'air? Viens, ma belle et chère fille, laisse-moi te placer sur ton lit de mousse; là tu dormiras jusqu'à l'heure où tu seras éveillée par le chant des oiseaux et le bourdonnement des abeilles. Viens, la lune descend vers l'Occident, et l'étoile du matin commence à luire de l'autre côté du firmament. »

Aimée se souleva de nouveau, regarda sa nourrice d'un œil fixe comme si elle eût en vain cherché à comprendre ses paroles, et ne lui répondit point. La bonne Maraka redoubla ses tendres supplications, et la pauvre fille dit enfin d'une voix languissante :

— « Ma mère, ne m'as-tu pas parlé des oiseaux qui me réveilleront par leur chant matinal? mais lui, il ne les entendra pas! Le bourdonnement

Digitized by Google

de l'abeille ne le bercera plus dans son sommeil; ces eaux jaillissantes, ces fleurs balsamiques ne le réjouiront plus par leur fraîcheur et leurs parfums. Laisse-moi, ma mère, son cœur est froid, le mien ne sera plus animé par l'espérance ou la joie. Va reposer sans moi dans notre cabane. J'irai à la grotte de la Vierge, je veux la prier de me réunir à celui que j'ai perdu.»

En achevant ces mots elle se leva, et Maraka la conduisit en silence à un enfoncement dans les rochers non loin de la fontaine. Un autel rustique, orné de fleurs, sur lequel brûlaient deux cierges devant l'image de Marie, occupait le fond d'une grotte qui ouvrait sur une petite esplanade couverte de mousse ombragée d'arbres dont les branches descendaient jusqu'à terre. Là, chaque jour Aimée avait coutume d'implorer la protection du ciel; là, elle vint dans sa douleur profonde chercher les seules consolations qu'elle pouvait recevoir. Le crépuscule du matin la trouva encore prosternée à cette place; mais sa bonne nourrice, qui la surveillait de loin, s'approcha d'elle et la conjura de la suivre dans leur cabane. A la vue des pleurs qui baignaient le visage de celle qui lui avait servi de mère, Aimée

Digitized by Google

versa elle-même quelques larmes, et son cœur fut moins oppressé. Elle se leva, et s'appuyant sur le bras de Maraka, se laissa conduire à l'habitation, consentit à goûter des fruits et du lait, puis essaya de reposer sur sa couche rustique. Bientôt, vaincue par la fatigue, elle dormit jusqu'au milieu du jour. Alors elle se leva pâle, calme, silencieuse, image frappante de cette douleur sans espoir qui empoisonne les sources de la vie, et fane les roses les plus brillantes sur les joues de la beauté.

En vain Maraka, par ses soins et sa tendresse, tâchait d'adoucir le chagrin qui dévorait sa fille chérie, de réveiller en elle quelque douce sensation, de la ramener aux habitudes, aux plaisirs qui l'avaient autrefois rendue si heureuse. Elle la conduisait vers les bosquets où les oiseaux faisaient entendre la musique la plus mélodieuse ; elle lui présentait les plus belles fleurs, les cailloux les plus curieux, parmi ceux auxquels le mouvement continuel des vagues contre le rivage, faisait prendre des formes singulières et d'une variété infinie; elle parsemait sa couche des pétales odorans du lis d'eau, ou bien, assise à côté d'elle, près de la fontaine, elle mêlait à

Digitized by Google

ses tresses noires et soyeuses des guirlandes du buisson écarlate ; d'autres fois elle la surprenait par un festin champêtre, ornait la table de fleurs, et la couvrait de tout ce que l'île produisait de meilleur, la prune rouge et sucrée du Canada, un nombre infini de baies délicieuses, le lait de leurs chèvres, et les rayons de miel qu'elle avait trouvés dans les fentes d'un rocher ou le creux d'un arbre mort. Aimée payait ces soins maternels par de mélancoliques sourires; mais un ver rongeur dévorait cette jeune plante, et chaque jour on la voyait décliner plus rapidement. Sa démarche était lente et faible, ses yeux baissés vers la terre avaient perdu toute leur vivacité ; on pouvait discerner chacune de ses veines à travers sa peau transparente. Pendant le jour, elle cherchait les plus obscures retraites, et souvent la nuit elle quittait sa couche, que le sommeil fuyait, pour aller prier à la grotte de la Vierge. Un mois se passa ainsi. Aimée avait annoncé sa fin prochaine et désigné la place de son repos, sous le sycomore de la fontaine. Déjà elle ressemblait bien plus à un esprit bienheureux, qu'à une beauté mortelle. Sa figure, toujours aussi ravissante, avait totalement changé de caractère. Au lieu de

Digitized by Google

ce brillant éclat de jeunesse et de bonheur qui la distinguait naguères, un charme plus touchant, un charme vraiment céleste était répandu sur toute sa personne. Si l'impitoyable du Plessis avait pu la voir dans ce moment, il n'aurait pas résisté à cette douleur tranquille, résignée, à l'expression angélique de ces traits qui portaient déjà les marques de la mort. La bonne nourrice voyait avec désespoir que ses efforts pour sauver l'enfant de son cœur étaient maintenant inutiles; mais elle voulait, comme le veut toute femme pour ceux qu'elle aime, la consoler, la soutenir jusqu'à ses derniers instans.

Un soir, Aimée sortit de sa *cabane* où elle était restée couchée toute la journée, accablée par la chaleur, et elle exprima le désir d'aller sur le rivage voir le soleil qui se couchait plus radieux qu'elles ne l'avaient vu depuis long-temps. Maraka, enchantée de ce souhait qui montrait un retour d'intérêt pour les objets qu'elle aimait autrefois, s'empressa de la conduire, en soutenant ses pas chancelans, au bord du fleuve, où elles arrivèrent à temps pour admirer l'un des plus magnifiques spectacles de la nature. En le contemplant, une rougeur passa-

Digitized by Google

gère se montra sur la joue pâle de la jeune fille, et son œil brilla un instant de son ancien éclat. Le disque doré semblait reposer sur le sommet verdoyant de la montagne, et lançait des flots de lumière que la vue avait peine à supporter. Tous les objets recevaient la réflexion de ses rayons ; les rapides se peignaient des riches couleurs du prisme que l'on voyait changer de nuance à chaque mouvement des vagues, la dernière nuance paraissant toujours la plus belle. Aimée se promena le long du rivage jusqu'au moment où cette pompe de lumière et de couleurs commença à se ternir ; alors, fatiguée de sa course, elle s'étendit sur le gazon à l'ombre d'un bouquet d'arbres dont les branches s'étendaient sur les flots, et bientôt, bercée par leur bruit monotone, elle s'endormit d'un tranquille et profond sommeil. Assise près d'elle, Maraka observait avec douleur les changemens qu'un si court espace de temps avait produits sur ces belles formes, et se rappelait par une liaison d'idées bien naturelle, les événemens de la nuit fatale où la mort d'Eugène avait porté le premier coup à la vie et au bonheur d'Aimée. Cependant elle fut détournée de ces tristes pen-

Digitized by Google

sées par la vue de deux personnes qui, de la rive opposée, paraissaient examiner attentivement le lieu qu'elle occupait avec sa fille.

Maraka se leva, sortit du bosquet, s'avança sur le bord du fleuve et se tint debout pendant quelques minutes de manière à pouvoir être aperçue dans le cas où elle serait en effet l'objet de l'attention de ces étrangers. A peine était-elle restée un instant à cette place, qu'elle vit le même signal qui les avait averties de l'arrivée de Bougainville, le jour de la malheureuse expédition d'Aimée. Etonnée, inquiète, la bonne femme pensa que ce pouvait être Gaston qui avait quelque chose à lui dire. Dans cette supposition elle aurait voulu aller à lui, mais elle n'osait s'éloigner de sa fille. Toutefois la trouvant profondément endormie et à l'abri de tout danger, elle céda enfin au désir de connaître la cause de ce signal inattendu; en un moment son canot fut lancé et rasa les vagues avec rapidité comme un oiseau de mer.

Quand Aimée se réveilla, le couchant n'était plus éclairé que par les teintes rougeâtres du crépuscule, et les oiseaux des forêts commençaient leur chant du soir. Elle chercha des yeux

Digitized by Google

sa nourrice, et, ne la voyant point, imagina qu'elle cherchait des cailloux ou des coquillages sur la grève, et se levait pour aller à sa rencontre; mais ses pas furent arrêtés à l'aspect d'un canot qui voguait sur les rapides avec une vîtesse que la nacelle de Maraka pouvait seule déployer. Bientôt elle reconnut que c'était en effet leur petite barque dirigée par la main habile de la bonne Indienne. Mais d'où venait-elle et qui amenait-elle? car on pouvait distinguer une figure assise à ses côtés, et la jeune fille savait que Maraka n'aurait pas aidé un inconnu à pénétrer dans leur asile. Mille pensées confuses et agitantes se présentaient à l'esprit d'Aimée à mesure qu'elle voyait avancer le canot; l'on aurait pu entendre les battemens de son cœur, et toute tremblante elle fut obligée de s'appuyer contre un arbre. Enfin la barque touche le rivage, l'étranger saute à terre, fait quelques pas en courant vers elle, puis s'arrête, presse son front de ses mains, reprend sa course les bras étendus, et Aimée tombe évanouie sur le sein de Bougainville.

Dans leur retraite isolée, Aimée et sa nourrice avaient ignoré les événemens qui s'étaient passés

Digitized by Google

pendant les dernières semaines : elles ne savaient point que la puissance française était détruite au Canada, que le drapeau anglais flottait sur tous ses forts, qu'un gouverneur anglais régissait toute la colonie. Après la remise des possessions françaises en ce pays à la Grande-Bretagne, les Français qui désirèrent retourner dans leur patrie eurent la permission de partir; mais le plus grand nombre préféra rester, et l'on accorda à ceux-ci le libre exercice de leur culte, et d'autres privilèges dont jouissent encore leurs descendans, qui forment la grande masse de la population canadienne. Du Plessis fut un des premiers à fuir un pays où sa conduite inhumaine l'avait rendu généralement odieux. L'histoire d'Aimée s'était répandue avec toutes ses circonstances, et avait excité le plus vif intérêt pour les deux amans. Dès que l'on sut que Bougainville, qui n'était qu'évanoui lorsqu'on le crut mort, était revenu presque miraculeusement des portes du tombeau, de nombreuses pétitions furent adressées au gouverneur pour obtenir sa grace. Les parens d'Augustin du Plessis, eux-mêmes, honteux de la dureté brutale de son frère, témoignèrent leur intention d'ensevelir le passé dans l'oubli ;

Digitized by Google

il était d'ailleurs bien difficile, quand on l'eût voulu, de s'occuper d'affaires privées au milieu des alarmes causées par les affaires publiques, et M. de Vaudreuil, qui ne croyait son pupille coupable que d'imprudence, signa sans peine un pardon que son cœur avait accordé depuis longtemps.

En reprenant connaissance, quelques jours après que du Plessis l'eut ramené de force au château de son tuteur, Eugène se trouva dans sa chambre. Gaston veillant à côté de son lit, et ses lettres de grace signées du gouverneur placées sur son oreiller. Tout ce qui concernait les affaires politiques lui fut expliqué en peu de mots par son fidèle serviteur. Il entra ensuite dans les détails les plus circonstanciés sur ce qui regardait Aimée. En écoutant ce récit, le cœur palpitant d'émotion, Eugène se rappela confusément qu'il avait cru la voir, lui parler pendant cette nuit où elle avait tenté si courageusement de l'arracher à ses ennemis. Ces preuves de la tendresse de son amie, et l'espoir d'une réunion prochaine, lui rendirent en peu de temps assez de forces pour sortir. Ses premiers pas se dirigèrent vers le rivage en face de l'île ; mais ses

Digitized by Google

yeux y cherchaient en vain celle qu'il aimait, en vain il espérait voir le canot de Maraka, ou du moins quelques signaux répondre à celui qu'il donnait. Tous les jours il revenait à cette place, et tous les jours il s'en éloignait désolé; enfin le soir du sixième, il aperçut une barque légère qui fendait les ondes, et qui le ramena en peu d'instans à son Aimée tant regrettée, à son Aimée presque mourante.

Mais la joie eut bientôt réparé les ravages de la douleur sur un être plein de vie et de jeunesse; bientôt les roses brillèrent de nouveau sur les joues d'Aimée, et l'espérance ranima ses regards. Elle vit le père Clément, obtint son approbation pour son amour; et, en présence de Dieu, au pied de ce même autel où elle avait humblement exprimé sa résignation aux volontés du ciel, son union avec Bougainville fut bénie par le bon moine, qui les aimait tous deux comme ses enfans.

Avant de suivre son mari en France, Aimée voulut dire adieu aux ombrages protecteurs de son île, boire une fois encore à sa fontaine, prier devant l'image solitaire de la Vierge, où, dans ses

Digitized by Google

jours d'angoisses, elle avait trouvé sa seule consolation. Placée sur le tillac du bâtiment qui l'emmenait loin du rivage canadien, avec Eugène et Maraka, Aimée ne cessa de contempler cette retraite chérie dont chaque partie lui était si familière, dont chaque objet lui rappelait quelque plaisir de son enfance, quelque émotion de sa jeunesse, que lorsqu'elle ne fut plus qu'un point imperceptible à la vue. On dit qu'elle revint plusieurs années après, et que ses descendans habitent encore la province. On dit aussi que Maraka reprit sa résidence favorite, et que l'on voyait pendant un certain temps une femme errer sous les arbres, le long du rivage de l'île, et un canot voguer sur les rapides. Enfin les rives de l'île des Fleurs devinrent aussi désertes qu'elles le sont maintenant; l'on cessa d'apercevoir la petite nacelle, et l'on supposa que l'Indienne avait péri au milieu des vagues furieuses, dans un moment où ses forces ou sa prudence lui avaient manqué, ou bien qu'elle était morte seule dans l'habitation qu'elle s'était choisie. Depuis, aucun pied humain n'a osé aborder cette terre, et, quand elle deviendrait maintenant accessible, il est probable que soixante années ont tellement

Digitized by Google

effacé les traces de ses anciens habitans, que l'on y chercherait vainement l'autel consacré par Aimée, la cabane construite par sa fidèle nourrice.

SANDS.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEZ LE MÊME.

LE SECRÉTAIRE INTIME, par G. Sand. 2 vol. in-8 .... 15 fr. — c.

JACQUES, par G. Sand. 2 vol. in-8 .... 15 fr. — »

IMPRESSIONS DE VOYAGE, par Alexandre Dumas. Deuxième édition, 2 vol. in-8 .... 15 fr. — »

LE MARIAGE SOUS L'EMPIRE, par Sophie Gay, 2 vol. in-8 .... 15 fr. — »

LA PEAU DE CHAGRIN. 2 vol. in-8 .... 16 fr. — »

LE PRISONNIER DE GUERRE, 3e édition. 1 vol. in-8 .... 7 fr. 50 c.

SCÈNES DU BEAU MONDE. 1 vol. in-8 .... 8 fr. — »

CONVALESCENCE DU VIEUX CONTEUR. 1 vol. in-8 .... 7 fr. 50 c.

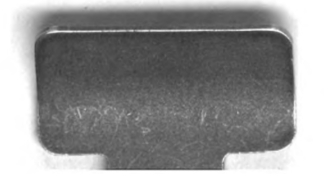
Imprimerie et Fonderie de A. Pinard, quai Volt[illegible]15, à Paris.

Digitized by Google

Date Due

Digitized by Google

PQ 1274
.S17
v.1



Digitized by Google

3 0000 086 815 911

Digitized by Google